

MARCUS MD



ASTRES MAUDITS
TANT QU'IL Y AURA DES LOUPS



Contents

1. [PROLOGUE](#)
2. [Première partie : Sous pression](#)
 1. [- 1 -](#)
 2. [- 2 -](#)
 3. [- 3 -](#)
 4. [- 4 -](#)
 5. [- 5 -](#)
 6. [- 6 -](#)
 7. [- 7 -](#)
 8. [- 8 -](#)
 9. [- 9 -](#)
 10. [- 10 -](#)
 11. [- 11 -](#)
 12. [- 12 -](#)
 13. [- 13 -](#)
 14. [- 14 -](#)
 15. [- 15 -](#)
 16. [- 16 -](#)
 17. [- 17 -](#)
 18. [- 18 -](#)
 19. [- 19 -](#)
 20. [- 20 -](#)
3. [Deuxième partie : Le fils du soleil et l'enfant de la lune](#)
 1. [- 21 -](#)
 2. [- 22 -](#)
 3. [- 23 -](#)
 4. [- 24 -](#)
 5. [- 25 -](#)
 6. [- 26 -](#)
 7. [- 27 -](#)
 8. [- 28 -](#)
 9. [- 29 -](#)

10. [- 30 -](#)
11. [- 31 -](#)
4. [Troisième partie :Chaos](#)
 1. [- 32 -](#)
 2. [- 33 -](#)
 3. [- 34 -](#)
 4. [- 35 -](#)
 5. [- 36 -](#)
 6. [- 37 -](#)
 7. [- 38 -](#)
 8. [- 39 -](#)
 9. [- 40 -](#)
 10. [- 41 -](#)
 11. [- 42 -](#)
 12. [- 43 -](#)
 13. [- 44 -](#)
 14. [- 45 -](#)
 15. [Épilogue](#)
5. [Remerciements](#)

Landmarks

1. [Cover](#)

Astres maudits

Marcus M.D.
Astres maudits
Tant qu'il y aura des loups
Tome 2
Mix Éditions

N° ISBN Papier : 978-2-37521-109-0

N°ISBN Numérique : 978-2-37521-110-6

Collection Mixed ISSN : 2552-0849

© Mix Editions 2019, tous droits réservés.

© Images : Mix Editions et Adobe Stock

Suivi éditorial et correction : Jennifer Verbeurgt

Dépôt légal : Décembre 2019

Date de parution : Décembre 2019

Mix Editions :

200 Route de Bordeaux, 40190 Villeneuve de Marsan

Site Internet : www.mix-editions.fr

PROLOGUE

Il se réveilla brutalement en exhalant un prénom qu'il pensait avoir oublié. Était-ce un bruit quelconque ou un énième cauchemar qui l'extirpait de son sommeil ? Il n'aurait su le dire. Tout était parfois si confus dans son esprit qu'il avait du mal à faire la distinction entre les rêves et la réalité. L'écho du murmure flotta un moment à l'intérieur du cercueil avant de disparaître, emporté par le crissement des termites rongeur avec avidité le bois. L'avait-il seulement prononcé ? Rien n'était moins sûr. Les contours d'un visage lui revinrent fugacement en mémoire, un sourire aussi. Il en éprouva une peine immense et s'efforça d'oublier l'un et l'autre.

Ni tout à fait morte, ni tout à fait vivante, la créature sentit son âme reprendre doucement ses droits sur sa carcasse desséchée. Sa gorge était irritée, obstruée par la poussière, la terre et les insectes venus s'y loger. La soif, rien de plus qu'une sensation lointaine.

Depuis combien de temps était-il enfermé entre ces quatre planches ? Des mois ? Des années ? Des siècles ? L'immortel l'ignorait. Dans sa prison, le temps s'était arrêté. Sous ses doigts qu'il n'osait remuer de crainte de se briser les articulations, il devina les rainures laissées par ses multiples griffures. Ces marques, il les avait faites peu de temps après avoir été capturé, quand il avait encore assez de vigueur pour crier à l'aide mais pas suffisamment de force pour s'enfuir par ses propres moyens.

Le vampire se souvint d'avoir hurlé à en perdre la voix tandis que l'on clouait le couvercle de son cercueil, de s'être époumoné jusqu'à ce que le manque de sang n'assèche sa gorge, ne brûle les muscles de son visage ou ne rétracte ses cordes vocales. Ses appels au secours, étouffés par le velours des capitons, n'étaient désormais plus que des soupirs inaudibles, un écho lointain. Les coups de marteau, en revanche, résonnaient encore à ses oreilles comme une incessante ritournelle. Il se rappela avoir été transporté sur plusieurs mètres. Par deux fois les hommes ont lâché leur prise, non pas de peur mais à cause de l'empressement. À tour de rôle, chacun d'entre eux a creusé le sol gelé et, peu avant l'aube, le cercueil fut mis en terre. Certains des chasseurs sont restés pour être sûrs qu'il ne s'échapperait pas. Des jours durant, peut-être même plus, malgré l'épaisse couche de terre qui le recouvrait, le monstre les avait entendus discuter, rire, fumer en buvant du vin chaud. Et puis un matin, après avoir acquis la certitude qu'il ne se

relèverait pas, ses bourreaux l'abandonnèrent à son sort. Cela faisait bien longtemps à présent qu'il avait cessé de pleurer ou de supplier pour que l'on vienne le libérer. Aujourd'hui, même si son corps n'était plus qu'un tas de matière rigide et cassante, sa conscience à peine plus lumineuse que l'éclat d'une allumette dans la nuit, il n'était pas encore mort.

Il attendait.

Une vibration dans le sol éveilla tout à coup son attention. Ce n'était pas une taupe ni un lombric, encore moins un insecte se frayant un passage sous terre. Au fil du temps, même si son ouïe n'était plus ce qu'elle était, il avait appris à reconnaître chacun des sons que ces derniers produisaient en se déplaçant. Il s'agissait d'autre chose. Une pioche ? Non, il y avait un bruit récurrent... un bourdonnement... un moteur ? Le vampire voulut remuer les épaules, se dégager des lambeaux de tissus bouffés par les mites, mais il n'avait guère la force nécessaire pour briser les mailles de la chaîne qui lui maintenait les bras près du corps. Il avait beau être bimillénaire, il était incapable de bouger, de réagir, de s'enfuir.

Le cercueil frémit à nouveau.

Cette fois-ci, l'onde provoquée par la pelleteuse s'affairant au-dessus de lui se diffusa dans ses vieux os. Au bout d'un moment, les secousses cessèrent et le vampire entendit des voix masculines discuter entre elles. Il ne comprenait pas ce qu'elles disaient, mais, comme cette fameuse nuit d'hiver où il avait été capturé, l'une semblait donner des ordres tandis que les autres exécutaient sans rien dire. Étaient-ils revenus le libérer ? Il n'y croyait pas. Pourquoi feraient-ils une telle chose ? Les humains avaient sûrement dû oublier jusqu'à son existence.

Mais pas les éradicateurs, songea-t-il. Eux conservent tout dans des registres. Ils n'oublient rien.

L'endroit de son tombeau avait dû faire l'objet d'une consignation. Mais pourquoi viendrait-on le déterrer après une si longue période d'enfermement ?

Cela n'avait pas le moindre sens.

Une tronçonneuse fut utilisée pour découper les racines récalcitrantes qui s'étaient nouées autour du cercueil, puis un affreux craquement déchira la nuit. Le monstre sentit bientôt le regard glacé de la lune se poser sur son cadavre pétrifié. Si une seule goutte d'eau avait subsisté dans son corps, il l'aurait certainement pleurée de joie. Le groupe d'humains cessa de

chuchoter quand le plus téméraire d'entre eux sauta pour le rejoindre. Son cœur battait fort, de manière régulière, mais contre toute attente, il n'avait pas peur. Aveugle, impuissant, le vampire se concentra, puisant dans ses dernières ressources pour lire dans l'esprit de l'homme. Capter quelque chose d'utile lui demanda cependant un effort impossible. Après avoir réclamé une torche électrique, le chef de chantier braqua un rayon chaud vers ses pieds en grommelant dans sa barbe.

— Sacré nom de Dieu, lâcha-t-il. Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'intérêt de sa découverte passé, il hurla rapidement des consignes à ses ouvriers qui s'empressèrent de lui jeter une corde afin qu'il puisse remonter à la surface. Dans un ultime effort pour y parvenir, son pied dérapa contre la paroi friable et l'homme se coupa la paume de la main avec une pierre à moitié déterrée.

Il lâcha un juron en écartant les doigts pour contempler l'ampleur de la blessure. Dans sa tombe, le vampire savoura les quelques gouttes de sang reçues sur la langue. Il n'aurait su dire ce que cela lui procura comme sensation, mais alors qu'une impression de chaleur intense l'irradiait, son cœur pas plus gros qu'une noix se remit à battre.

Deux pulsations rapides, pas une de plus, mais ce fut amplement suffisant pour lui redonner espoir.

Première partie : Sous pression

Madame Wong fixait l'écran grand format accroché au mur de son bureau, attentive à ce que racontait la journaliste de la chaîne d'information en continu.

« [...] c'est une scène d'horreur qu'ont découvert les autorités en pénétrant dans les sous-sols des laboratoires Avagen peu après [...] des cadavres par dizaines ont été retrouvés mutilés, parfois démembrés [...] nul ne sait pour l'heure ce qu'il s'est réellement déroulé cette nuit [...] la police scientifique a été dépêchée sur place pour tenter de récolter un maximum d'indices [...] le quartier a été bouclé [...] »

Après avoir coupé le son de la télévision, Sun Wong demeura un moment pensive devant les images qui tournaient en boucle, puis approcha son fauteuil afin de poser ses coudes sur son bureau. La certitude que les événements récents n'étaient que les prémices d'un cataclysme de grande envergure lui nouait l'estomac. Profondément lasse, la directrice retira ses lunettes, se frotta les yeux puis consulta son téléphone portable. Il était un peu moins de six heures du matin et elle n'avait pas dormi de la nuit. Se rappelant tout à coup le café que son assistant lui avait apporté vingt minutes plus tôt, elle s'empara de la tasse posée près d'une pile de journaux et avala sa boisson d'un trait. Celle-ci fut froide et le petit bout de femme n'en tira aucune satisfaction. Wong appuya ensuite sur la touche *bis* de son téléphone fixe. Le bruit répétitif de la tonalité dans le combiné aggrava son humeur déjà bien entamée. Lorsque la voix enregistrée de Joseph Vardrenne retentit pour la énième fois à son oreille, elle sentit sa contrariété atteindre un niveau supplémentaire.

La directrice attendit la fin de l'annonce pour laisser parler sa frustration :

— Vardrenne, où êtes-vous, nom de Dieu ? aboya-t-elle. C'est la troisième fois que j'essaye de vous joindre. Qu'est-ce que vous avez foutu là-bas ? Appelez-moi dès que vous avez ce message.

Wong raccrocha méchamment puis se leva pour faire quelques pas dans la pièce. Il n'y avait pas cinq minutes qu'elle avait écrasé sa dernière cigarette, mais le manque de nicotine provoquait déjà une légère crispation dans ses muscles. Cédant à la tentation, elle se rua sur son paquet. La fumée dans ses poumons lui apporta une dose de réconfort, l'espace d'un instant seulement,

car l'inquiétude la rattrapa aussitôt après qu'elle eut de nouveau les yeux rivés sur l'écran. Ce qui s'était passé chez Avagen était ce qu'on pouvait appeler un bordel complet et c'était en partie sa faute. Jamais elle n'aurait dû laisser Vardrenne faire cavalier seul avec le vampire. Cette décision, la plus stupide jamais prise, marquerait indubitablement la fin de sa carrière. Elle se déplaça jusqu'à la longue baie vitrée et laissa son regard se perdre un moment dans les lumières de la ville. Paris connaissait ses dernières heures de tranquillité.

Qu'ils en profitent, songea-t-elle en pensant aux Parisiens endormis. Ça ne va pas durer.

Car au petit matin, le monde entier allait découvrir l'existence des lycans ainsi que celle de toutes les créatures cachées dans les ténèbres. Le secret le mieux gardé de tous les temps allait être divulgué et plus rien ne serait comme avant.

Wong n'aurait jamais cru que cela se produirait sous son mandat.

Après tout, reconnut-elle en éprouvant un vague sentiment de découragement, moi ou un autre, qu'est-ce que ça change ? Ça devait bien finir par arriver de toute manière.

Elle ne prêta pas attention à la cendre de sa cigarette qui s'écrasa sur le sol moqueté et retourna s'installer derrière son bureau. Avec un mélange de regret et de nostalgie, elle caressa la surface laquée du mobilier. Ce meuble, c'était son armure, son bouclier. Ce boulot, toute sa vie. Elle prit une profonde inspiration lorsque Dao Johnson fit irruption dans la pièce après avoir cogné à la porte. Il avait la mine grave. Plus grave que d'habitude. Sun Wong ne s'était jamais vraiment arrêtée sur sa démarche élégante, encore moins sur sa grande taille, et sembla remarquer pour la première fois ses cheveux noirs et bouclés. Johnson était tout simplement Johnson, un employé discret, à la beauté brute, qui n'était pas sans lui évoquer ces nouveaux mannequins aux joues creuses que l'on voyait défiler sur les podiums.

— Ils vous attendent, Madame, indiqua ce dernier en croisant les mains devant lui.

Il était temps de rendre des comptes. Réunissant ses documents, Sun Wong enfila les talons aiguilles qu'elle avait délaissés parce qu'ils lui meurtrissaient les orteils, écrasa son mégot et s'avança vers son assistant.

— Après vous, Madame, la pria-t-il en se décalant pour la laisser passer.

Wong fronça les sourcils. Plus par habitude que par méchanceté.

— Cessez donc avec votre foutue bienséance, Johnson, maugréa-t-elle. Ce n'est vraiment pas le moment.

— C'est mon travail, Madame.

La directrice leva les yeux au ciel en s'engageant dans un couloir.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de la Confrérie déjà ? se renseigna-t-elle.

— Un peu plus de deux ans, Madame.

— Et vous n'avez jamais eu envie de démissionner ?

— Tous les jours, Madame.

Les lèvres du jeune homme esquissèrent un rictus amusé.

— Je me suis toujours demandé si vous saviez sourire, fit remarquer Wong en empruntant un corridor très lumineux au bout duquel se dessinait une double porte marron.

— Il m'est arrivé de me poser la même question à votre sujet, Madame, répliqua Johnson.

Il s'arrêta pour lui céder le passage.

— Je suis sûr que tout va bien se passer, affirma-t-il.

Touchée par cette soudaine marque de confiance, Wong s'autorisa à poser la main sur le bras de son assistant. Il y a peu encore, ce geste aurait été inconcevable, pour l'un comme pour l'autre. La gravité de la situation en était la cause. Tous deux échangèrent un regard de sympathie puis la directrice entra dans la salle de réunion où les six membres du Conseil l'attendaient. Descendants directs des fondateurs de l'organisation, quatre femmes, deux hommes. Aussi riches qu'inconnus du grand public.

Des fantômes.

Wong sentit immédiatement l'attention du groupe fondre sur elle. Elle avait déjà rencontré les membres du Conseil à de multiples occasions, au cours de meetings, de galas ou de réunions de travail. C'était cependant la première fois qu'ils se réunissaient en urgence pour l'entendre s'expliquer sur les raisons d'une crise sans précédent. Sans perdre une seconde, Wong s'installa à l'extrémité de la grande table ovale au centre de la pièce de manière à pouvoir garder tous les conseillers dans son champ de vision.

— Sun, l'interpella immédiatement la conseillère Miranda, une femme d'à peu près son âge au physique néanmoins totalement différent du sien. Dites-nous ce qu'il se passe.

Il n'y avait pas une once de reproche dans sa voix, uniquement de

l'appréhension.

— Oui ! s'exclama en revanche et avec agressivité le Président du Conseil en tapant du poing sur la table. Qu'est-ce que c'est que ce merdier au juste ? Mes informateurs ont évoqué la présence d'un loup-garou dans la capitale ! Comment est-ce que vous expliquez ça ?

Wong le fixa droit dans les yeux. Elle n'avait jamais aimé ce bourgeois mal fagoté et ce n'était pas uniquement parce qu'il avait voté contre sa nomination. Robert était un petit fouille-merde condescendant qui ne méritait pas la place qu'il occupait aujourd'hui. Secrètement, elle espérait que son successeur se montrerait moins con.

Si successeur il y a un jour.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda une conseillère aux cheveux blancs coupés court. Est-ce qu'un lycan est responsable de cette tuerie ?

— J'en ai bien peur, avoua Sun Wong.

— Des vidéos circulent déjà sur le net, admit le Président Robert. Mon petit-fils m'en a montré une sur laquelle on distingue des corps par dizaines, les tripes à l'air. Des jambes et des bras disséminés un peu partout.

— Je sais, reconnut Wong avec tension. Nous avons tenté de limiter la diffusion de ces vidéos, mais nos équipes ont été prises de court.

D'un signe du menton, Wong indiqua à Johnson de distribuer plusieurs petits fascicules aux membres présents.

— J'irai droit au but, dit-elle. Nous sommes confrontés à une situation de niveau 4.

Quelques voix s'élevèrent immédiatement dans la salle.

— De niveau 4 ? s'étrangla un jeune homme d'une trentaine d'années, resté jusque-là silencieux. Cette procédure est réservée aux situations désespérées.

Il se pencha en avant :

— Lorsque la vie telle que nous la connaissons est menacée d'extinction, précisa-t-il. Comment un cas de lycanthropie peut-il déclencher un si haut niveau d'alerte ?

Les membres du Conseil échangèrent un regard interrogateur.

— Vous me faites peur, Sun, prononça la conseillère Miranda.

Sun Wong prit une profonde inspiration.

— Les incidents de cette nuit ne sont que les prémises d'une terrible menace, déclara-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— Je vais tout vous expliquer, mais sachez d’ores et déjà qu’il va nous falloir prendre des mesures concrètes. Frapper vite et fort. Ne pas perdre de temps.

— Ne jouez pas avec notre patience, Wong ! s’agaça le Président Robert. Qu’entendez-vous exactement par « des mesures concrètes » ?

— Il faut révéler notre existence aux pouvoirs publics et leur réclamer sur-le-champ un soutien matériel et humain total. Peut-être même envisager une évacuation de grande ampleur.

Cette déclaration fit naître une vague d’objections bruyantes que Sun Wong s’efforça d’apaiser en levant les mains.

— Prenez la peine de lire le rapport que mon assistant vient de vous remettre avant de rejeter cette idée en bloc. Vous verrez ensuite que c’est la seule solution possible si nous voulons éviter... une crise majeure.

Elle avait hésité à prononcer la fin de sa phrase. Même pour elle, l’idée d’une catastrophe mondiale sonnait comme une mauvaise blague.

— Une *crise majeure* ? raila Robert. À vous entendre, on serait à deux doigts de l’apocalypse.

— Vous ne faites pas si bien dire.

Cette dernière phrase fit mouche.

Intrigués, les conseillers se penchèrent sur les fascicules. Certains les survolèrent, d’autres lurent chaque ligne avec attention. Wong raconta ensuite ce qu’elle savait à propos des meurtres de la famille Delambre, des recherches menées par les laboratoires Avagen sur le virus lycan et de l’infection d’un de ses agents de terrain. Elle ne mentionna pas l’implication du vampire, préférant ne pas trop en dire à son sujet pour le moment.

— Nul ne sait encore ce que les laboratoires Avagen ont l’intention de faire de cet agent pathogène, confia-t-elle à son auditoire. Le plus probable des scénarios est qu’ils envisagent d’infecter le pays tout entier.

— Est-ce seulement réalisable ?

— Je préfère parer au pire.

Le Président du Conseil gloussa surnoisement tandis que Johnson faisait rouler un chariot jusqu’à lui pour lui proposer une boisson.

— Désirez-vous un peu de café, Monsieur ? s’enquit aimablement celui-ci.

Le Président hocha la tête puis accepta la tasse que le jeune homme lui tendit sans même le regarder. Johnson fit ensuite le tour de la table en terminant par la directrice.

— Nous avons tout ce qu'il faut pour venir à bout de quelques lycans, observa la conseillère Miranda en soufflant sur son thé. La Confrérie dispose d'armes efficaces et d'hommes surentraînés. Au besoin, nous pouvons compter sur l'appui des agences frontalières. Le plus urgent, c'est d'étouffer les meurtres de ce soir.

— J'ai l'impression que vous ne saisissez pas la gravité de ce qui nous attend, répondit Wong en se brûlant la langue avec son café. Ce qu'il s'est déroulé dans les sous-sols d'Avagen n'était que le début.

Elle reposa sa tasse.

— Écoutez, dit-elle, soucieuse de se montrer la plus honnête possible. J'ai moi-même sous-estimé l'importance de certaines informations, mais je vous parle d'une contamination à grande échelle, d'un véritable fléau. Ce virus tueur est capable d'infecter les humains et les non-humains à vitesse grand V. Si jamais une rame de métro venait à être contaminée, nous n'aurions aucun moyen d'isoler le foyer. Nous serions rapidement débordés. C'est la raison pour laquelle nous devons nous allier avec les civils. Nous n'avons pas le choix. Il faut avertir le ministère de la Santé, l'armée si nécessaire. Faire front ensemble...

— Vous n'êtes pas sérieuse ! l'interrompit le Président Robert. Alerte aussi la population pendant que vous y êtes !

— Si ça ne tenait qu'à moi, ce serait déjà fait. Il est de notre devoir de protéger les innocents. Avec l'aide de l'armée, nous pourrions contenir plus facilement les cas de mutations, parer à une...

Sun Wong se tut brusquement.

Extrêmement blême, elle leva son index devant elle.

— Vous saignez du nez, fit-elle observer.

— Pardon ? s'étonna le Président Robert, un peu décontenancé par ses propos.

— Vous saignez du nez ! répéta Wong d'une voix grave.

— Qui ? Qui saigne ?

— Vous... tous.

Le Président du Conseil porta tout à coup une main à ses narines. Chacun des autres membres l'imita avant de s'effondrer à tour de rôle, secoué par de violents spasmes, les yeux révoltés. Wong demeura plusieurs secondes interdite avant que son esprit d'analyse ne reprenne le dessus sur la stupeur. Posant un regard interrogateur sur Johnson, puis sur la tasse de café,

elle fit tout de suite le rapprochement. Trop tard, cependant. Quelques gouttes de sang perlèrent sur son chemisier blanc et un vertige lui fit perdre l'équilibre.

— Johnson, gémit-elle en tentant de se raccrocher à la table. Espèce de fils de p...

— Je suis désolé, Madame, répondit celui-ci en s'approchant d'elle. Je ne peux pas vous laisser compromettre nos plans. Il en va de l'avenir de l'humanité.

Il sortit alors un pistolet de la poche intérieure de sa veste et le pointa vers Sun Wong.

— Rebecca, écoute-moi pour une fois. Prends quelques vêtements et va chez ta sœur. Ne discute pas. Non, je ne risque rien mais je veux que tu aies quitté la ville avant neuf heures... Promets-moi de faire ce que je te dis. Oui, moi aussi. Je te rejoins dès que possible.

Joseph Vardrenne raccrocha et enfouit son téléphone dans la poche intérieure de sa veste en tweed en affichant une mine contrariée.

— C'est encore loin ? demanda-t-il à Martin Keller, installé à l'arrière du fourgon.

Ce dernier passa la tête entre les deux sièges avant.

— Prenez la prochaine à droite et vous y êtes.

Le conducteur donna un brusque coup de volant et gara son véhicule devant un immeuble à l'architecture moderne. Il laissa tourner le moteur.

— Vous ne pouvez pas retourner à l'agence, l'avertit Simon Geoffroy en devinant les intentions du chauffeur. Restez avec nous, c'est plus prudent.

Le vieil homme se tordit les reins dans son siège et fixa sévèrement Simon.

— Greenberg a besoin de soins, dit-il.

— Conduisez-le à l'hôpital.

— On me poserait trop de questions.

— À ce stade, personne n'est digne de confiance à l'agence, rétorqua Simon.

— Et moi, je ne vais pas attendre qu'il se vide de son sang.

— Je ne suis pas médecin, observa Martin, mais je peux sûrement faire quelque chose. En tant que vampire, je pense être en mesure de retirer cette balle sans faire trop de dégâts.

— Avec quoi ? le coupa Vardrenne, non sans moquerie. Une fourchette et un couteau ?

— Vous seriez surpris de voir ce dont je suis capable avec des couverts, répliqua Martin, piqué au vif.

— Au cas où vous ne l'auriez pas *vous*, je suis là, précisa Greenberg, installé sur le siège passager avant. J'ai encore mon mot à dire et il est hors de question que je me fasse *charcyouter* par un buveur de sang.

— Ce n'est pas la peine d'être aussi condescendant, releva Martin en prenant la mouche. Je vous ai sauvé la vie, je vous signale.

— *I don't give a shit.*

— On se calme tous les deux, s'interposa Simon.

— La discussion est close, déclara Vardrenne. Vous vous occupez du gars qui pionce à vos pieds et moi j'emmène Greenberg se faire soigner. Tâchez de savoir ce qu'il sait une fois qu'il aura repris connaissance. Si tant est qu'il se réveille un jour.

Il fit claquer sa langue contre son palais en sortant son portable de sa poche pour fixer l'écran.

— Wong n'arrête pas d'appeler, dit-il. Je devrais peut-être répondre.

— Ne décrochez pas, lui ordonna Simon. On ne sait pas dans quel camp elle est. Désactivez la fonction GPS. Je n'ai pas envie qu'elle vous localise.

— C'est peut-être une emmerdeuse, grogna Vardrenne en s'exécutant, mais jamais Sun ne trahirait la Confrérie.

— J'en connais d'autres qui étaient supposés être de confiance. Ça ne les a pas empêchés de nous baiser pour du pognon.

— Bon ! gronda Liam Greenberg, la main sur sa cuisse endolorie. C'est bien joli tout ça, mais on ne va pas coucher là !

Simon soupira.

— On reste en contact, dit-il à l'adresse du conducteur. Si vous avez le moindre problème, vous revenez ici.

Joseph Vardrenne confirma d'un signe de tête. Martin fit coulisser la porte du véhicule et attrapa l'inconnu pour le hisser sur ses épaules. La camionnette s'éloigna après que Simon et Vardrenne eurent échangé quelques mots supplémentaires.

Dans le hall de l'immeuble, les deux compagnons croisèrent un voisin et son chien. L'animal tira plusieurs fois sur sa laisse en remuant la queue pendant que son maître s'écartait, à peine étonné de croiser un homme torse nu en plein mois de décembre et un autre transportant un troisième larron sur le dos.

— Boire ou conduire, il faut choisir, hein ? plaisanta Martin en passant devant lui.

Simon s'empressa d'appeler les ascenseurs.

— Quel étage ? demanda-t-il une fois dans la cabine.

— Dernier, répondit Martin. Putain, ce qu'il est lourd !

— Je croyais que tu avais une super force, le taquina Simon en essayant de le soulager de son fardeau.

— Pas si *super* que ça, en fin de compte. Prends le jeu de clés dans la poche de ma veste, s’il te plaît.

Simon s’exécuta.

Les portes de l’appareil s’ouvrirent sur un long couloir pourvu de magnifiques appliques. L’endroit baignait dans une atmosphère rétro chic. Le sol était recouvert d’une moquette épaisse de couleur beige et de jolies moulures apparentes ornaient les plafonds. Simon aperçut même un bouquet de fleurs fraîches sur une console en acajou calée contre un mur.

— Il faudra que tu m’expliques comment tu arrives à te payer un appartement dans un immeuble de ce standing, dit-il en glissant un bras sous l’épaule de l’inconnu.

— J’ai longtemps économisé, ironisa Martin.

Une fois à l’intérieur, le couple allongea le jeune homme inconscient sur le canapé d’angle. Simon posa ensuite les mains sur ses hanches et fit craquer son cou en laissant échapper une brève exclamation.

Martin jeta sa veste sur le dos d’une chaise et actionna la fermeture électrique des stores.

— Le jour ne va pas tarder à se lever, dit-il en bâillant. Je-suis-cla-qué. Je brosse mes canines et au lit !

— Cette nuit n’a pas été de tout repos, c’est le moins que l’on puisse dire, confirma Simon.

Après avoir jeté un œil sur le canapé, Martin vint se lover contre Simon.

— Je suis tout trempé de sueur, indiqua ce dernier.

— Pas grave. Je suis tellement content que tu n’aies rien.

Les deux hommes restèrent un moment enlacés puis Simon attrapa le menton de Martin pour l’obliger à redresser la tête et l’embrassa longuement, savourant le contact de ses lèvres froides sur les siennes.

— C’est en quel honneur ce baiser ? demanda Martin.

— C’est ta récompense pour m’avoir sauvé la vie.

— C’est peu cher payé pour l’avoir fait deux fois.

Le visage de Simon se fendit d’un sourire.

— Un avant-goût de ce qui vient après, dit-il.

Les baisers dans son cou se faisaient insistants, le vampire ondula sur lui-même pour se libérer de l’étreinte de son compagnon.

— Habituellement, fit-il, je ne dis pas non à ce genre de proposition, mais on a un invité.

— Il dort, et puis tu as une chambre à coucher, non ?

Martin évita une énième caresse de Simon.

— Qu'est-ce que tu as ? le questionna ce dernier. Quelque chose ne va pas ?

— Rien, répondit Martin. C'est juste que tu passes d'une émotion à une autre et ça ne te ressemble pas beaucoup. Tout à l'heure tu étais accablé par le remords. Tu gémissais parce que tu avais du sang sur les mains, et maintenant, tu es chaud comme la braise...

Martin fixa l'entrejambe de son amant.

— Tu as même une érection ! J'ai l'impression que tu n'es pas dans ton état normal.

— Je vais bien.

— Tu n'en as pas l'air.

— Je t'assure.

— Tu ne vas pas te transformer au moins ?

— Non.

Simon contempla ses mains.

— Je ne crois pas, du moins.

— Si tu sens que ça vient. Je t'en prie, file d'ici. Cet appart, j'y tiens beaucoup.

— Ça n'arrivera pas.

Martin recula d'un mètre.

— Tu devrais aller prendre une douche, proposa-t-il. Froide ! Pour te calmer un peu. Moi, je vais me faire réchauffer une poche de sang. À ce propos, tu dois avoir faim. Quand est-ce que tu as mangé pour la dernière fois ? Je veux dire sous ta forme humaine ?

Simon plaqua une main sur son ventre.

— Je ne me souviens plus.

Le vampire consulta sa montre.

— Il n'y a rien de comestible pour toi, ici. Je vais devoir descendre vite fait à la boulangerie du coin t'acheter quelque chose.

— Tu crois que c'est une bonne idée de sortir ? Avec ce qui s'est passé, nous sommes sûrement recherchés.

— Par qui ? La police ? À mon avis, les forces de l'ordre sont bien trop occupées pour le moment à gérer le merdier qu'on a laissé derrière nous, et puis, de toute façon, il faut bien que tu te nourrisses, non ?

Et il disparut sans laisser à Simon le temps de répliquer quoi que ce soit.

En d'autres circonstances, l'insouciance de Martin lui aurait fait lever les yeux au ciel, mais ce dernier avait raison. Un blondinet marchant dans la rue avec un sachet de viennoiseries avait peu de chances d'attirer l'attention à cette heure-ci. Simon demeura un moment debout au milieu de la pièce à vivre, se familiarisant avec l'agencement de l'appartement. Il se déplaça ensuite de pièce en pièce où la décoration, très hétéroclite, reflétait la diversité des goûts de Martin pour les objets d'art. Chaque bibelot en évidence, chaque œuvre conservée, chaque tableau accroché aux murs étaient une partie de sa vie, le témoignage d'un passé tumultueux, celui d'une existence aussi riche que passionnée. Du moins le pensait-il. En effleurant un vase (probablement centenaire) aux motifs asiatiques particulièrement soignés, Simon réalisa qu'il ignorait encore tout de Martin. Il avait pourtant dû en voir de belles ! Côté d'un nombre étourdissant de personnes ! Assister à des événements marquants de l'histoire. Aurait-il l'occasion de l'écouter lui raconter tout ce dont il avait été témoin ? Au plus profond de lui, Simon l'espérait.

Revenant sur ses pas, il s'empara d'un plaid posé sur le bras du canapé et le déplia sur l'inconnu toujours inconscient. Il ne put résister à l'envie de le regarder dormir. Depuis qu'il avait découvert son existence, une étrange attirance le poussait vers lui. Quelle était la nature de cette attraction ? Une chose était sûre : cela n'avait rien de sexuel, mais c'était suffisamment fort pour le contraindre à retourner dans les sous-sols des laboratoires Avagen et le sauver des griffes de Grégorian.

Aussi inconcevable que cela pouvait paraître, Simon avait le sentiment tenace de connaître personnellement ce jeune homme, de faire partie de sa famille.

Ils ne s'étaient pourtant jamais vus avant cette nuit. En tout cas, peu importait son identité, il était important pour Grégorian et sa clique, sinon pourquoi l'auraient-ils gardé sous sédation ? Cela avait-il un rapport avec son extraordinaire pouvoir de guérison ? À quel genre d'être obscur était-on confronté ?

Le cheminement de ses réflexions se poursuivit jusque dans la salle de bain. Après avoir scruté son reflet dans le miroir, Simon fixa ses yeux bleus magnétiques. La nuit avait été éprouvante, et à bien des niveaux. Qui savait ce que l'avenir lui réservait encore ? Le seul point positif dans toute cette pagaille était que la Confrérie allait lâcher du lest le concernant. Durant les

prochains jours en tout cas, Wong allait être très occupée à essayer d'étouffer les différentes affaires en cours. Vu l'ampleur de la tâche, il y en avait pour des semaines. Cela lui donnerait le temps nécessaire pour retrouver Grégorian et le virus.

Simon se massa la nuque, fit craquer son cou, étira ensuite son dos et ses bras. Il lui semblait que son corps n'était qu'un tas de nœuds. Martin avait raison : une bonne douche lui ferait du bien. Mais une douche chaude, brûlante même. Simon retira son pantalon et entra dans la cabine en s'efforçant d'oublier le visage de Linda et de tous ceux qu'il avait massacrés cette nuit. Il avait beau faire comme si de rien n'était depuis son retour, ces derniers refusaient de quitter ses pensées. L'eau sur sa peau lui soutira un frisson de contentement. Il se savonna en humant l'odeur sucrée du gel douche et s'amusa en trouvant toute une panoplie de produits cosmétiques pour cheveux. Qui aurait cru que Martin aimait prendre autant soin de lui ?

Pour la première fois depuis son enlèvement, Simon se sentit suffisamment en sécurité pour s'attarder un peu plus longtemps que prévu sous le pommeau et imaginer ce que serait sa vie avec Martin. Quand toute cette histoire serait terminée, lorsque le virus aurait été retrouvé, une fois que Grégorian aurait été arrêté (ou tué, il n'avait pas encore vraiment décidé de ce qu'il convenait de faire de cet homme), après que Wong se sera enfin décidé à leur foutre la paix, ils s'accorderaient du temps pour eux. Fermant les yeux, Simon se surprit à rêver de vacances, visualisant dans son esprit une plage de sable fin bordée de cocotiers. Était-ce seulement envisageable avec un vampire comme petit ami ? Le bruit des clés dans la serrure de la porte d'entrée l'extirpa malheureusement de ses illusions. Un nuage de vapeur s'échappa lorsqu'il sortit de la douche. Enroulant sa taille dans une serviette éponge noire, il se déplaça jusqu'au salon, le corps fumant, les cheveux mouillés.

— J'espère que tu as du café, dit-il. Je meurs d'envie d'une ta...

Simon se figea sur place.

L'inconnu se dressait devant lui, parfaitement réveillé, et tenait Martin par la gorge.

Evelyne Mumbia redressa la tête lorsque le coup de feu retentit. En un éclair, tous les réflexes acquis durant ses mois d'entraînement se matérialisèrent dans son esprit. Son cœur s'emballa, ses muscles se contractèrent.

Que faire en cas d'attaque ?

Garder la tête froide.

Comment réagir ?

Se mettre à l'abri.

En un clin d'œil, la jeune femme passa en mode survie. Bondissant aussitôt hors de sa chaise, elle se jeta sur son arme et se mit instinctivement à couvert.

Pas de panique, songea-t-elle. Tu sais quoi faire.

Accroupie sous la vitre de son bureau, elle attrapa le gilet pare-balles posé négligemment sur la chaise à côté d'elle et remercia son collègue Stanislas d'être la personne la plus bordélique qu'elle connaisse. Par réflexe, elle consulta sa montre. Il était tôt et l'agence quasiment déserte. D'où pouvait bien provenir le tir ? L'équipe de nuit dont elle faisait partie était restreinte à cette heure-ci, les chasseurs réquisitionnés par le commandement pour assurer la sécurité dans les rues de Paris n'étaient pas encore rentrés de leur ronde. L'effet de surprise passé, Evelyne commença à réfléchir. L'attaque perpétrée dans les laboratoires Avagen par un soi-disant lycan avait rendu tout le monde nerveux. Le coup de feu était peut-être parti tout seul. Allez savoir ! Les stagiaires ce n'était pas ça qui manquait dans les couloirs de l'agence en ce moment, à moins que ce ne fût l'œuvre d'un novice qui nettoyait une arme chargée. Combien de fois était-ce arrivé par le passé ?

Une nouvelle déflagration fit voler en éclats ses théories. Il ne s'agissait pas d'un accident. C'était intentionnel. Après avoir vérifié le chargeur de son Beretta, l'agent Mumbia osa un rapide coup d'œil dans le couloir et fut soulagée d'apercevoir la tête de Salim Bensyed dépasser de l'encadrement d'une porte, deux pièces plus loin. Son arme à la main, il avait enfilé un gilet de protection lui aussi. Lorsque leurs regards se rencontrèrent, Evelyne lui fit signe de ne pas bouger. S'assurant de l'absence de danger, elle traversa le corridor en restant accroupie.

— Eve, c'est quoi ce bordel ? chuchota l'agent Bensyed dès que celle-ci

l'eut rejoint.

— J'en sais rien, mais ça m'a pas l'air d'être un exercice.

— Je crois que ça venait de la salle de réunion.

Discrètement, Evelyne s'empara d'un téléphone fixe posé sur un meuble. Elle composa un numéro et patienta plusieurs secondes avant de raccrocher.

— Personne ne répond au premier, indiqua-t-elle.

— Essaye de joindre Laëtitia ou Norris de la brigade des délits surnaturels mineurs. Je crois qu'ils étaient de garde cette nuit.

Evelyne tenta le coup.

— *Nada*, soupira-t-elle au bout d'un moment. Y a qui d'autre à l'étage à part nous ?

Bensyed haussa les épaules pour signifier qu'il n'en savait rien.

— J'ai aperçu Wong tout à l'heure faire les cent pas dans son bureau, dit-il.

— Faut qu'on aille voir si elle va bien.

Salim approuva.

Prudemment, les deux agents se levèrent pour s'engager dans un long couloir. L'un assurant les arrières de l'autre comme on le leur avait enseigné durant leur formation trois ans plus tôt. Dépassant rapidement les derniers bureaux vides, ils s'arrêtèrent une seconde à la croisée de deux corridors pour jauger la situation. Le tireur pouvait être n'importe où. La chose faite, ils se plaquèrent contre le mur et progressèrent jusqu'au bureau de madame Wong. Un agent à terre quelques mètres plus loin confirma leurs soupçons quant à une attaque terroriste. Salim s'accroupit à côté de son collègue pour chercher un pouls et confirma d'un petit signe de la tête que ce dernier était décédé. Il n'avait plus son arme avec lui. Eve se mordit fortement la lèvre inférieure. Le tueur avait dû la lui prendre.

Aucun mouvement suspect n'alerta les agents.

— La salle de réunion n'est plus très loin, chuchota Salim.

— On y va !

— On devrait attendre du renfort.

— Pas le temps pour ça !

— On ne sait pas combien ils sont là-dedans. C'est trop risqué.

N'écoutant que son instinct, Evelyne s'élança en direction de la salle de conférence.

— Eve ! l'interpella tout bas Salim en essayant de la retenir. Attends !

Mais la jeune femme fit la sourde oreille.

— Fait chier ! grogna son collègue en se redressant pour la suivre.

Arrivée sur place, Evelyne s'engouffra à l'intérieur de la pièce en braquant son arme droit devant elle. Pivotant une fois à gauche, puis une fois à droite, elle s'assura que personne n'était caché avant de poursuivre ses investigations. À première vue la menace semblait écartée, mais elle préféra rester sur ses gardes. Trop d'assurance et pas assez de discernement pouvaient vous être fatals.

La jeune femme scanna l'endroit d'un œil averti et remarqua plusieurs corps étendus sur le sol.

— Merde, jura-t-elle en découvrant celui de madame Wong près d'une chaise renversée.

La lumière vive des ampoules suspendues au plafond donnait à la scène de crime une dimension artistique. L'espace d'une fraction de seconde, Evelyne y décela même une certaine beauté macabre. Elle s'en voulut immédiatement d'avoir de telles pensées. Après avoir rejoint sa partenaire, Salim se conforma aux protocoles mis en place dans pareille situation puis baissa son pistolet pour se pencher sur une victime.

Il essaya désespérément de trouver un pouls au cou de chacune d'entre elles, en vain.

— Les membres du Conseil sont tous morts, indiqua-t-il en se relevant.

— Madame Wong aussi, déclara tristement Eve.

Salim ne put s'empêcher de regarder le corps sans vie de sa patronne. D'après ce qu'il pouvait constater, elle avait été tuée d'une balle dans la tête.

— Putain, mais qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Question à un million.

Evelyne se rapprocha de son coéquipier.

— Tu vois cette mousse blanche à la commissure de leurs lèvres ? demanda-t-elle en désignant le cadavre de la conseillère Miranda.

Salim hocha la tête.

— Et le sang qui s'est écoulé de leurs narines ? remarqua ce dernier. À ton avis ? Du poison ?

— Mouais.

— Celui ou celle qui a fait ça est toujours dans les parages, observa Salim. On devrait partir à sa recherche. Hors de question de laisser ce fumier s'en tirer aussi facilement.

— Je croyais que tu voulais attendre du renfort ?

— Changement de plan.

Eve scanna rapidement la scène de crime en s’imaginant le déroulement de la séance.

— Ils étaient en pleine réunion de crise, réfléchit-elle.

Salim fit quelques pas en direction de l’entrée, passa la tête à travers l’embrasure de la porte et vérifia que les couloirs étaient déserts.

— On verra ça plus tard, dit-il. Amène-toi.

— Y a quelque chose qui ne va pas.

— Eve ! Faut coincer cet enfoiré avant qu’il ne disparaisse pour de bon.

Calant son pistolet dans son dos, Eve contempla les cahiers ouverts par terre, le chariot à boissons un peu plus loin, les grains de sucre sur la table et l’eau encore chaude dans la bouilloire. Un détail lui échappait. C’était pourtant là, sous ses yeux.

— Eve ! Mais qu’est-ce que tu fous ?

— Une minute !

Et soudain, cela fit tilt dans son esprit.

— Johnson ! s’exclama-t-elle en s’orientant vers Salim.

Ce dernier virevolta sur place, tournant le dos à la porte.

— Qu’est-ce qu’il vient foutre là, lui ?

Eve s’apprêtait à lui faire part de ses réflexions quand la silhouette de Johnson apparut derrière son dos. Evelyne poussa un cri d’avertissement en apercevant le canon d’un semi-automatique. Son partenaire n’eut malheureusement pas le temps de réagir. Il s’ensuivit un claquement sec et bruyant et le chasseur s’écroula. Le visage éclaboussé de sang, Dao Johnson orienta son arme vers Evelyne, fit feu en la manquant de justesse. Se jetant sur le côté, la jeune femme en profita pour se mettre à l’abri derrière la desserte à boissons.

— Ce n’est pas la peine de te cacher, Mumbia.

— Pourquoi est-ce que tu as fait ça, Johnson ? Pourquoi est-ce que tu as tué Salim, nom de Dieu !

La question lui parut stupide dès qu’elle l’eut prononcée. Le jeune homme haussa les épaules en avançant prudemment.

— Ce serait trop long à t’expliquer, dit-il.

Evelyne se redressa brusquement et visa son adversaire, sans le toucher. Imperturbable, ce dernier répliqua par un tir qui explosa une des roulettes du chariot. Un minuscule débris de métal se planta dans la joue de la jeune

femme.

— Sors de là et je te promets de ne pas te faire souffrir, s'écria Johnson. Ce sera rapide.

— Va te faire foutre !

Le tireur ricana puis jeta un coup d'œil au cadavre de Sun Wong.

— Je l'aimais bien, tu sais. Wong. Après tout ce temps à épier ses gestes, à lui servir de toutou, à la regarder fumer clope sur clope en se triturant les méninges, à l'écouter gueuler sur les gens, j'ai fini par m'attacher à elle.

— Drôle de façon de lui montrer ton affection.

Il haussa les épaules en souriant.

— Le boulot c'est le boulot, dit-il. Tu sais bien qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut. Je n'avais pas d'autre choix que de la buter. Elle devenait problématique.

— Problématique pour qui ?

Johnson sursauta quand un projectile passa tout près de lui. Prenant conscience qu'il était beaucoup trop à découvert, il recula, éteignit la lumière et trouva refuge dans un recoin de la pièce, derrière un *paperboard*.

— Tu ne fais que retarder l'inévitable, envoya-t-il depuis sa cachette. Tu ne vas pas pouvoir rester planquée là indéfiniment.

— Toi non plus et j'ai encore des munitions, rétorqua Evelyne.

— Pour combien de temps ? Qu'est-ce que tu feras quand ton chargeur sera vide ?

— Les renforts sont en route.

Il s'agissait d'un mensonge, naturellement.

— J'ai fait le tour de l'étage, répondit Johnson. Il n'y a plus que toi et moi. Et quand bien même ce serait vrai, tu seras morte avant qu'ils arrivent.

Plusieurs secondes s'écoulèrent silencieusement, chacun cherchant à peser les intentions de l'autre.

— Pour qui est-ce que tu travailles ? finit par demander Evelyne.

— Laisse tomber, répondit Johnson. Tout ça te dépasse.

— Réponds, bordel !

Johnson émit un petit rire. Celui-ci était plaisant à l'oreille en dépit des circonstances.

— J'ai toujours aimé les femmes de caractère, Mumbia. C'est dommage qu'on n'ait pas eu l'occasion d'aller boire un verre ensemble.

— Désolé, tu n'as jamais été mon type.

— Je ne suis pas *black*, mais j'en ai dans le slip, si c'est ce qui t'inquiète.

Ce fut la phrase de trop. Evelyne tira deux fois au hasard. Gâcher des balles comme ça était une bêtise, mais cela avait été plus fort qu'elle.

Ce petit merdeux commençait à lui courir.

— Allez, Mumbia. Je sais que tu peux faire mieux que ça.

Coincée, Eve réfléchit à une stratégie de fuite, mais aucune idée tangible ne lui venait à l'esprit.

Tu dois y aller à l'instinct.

En plongeant la pièce dans l'obscurité, Johnson s'était mis en position de force. Elle ne le voyait pas, mais lui n'aurait aucune difficulté à deviner ses mouvements quand elle approcherait de la sortie. Elle devait pourtant tenter le tout pour le tout, courir vers lui en vidant son chargeur et ensuite espérer le semer.

C'est la seule solution, pensa-t-elle. Sinon tu es morte.

— J'ai pas toute la journée, Evelyne !

La voix agacée de Johnson lui donna une indication sur l'endroit où il se trouvait. Prenant une profonde inspiration, Eve serra les doigts autour de son arme et courut vers la sortie en essayant de ne pas se prendre les pieds dans un cadavre. Le doigt sur la gâchette, elle cibra son adversaire. Ce dernier en fit autant et les balles fusèrent bientôt des deux côtés. L'échange de tirs parut durer une éternité puis, à moins d'un mètre de la délivrance, Evelyne s'effondra, touchée à la cuisse gauche. La douleur, cuisante, se propagea dans sa jambe. Dans sa chute, elle lâcha son arme. Johnson apparut, le bras droit ballant, visiblement blessé à l'épaule. À moitié éclairé par la lumière des néons du couloir, son visage était déformé par une expression de pure satisfaction.

— Fini de jouer, déclara le tueur en éloignant le pistolet du pied.

Au même moment, une silhouette surgit à côté de lui.

— Tu ne crois pas si bien dire ! tonitrua celle-ci en menaçant Johnson d'une arme. On arrête les conneries, maintenant.

Evelyne reconnut immédiatement Joseph Vardrenne et sentit la tension quitter progressivement ses muscles pour être remplacée par un profond soulagement.

— Lâche ton flingue, insista Vardrenne, ou ta cervelle finit sur la moquette. J'ai passé une sale nuit alors je te conseille de ne pas me pousser à bout.

Dao Johnson obtempéra bien malgré lui.

Les rares gouttes de sang tombées au fond de sa bouche avaient réveillé le souvenir de la soif. La faim, le besoin – appelez ça comme vous voulez –, était une manifestation physique terrible, un éternel feu dans la poitrine et dans l'estomac qui provoquait d'atroces crampes musculaires. Un mal si violent qu'on en venait à vouloir s'arracher les boyaux s'il n'était pas assouvi dans les plus brefs délais. Les premiers symptômes du manque se traduisent généralement par de simples picotements dans les mains, parfois accompagnés d'une nausée passagère. C'est souvent un indicateur pour les novices qui se mettent alors en chasse. Très rapidement après, la peau perd de son éclat et une grande fatigue s'installe. Si le vampire ne se nourrit pas au-delà de quarante-huit heures, les manifestations physiques s'accroissent. Trois jours sans s'alimenter et il vous est impossible de vous mettre debout. À ce stade, votre seule chance de survie, c'est de plonger dans un profond sommeil. Encore faut-il pour cela que vous ayez eu le temps d'emmagasiner assez d'énergie pour survivre au processus d'hibernation.

Après une semaine de privation, la chair finit par se putréfier. À cause de la déshydratation, la peau, irritée, commence à se déchirer de toutes parts. Les plaies purulentes ne cicatrisent pour ainsi dire jamais totalement. La perte de poids est significative, la graisse fond comme neige au soleil, les muscles s'assèchent et les nerfs se rétractent en causant d'affreux tiraillements. Lorsqu'enfin la douleur liée aux convulsions atteint son paroxysme, les hallucinations débutent. Naturellement, vous ne pouvez ni vous plaindre ni crier, car votre langue n'est déjà plus qu'un organe inutile, logée au fond de votre gorge.

Très peu de vampires avaient atteint ce stade avancé de souffrance et aucun n'y avait survécu pour le raconter.

Sauf lui.

Était-ce une question de volonté ? D'endurance ou d'âge ? La créature n'aurait su être catégorique sur ce point. C'était peut-être tout simplement de la chance. Elle n'avait jamais vraiment cherché à se débarrasser de son addiction avant d'être emprisonnée. Pourquoi l'aurait-elle fait ? La tentation du sang faisait partie de sa malédiction. Du reste, elle n'avait jamais cru cela possible. À une certaine époque, beaucoup de vampires à travers le monde

s'étaient persuadés de pouvoir apprivoiser le manque. Des ermites s'y étaient essayés en mêlant techniques de relaxation et pratique assidue de la méditation. Des sectes avaient vu le jour un peu partout, des groupes hippies à l'intérieur desquelles les membres se partageaient quelques millilitres de sang avec l'espoir fou de maîtriser le feu naissant dans leurs entrailles. D'autres, plus fortunés, avaient opté pour la recherche médicale. Jusqu'à preuve du contraire, rien de tout ceci n'avait porté ses fruits. Qu'ils fussent venus des Amériques ou d'Asie, des déserts africains aux froides régions de la Sibérie. Peu importait le nom qu'ils se donnaient : buveurs de sang, créatures de la nuit, upirs, morts-vivants, tous étaient en quête d'un remède au mal qui les rongait.

Lui l'avait trouvé au prix d'une souffrance inqualifiable.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la découverte de son sépulcre. Soucieux de ne pas commettre d'impair, les ouvriers avaient aussitôt alerté le pôle archéologique de la ville de l'existence d'un probable site funéraire sur le chantier. Un petit article était paru dans la presse locale deux jours plus tard évoquant la présence d'une momie égyptienne. Allégations toutefois rapidement balayées par les spécialistes dépêchés sur place.

Une momie ! À Lyon ? Et puis quoi encore ? On aura vraiment tout entendu.

L'archéoanthropologue Sonia Pirelli fixa avec intérêt la dépouille que l'on avait entreposée dans son laboratoire d'étude. S'il ne s'agissait pas d'une momie à proprement parler, l'extraordinaire conservation du cadavre laissait tout de même la jeune femme quelque peu perplexe. Fronçant les sourcils, celle-ci approcha un bâtonnet stérilisé de la joue du macchabée. La peau était lisse et noire avec quelques nuances de couleur ocre par endroits. Étonnamment, elle semblait avoir conservé une certaine élasticité. La rigidité cadavérique maintenait le corps dans une posture comique et à chaque fois qu'elle s'en approchait, Sonia avait l'impression grotesque que les doigts du défunt se crispaient dans un réflexe d'autodéfense. Les connaissances de la jeune femme dans ce domaine étaient limitées, mais elle en savait suffisamment pour affirmer que le corps n'avait fait l'objet d'aucune mesure d'embaumement. Les organes internes étaient à leur place et il n'y avait aucune trace d'excérébration. Les chaînes en acier qui l'encerclaient laissaient clairement supposer, par contre, que l'individu avait été enterré vivant. Avec le temps, les mailles s'étaient incrustées dans les chairs.

Pourquoi ? Comment ? Quand ? Tout cela restait encore à découvrir. Une seule certitude : il n’y avait rien d’égyptien dans la mise en scène.

Il doit s’agir d’un règlement de compte, d’un meurtre sordide.

En se redressant pour attraper un appareil photo posé tout près d’elle, Sonia aperçut derrière la vitre du laboratoire son mari, et non moins collègue, en pleine conversation avec Pierre Henriot, l’actuel directeur du service d’archéologie funéraire. Les deux hommes, qui ne s’appréciaient guère, semblaient pourtant d’humeur tout à fait joviale. Sonia ne put s’empêcher de trouver la situation pour le moins inédite. Elle hésita pendant une seconde à immortaliser l’instant avec son appareil.

Sonia prit un premier cliché de la dépouille et jeta un nouveau coup d’œil dans le couloir. Henriot s’éloignait et Paolo faisait irruption dans la pièce.

— Tu ne vas jamais croire ça ! s’exclama joyeusement ce dernier en secouant un paquet de feuilles au-dessus de sa tête.

Son accent italien était plus prononcé qu’à l’accoutumée et trahissait une vive excitation.

— Quoi donc ?

— Les premières analyses estiment l’âge de ce type à plus ou moins deux-mille-cinq-cents ans.

Il posa ses fesses sur le coin d’un bureau en dévisageant de loin l’inconnu figé dans son cercueil.

— C’est tout bonnement impossible ! répondit Sonia.

— Je savais que tu allais dire ça, répliqua Paolo avec un sourire amusé. C’est pourquoi j’ai insisté afin que l’on procède à une datation au carbone 14.

Sonia s’approcha de son mari pour lui ôter les résultats des mains et les parcourut avec intérêt. Ce dernier la contempla en grattant sa barbe brune.

— Il doit y avoir une erreur ! déclara-t-elle. Si ce que tu affirmes était vrai, le corps ne devrait pas se trouver dans cet état de conservation.

— Je sais ! s’exclama son mari en se levant. Nous devrions être en train de jouer aux osselets avec ses phalanges.

Paolo s’éloigna de sa femme, attrapa une paire de gants en caoutchouc au passage et les enfila.

— Il n’y a pas que ça d’étrange chez lui, ajouta-t-il. J’ai fait d’autres découvertes.

— De quel genre ?

Le scientifique se pencha au-dessus de la dépouille.

— Il faut que tu voies ça.

Paolo glissa un doigt sous la lèvre supérieure du cadavre et la souleva en prenant soin de ne pas la déchirer.

— Qu'est-ce que tu cherches à me montrer ? demanda curieusement Sonia en s'approchant à son tour.

— Regarde. Y'a rien qui te choque ?

Sonia se courba légèrement pour étudier la dentition du cadavre. Les canines étaient anormalement longues.

— On dirait des crocs, observa-t-elle en se redressant.

— Exact !

— Une malformation ?

Paolo haussa les épaules.

— Trop tôt pour le dire. Tu as pu prélever quelques échantillons ?

— Peau et cheveux, confirma Sonia. Les lames sont prêtes.

— Je peux y jeter un coup d'œil ?

— Vas-y. Je n'ai pas eu le temps encore.

Paolo embrassa sa femme puis attrapa un tabouret à roulettes pour se déplacer jusqu'à un plan de travail un peu plus loin. Sonia pointa son objectif devant le visage déformé. Un flash illumina la pièce le temps d'une demi-seconde.

— Des dents pointues, dit-elle, un peu amusée. Des chaînes. Tu crois qu'il a été enterré parce qu'on le prenait pour un monstre ?

— Ça m'en a tout l'air. Beaucoup de personnes nées avec des malformations ou ayant des tares génétiques ont fait l'objet d'une véritable cabale par le passé. Les superstitions ont la dent dure dans certaines régions du globe. Chez les Masaïs par exemple, les Noirs albinos sont très mal vus. Ces derniers ont longtemps été sacrifiés pour apaiser les divinités en colère. Aujourd'hui encore ils font l'objet de discriminations.

Sonia zooma sur une partie bien précise du cadavre avant de prendre une nouvelle série de clichés.

— L'ignorance est probablement aussi meurtrière que n'importe quelle maladie, déclara-t-elle. On a une pince coupante ou quelque chose comme ça dans le coin ?

Sonia attendit une réponse qui ne vint jamais. Se tournant vers son mari, elle le trouva l'œil droit vissé à l'oculaire de son instrument.

— Nom de Dieu, souffla ce dernier en relevant le menton.

Une trace en forme de demi-cercle marquait encore sa pommette quand il la regarda. Il était d'une pâleur effrayante. Sonia posa son appareil. Mariée depuis dix ans, elle connaissait suffisamment son époux pour savoir qu'il venait de faire une étrange découverte.

— Qu'est-ce que tu as vu ? le questionna-t-elle aussitôt en s'approchant.

Paolo se décala en faisant rouler son siège. Il ne cessait de fixer le front du vampire avec un mélange d'incrédulité et de fascination.

Sonia examina à son tour l'échantillon à travers l'objectif. Curieuse, elle actionna la vis micrométrique afin d'affiner la qualité de son observation.

Elle n'en crut pas ses yeux.

— Ce...

Se redressant brutalement, elle porta une main à sa bouche comme s'il elle redoutait de vomir.

— C'est... c'est... bégaya-t-elle d'effroi. Mon dieu... C'est...

Paolo Pirelli hocha la tête.

— Oui, dit-il. C'est *vivant*.

Bras tendu au-dessus de la tête, l'inconnu soulevait Martin d'une seule main, comme si ce dernier ne pesait pas davantage qu'une plume. Le vampire essaya tant bien que mal de se dégager de son emprise, mais son rival amplifia la pression de ses doigts autour de son cou, l'empêchant bientôt de respirer. Simon sentit monter en lui une virulente colère. Les poils de ses bras se dressèrent et son cerveau envoya une dose d'adrénaline à travers tout son corps. Sous sa peau, le loup jappa, pressé de se manifester pour attaquer. La pointe de ses griffes apparut sous ses ongles et ses crocs commencèrent à s'allonger, déformant sa mâchoire et donnant à ses traits ceux d'une bête difforme. Un craquement bruyant indiqua que sa colonne vertébrale était déjà en train de se modifier. Fatigué, stressé et sur le point d'exploser, Simon n'allait pas pouvoir contenir le loup indéfiniment. Un grognement d'avertissement fit soudain vibrer ses cordes vocales.

— Reposez-le tout de suite ! ordonna-t-il en deux souffles rauques.

— Où suis-je ? demanda l'inconnu. Qui êtes-vous ?

L'agresseur s'exprimait avec un léger accent que Simon avait bien du mal à déterminer. Espagnol, peut-être portugais. Une chose était sûre : le français n'était pas sa langue maternelle.

— Vooo... d... mon appa... ment, répondit péniblement Martin.

Simon grimaça à cause d'une violente douleur au ventre. L'inconnu le regarda se plier en deux. Son regard était intense, mais le chasseur n'y lut aucune agressivité, encore moins de l'étonnement ou de la peur. Quelque chose dans sa manière de se comporter, une forme d'indifférence peut-être, laissa Simon penser que l'individu n'était pas du tout impressionné par sa transformation physique. C'était curieux.

— Je vous ai dit de le laisser tranquille ! aboya-t-il en faisant un pas devant lui.

Son avertissement demeura sans effet. Une violente contraction musculaire l'obligea à s'agenouiller. Le loup devenait de plus en plus difficile à gérer. Posant les mains à plat sur ses cuisses, il lutta de toutes ses forces.

— ÇA SUFFIT !

La voix du jeune homme craqua comme la foudre, grave, dure et en totale contradiction avec son apparence juvénile, et, contre toute attente, cela apaisa

immédiatement Simon.

— Calme-toi ! lui ordonna-t-il.

Sans le vouloir, incapable de protester, Simon se conforma aux directives. Son rythme cardiaque se stabilisa. Ses crocs s'enfoncèrent dans ses gencives et son corps retrouva peu à peu une silhouette humaine. Le loup disparut au profit de l'homme.

Lorsqu'il jugea le danger écarté, l'étranger reposa Martin au sol. Ce dernier courut aussitôt se réfugier auprès de son amant en se massant le cou.

— Ça va ? s'enquit-il en l'aidant à se relever.

Simon fit oui d'un mouvement de la tête. Il lui fallut toutefois une longue minute pour se ressaisir totalement.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il l'individu dès qu'il eut retrouvé assez de force. Et comment avez-vous fait votre... truc ?

La question sembla amuser l'étranger.

— Mon truc ?

— Ne faites pas semblant de ne pas comprendre. Pourquoi vous ai-je écouté sans rechigner ? Comment avez-vous fait pour inverser ma mutation ?

— Tu m'as tout simplement obéi.

Interloqué, le couple échangea un regard perplexe.

— Vous pourriez être plus clair ? demanda Martin.

Le visiteur se pencha pour ramasser le sachet de viennoiseries rapporté de la boulangerie. Il en huma le contenu, plongea la main à l'intérieur et mordit ensuite dans un croissant. Il mâchouilla un moment puis se frotta la bouche pleine de miettes.

— Je me nomme Tulakapcha, dit-il.

— Tulaka quoi ? railla Martin.

— *Tou-lacap-cha*, répéta lentement ce dernier. Mais vous pouvez m'appeler Tula. Je suis désolé si j'ai pu vous paraître hostile. Ce n'était pas dans mes intentions. J'ai cru en me réveillant que j'étais encore dans cette maudite chambre et...

Une ombre passa sur son visage hâlé, témoignant de l'ampleur des sévices dont il avait sûrement été victime. Il tendit le sachet au couple en esquissant un sourire amical.

— ... je ne vous ferai aucun mal, ajouta-t-il. C'est promis.

Simon orienta son visage vers Martin.

— Je crois qu'il dit vrai, fit-il.

— Comment le sais-tu ?

— Une intuition.

Le vampire plongeait dans le regard perçant de son compagnon et hocha la tête.

— OK, dit-il, mais s'il nous tue, ce sera ta faute. Je te préviens.

— C'est toi qui m'as libéré, n'est-ce pas ? demanda Tula en s'adressant à Simon.

Celui-ci confirma.

— Je te remercie dans ce cas. Si tu n'étais pas intervenu, je serais sans doute mort à l'heure qu'il est.

— Je ne l'ai pas fait par charité. J'ai... j'ai plutôt l'impression d'y avoir été poussé.

Un bref silence s'immita entre les trois hommes. Il émanait de Tulakapcha un charisme tel qu'il était difficile pour Simon de le regarder trop longtemps dans les yeux. Une force, un magnétisme, peu importe ce que c'était, l'obligeait à se soumettre à sa volonté. *A contrario*, Martin ne semblait pas le moins du monde affecté par son aura mystique.

— Je devrais aller m'habiller, indiqua le chasseur en voyant Martin légèrement tanguer de gauche à droite, sur la défensive. Au fait, moi c'est Simon et lui, Martin.

Puis, posant une main sur l'épaule de son conjoint, il demanda :

— Tu as des vêtements que je pourrais t'emprunter ?

— Dans le dressing au fond du couloir.

Simon s'éclipa le temps d'enfiler un pantalon de jogging et un débardeur. Ce dernier mettait en valeur la tonicité des muscles de ses épaules et l'arrondi de ses biceps. Quand il revint avec un sweat à capuche dans les mains, Martin et Tula n'avaient pas bougé d'un pouce. Simon jeta le vêtement à Tula qui l'enfila sans rien dire.

Le sweat était un peu trop petit, mais il s'en accommoda.

— Maintenant, expliquez-moi, dit Simon. Pourquoi est-ce que je me sens bizarre en votre présence ? Et surtout, comment avez-vous fait pour interrompre ma transformation ?

— Tu te sens comment en sa présence ? répéta Martin, curieux de cet aveu. Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Tout va bien, le rassura Tula. Simon parle uniquement du lien qui l'unit à moi.

— Quel lien ? s'étrangla le vampire. Simon est mon petit ami et il n'est pas question que...

Simon attrapa sa main pour la serrer dans la sienne.

— Ce n'est pas ce que tu imagines, dit-il.

— Je n'imagine rien, se renfrogna le vampire.

Tula inspira profondément.

— C'est à la fois simple et très complexe...

— Il va me falloir un café, déclara Simon en lâchant la main de Martin pour se frotter le front.

— Je devrais pouvoir arranger ça, fit ce dernier en disparaissant dans la cuisine, non sans jeter un coup d'œil suspicieux aux deux hommes avant.

Simon invita Tula à s'installer autour de la table ronde ornant le centre de l'espace à vivre.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en scrutant le doux visage de Tula. Pourquoi est-ce que j'ai l'impression de te connaître ?

Tula eut un petit sourire, comme s'il détenait un secret.

— Tu as été mordu récemment, je me trompe ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ta mutation. Je parie qu'elle est... comment dire ? Imprévisible. Tu ne la maîtrises pas encore, n'est-ce pas ?

Simon remua sur sa chaise, un peu embarrassé à l'idée qu'on puisse lire en lui aussi facilement.

— Le loup en toi n'a pas encore été apprivoisé, observa Tula.

— J'ignorais que l'on pouvait dompter l'animal aussi facilement, rétorqua Simon sur la défensive.

— Tant que tu n'auras pas fusionné avec le loup, tu subiras ce genre de métamorphoses aléatoires. Tu te soumettras à elles.

Il poussa un long soupir avant de reprendre.

— Tu privilégies la raison plutôt que les sentiments. Je l'ai tout de suite senti. Mais tu dois pourtant être à l'écoute de tes émotions. Il faut que tu mélanges un peu de ces deux éléments pour te stabiliser.

Tula montra ses mains, écarta ses doigts et les croisa entre eux.

— Les deux âmes. L'entité humaine et l'entité lycan doivent se rejoindre, s'entremêler afin de former une nouvelle conscience. Pour le moment, l'une cherche à prendre le dessus sur l'autre. Il te faut trouver le point d'équilibre entre la bête et l'homme. L'agressivité et la raison. Sans cela, vous serez

éternellement en conflit tous les deux.

— Comment est-ce que tu sais tout ça ?

— Je suis passé par là, moi aussi.

— Tu es un loup-garou ?

Tula sourit, se pencha au-dessus de la table en regardant Simon droit dans les yeux.

— Je ne suis pas un simple lycan, expliqua-t-il. Je suis le tout premier d'entre eux.

Evelyne Mumbia jura entre ses dents quand Joseph Vardrenne pressa des serviettes en papier contre sa cuisse.

— Ne vous plaignez pas, grommela ce dernier. Ça aurait pu être plus grave. La balle n'est pas passée loin. Elle n'a fait que vous entailler la chair.

Il cessa de tapoter la plaie et se redressa pour contempler les feuilles tachées de sang.

— Ça ne saigne plus, dit-il. Mais vous aurez sûrement une jolie cicatrice.

Eve fronça les sourcils.

— Ce n'est pas la première et ce ne sera sûrement pas la dernière, répliqua-t-elle comme s'il était important que le vieux chasseur sache qu'elle en avait vu d'autres.

— Je veux bien vous croire, dit-il.

Evelyne posa le pied au sol et ce geste lui soutira une grimace. Elle testa ensuite sa capacité à se tenir debout puis entreprit de faire quelques pas avant de se tourner vers Vardrenne.

— Ça devrait aller, indiqua-t-elle.

— Faudra tout de même faire soigner ça avant que ça ne s'infecte.

Eve ausculta sa cuisse.

— Mon jean est foutu, grogna-t-elle.

Du menton, elle désigna Johnson, allongé sur le ventre, les mains menottées dans le dos. Si sa blessure ne l'avait pas autant lancée, elle ne se serait pas privée pour lui envoyer un coup de pied dans les côtes.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda-t-elle.

— Il va rester avec nous jusqu'à ce que les équipes de jour arrivent. Une fois que j'aurai déclenché la procédure d'urgence, nous l'interrogerons.

— Qu'est-ce ce qui se passe ici au juste, Joseph ?

— Ce serait trop long à vous expliquer.

Evelyne attrapa le chasseur par le bras pour l'empêcher de quitter la pièce.

— Essayez pour voir.

Vardrenne la contempla un instant puis soupira par le nez.

Eve le lâcha.

— Des taupes ont infiltré l'agence avec l'ambition de faire tomber la Confrérie de l'intérieur, expliqua-t-il.

— Pour quelle raison ?

— Pour nous empêcher d’interférer avec ce qu’ils ont l’intention de faire.

— Mais encore ?

Vardrenne renifla en se demandant ce qu’il pouvait dévoiler ou non à la jeune femme. L’impatience semblait la gagner. Il la considéra un moment puis décida de se montrer tout à fait honnête avec elle. Après tout, si la situation était aussi désespérée qu’il le pensait, Evelyne Mumbia avait le droit de savoir ce qui allait lui tomber dessus.

— L’agent Simon Geoffroy a mis au jour un vaste complot visant à éradiquer de la surface de la planète la race humaine...

Evelyne ne put retenir un petit rire moqueur.

— Qu’est-ce que c’est que cette connerie ?

— Une espèce de société secrète composée d’extrémistes tous plus cinglés les uns que les autres s’est mise en tête de foutre en l’air notre civilisation pour en rebâtir une autre à son image.

Evelyne osa un regard en biais vers Johnson. Ce dernier avait l’air de prendre un malin plaisir à écouter parler le vieux chasseur.

— Comment ?

— Grâce à un agent pathogène élaboré dans des laboratoires à partir d’une souche du virus lycan. Celui-ci est très efficace, mais il s’avère tout aussi instable. Quand il ne vous tue pas, il vous transforme en loup-garou.

— L’agent Geoffroy... répéta pensivement Evelyne.

Elle balaya du regard l’espace autour d’elle.

— Les bruits de couloirs étaient donc vrais.

Vardrenne hocha la tête.

— Tout est parti d’une gamine que Simon recherchait. C’est elle qui l’a infecté. Enfin, je ne vais pas vous faire un résumé. Ce qui importe c’est que le virus est extrêmement dangereux et qu’il doit être détruit avant qu’il ne se propage.

Evelyne se mordit les lèvres. Une organisation machiavélique, un virus tueur, l’apocalypse sur Terre. Tout ceci sonnait un peu trop catastrophe biblique à son goût, mais les cadavres dans la pièce d’à côté donnaient de la consistance aux propos de Vardrenne.

— Sait-on quand ces gens comptent mettre leur plan à exécution ? demanda-t-elle.

Le visage de sa mère apparut tout à coup dans sa tête et à l’idée que quelque

chose puisse lui arriver, son cœur se serra dans sa poitrine.

— Je n'ai pas tous les détails, mais c'est pour bientôt, répondit Vardrenne. Ces salauds sont bien organisés. C'est pour cette raison que nous devons agir vite. Nous avons un peu contrecarré leurs plans cette nuit en nous infiltrant dans leur labo, mais le virus lycan est toujours dans la nature.

— Comment est-ce que je peux me rendre utile ?

— Il n'y a rien que tu puisses faire, Mumbia, ricana tout à coup Johnson d'une voix rauque comme s'il était en train de lutter pour parler. C'est une question de temps avant que toi et tous les autres vous ne finissiez par crever.

Passablement énervée, Evelyne sortit son flingue pour le menacer avec.

— Evelyne, maîtrisez-vous, l'arrêta Vardrenne. Ne rentrez pas dans son jeu. C'est ce qu'il cherche.

Subitement en proie à une colère noire, la jeune femme posa le canon contre la tempe de l'assassin en appuyant fort.

— Ce connard a tué Salim, Madame Wong et...

— ... les membres du Conseil, confirma Vardrenne, mais nous avons besoin de ce qu'il sait pour empêcher que le scénario catastrophe que je viens de vous dépeindre ne se produise. Alors on se calme.

Evelyne se mordilla les lèvres en levant le nez vers le chasseur. Le vieux Vardrenne était cerné par la fatigue. Son gros ventre tirait sur les boutons de sa chemise, son col était taché de sueur et sa veste en tweed avait plusieurs accrocs. Il sentait la transpiration et quelque chose comme la naphthaline ou un produit détergent. En s'attardant sur sa dégaine, Evelyne se répéta ses derniers mots.

Scénario catastrophe.

Pour peu, elle aurait pu en rire. Sauf qu'il n'y avait pas de quoi.

— J'ai l'impression de jouer dans un mauvais film, déclara-t-elle en rangeant son arme.

Vardrenne se pencha pour fouiller Johnson et lui déroba son téléphone portable.

— Mot de passe ? lui réclama-t-il.

Johnson laissa retomber sa joue contre la moquette, visiblement décidé à ne rien dire.

— Donnez-moi ça, fit Evelyne en prenant l'appareil des mains de Vardrenne. C'est un téléphone de dernière génération, expliqua-t-elle.

En posant un genou à terre, la jeune femme ne put retenir une grimace à

cause de la douleur qui se propagea dans sa jambe. Devinant les intentions de sa collègue, Dao serra fermement les poings.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'enquit Vardrenne en la regardant essayer de lui desserrer les mains.

— La plupart des téléphones sont munis de capteurs tactiles.

— Et donc ?

— On peut les déverrouiller à l'aide de nos empreintes digitales. Pas besoin de code. Faut vous mettre à la page.

Johnson se mit à gigoter de plus en plus sous Evelyne.

— Tiens-toi tranquille ! lui ordonna-t-elle.

Devant la résistance du jeune homme, Vardrenne n'eut d'autre choix que d'intervenir.

— Écartez-lui les doigts, nom d'un chien ! s'emporta Evelyne deux minutes plus tard.

— C'est précisément ce que j'essaye de faire, figurez-vous ! Mais vous me gênez avec votre bras !

— J'y suis presque... ça... y'est... ne bougez plus...

Reconnaissant enfin son propriétaire, l'écran s'alluma.

— Voyons un peu ce qu'il y a là-dedans, souffla Evelyne, victorieuse, en se relevant pour sautiller jusqu'à une chaise et s'y asseoir. Il a reçu plusieurs appels d'un même numéro...

— Dis-nous ce que tu sais à propos du virus ? beugla Vardrenne en lui tordant le poignet. Et de ce type. Comment Simon l'a appelé, déjà ? Gontran ? Grégorian ! C'est ça ! Grégorian.

— Je ne dirai rien, répondit Johnson. Vous pouvez bien me menacer ou faire semblant de me péter un bras. Je sais comment fonctionne la Confrérie. On ne torture pas les prisonniers.

Vardrenne prit un air sombre et menaçant.

— Ne m'oblige pas faire une entorse à la règle. Combien de sacs à merde dans ton genre ont infiltré l'agence ? Où se cache Grégorian ?

Evelyne modifia le code de déverrouillage du téléphone afin de pouvoir le réutiliser à sa guise par la suite.

— Ils n'ont pas échangé de SMS ni de mails, dit-elle en rangeant le mobile dans la poche arrière de son jean. Pas de message vocal non plus.

— Tu nous prends pour des débutants, Mumbia, railla Johnson.

Eve le toisa d'un regard mauvais puis clopina jusqu'à la table ronde et

ramassa un fascicule par terre.

— Wong était sur le point d'avertir le Conseil d'un risque imminent de pandémie, dit-elle en parcourant le mémo. D'après ce qui est écrit là-dedans, elle avait également l'intention d'alerter les autorités civiles.

Joseph Vardrenne lâcha sa prise pour se relever.

— D'alerter les autorités ?

— Son but était de convaincre le Conseil d'obtenir l'aide de l'armée. Elle voulait tout révéler au grand public.

Evelyne lâcha la brochure des yeux.

— C'est pour cette raison que ce fils de pute les a tués, supposa Vardrenne. Pour gagner du temps.

L'odeur du café frais embauma très vite la cuisine de Martin. Accoudé au plan de travail, ce dernier écoutait d'une oreille attentive la conversation qui se déroulait dans la pièce d'à côté. Tulakapcha prétendait être le tout premier loup-garou, le mâle *supra-alpha*. Le chef de toutes les meutes existantes ou ayant jamais existé, l'ancêtre commun aux différentes factions lupines. En un mot, le père de Simon. Bien que difficile à croire, la chose n'était pas impossible. De nombreuses théories circulaient sur l'origine du loup primitif et du vampire originel, des histoires auxquelles même les humains donnaient sans le savoir un tant soit peu d'importance à travers leurs contes pour enfants. La plus connue d'entre elles expliquait comment deux jeunes garçons mordus par un loup pour l'un, une chauve-souris pour l'autre, avaient été changés en monstruosité par leur sorcière de mère. Désespérée à l'idée de perdre ses fils, celle-ci avait, disait-on, invoqué des forces surnaturelles afin de les préserver de la mort. Connaissant les pouvoirs des anciennes Wiccas, il était tout à fait plausible que l'une d'elles fût à l'origine des deux espèces. D'autres explications tout aussi farfelues avaient cours dans le monde obscur, mais Martin y accordait rarement le moindre crédit. Pour lui, chaque fable, chaque légende, chaque mythe reposaient sur un fond de vérité et le plus vraisemblable était que les deux frères avaient simplement fait l'objet d'une mutation génétique.

Le fait est qu'on ne savait rien des Premiers-Nés si ce n'était, peut-être, qu'ils avaient grandi quelque part en Amérique centrale à une époque très lointaine. Quelques dessins rupestres retrouvés dans de vieilles grottes humides mentionnaient bien la présence de deux hybrides, mais à ce jour, il n'existait aucune preuve tangible de leur passage sur Terre.

La cafetière gronda en laissant échapper un peu de vapeur d'eau. Ouvrant un placard au-dessus de lui, Martin attrapa deux mugs qu'il déposa sur un plateau. Tula n'était pas le premier clampin à crier haut et fort qu'il était le loup primordial. D'autres avant lui s'étaient déjà manifestés, des illuminés pour la plupart, mais quelque chose dans son attitude – impossible à définir – laissait Martin penser qu'il disait peut-être la vérité. Le vampire bâilla. La fatigue commençait à lui peser. Un coup d'œil à la pendule accrochée au mur lui indiqua qu'il était sept heures du matin. La nuit avait été longue et il avait

l'impression d'être debout depuis des jours. De ne pas s'être suffisamment nourri aussi. Il s'étira de tout son long en essayant de repousser le sommeil et la soif puis s'empara de son plateau. Bientôt, il ne pourrait plus lutter et devrait s'endormir, mais laisser Simon tout seul avec Tula ne lui plaisait pas. Simon questionnait Tula sur ce qu'il savait du projet fou de Grégorian lorsque Martin regagna la pièce à vivre.

Vu la tête que son amant faisait, les réponses du lycan ne semblaient guère satisfaisantes.

— Désolé, s'excusa Martin. Je n'ai pas de sucre. Il faudra vous contenter d'un café noir.

— Ça m'ira parfaitement, répondit Simon.

— J'aimerais être d'une plus grande utilité, regretta Tula en attrapant la tasse que Martin lui tendit. Mais les médicaments m'ont maintenu dans un coma artificiel presque tout le temps où j'ai été captif. Je ne sais rien du plan d'extermination dont tu me parles, encore moins d'un virus tueur.

Martin s'installa entre eux. Contrairement à ce que son visage fermé laissait supposer, Simon était déjà moins tendu que plus tôt. Son cœur battait normalement dans sa poitrine, sa respiration était paisible. La présence de Tula y était vraisemblablement pour quelque chose et Martin se demanda si son amant en avait conscience. Sauf exception, les loups vivaient en meute selon un modèle social très élaboré reposant sur la suprématie d'une figure autoritaire. Plus qu'une simple organisation de vie, il s'agissait d'une soumission contre laquelle Simon ne pouvait lutter. À bien des égards, le mode de fonctionnement social des lycans n'était pas bien différent de celui des humains. Martin voyait toutefois d'un très mauvais œil ce lien mystique naissant entre les deux hommes. Il le redoutait d'autant que Tula, sous ses airs de jeune paumé mexicain, était particulièrement séduisant. Qui plus est, il n'était pas rare que la subordination existante entre un alpha et un bêta se mue en une attirance réciproque, à du désir, voire dans certains cas à de l'amour. De puissantes meutes de loups avaient été gouvernées par un couple de même sexe.

Le vampire posa une main sur la cuisse de son conjoint pour signaler que le jeune homme lui appartenait.

— As-tu une idée du temps que tu as passé enfermé là-bas ? demanda Simon.

— En quelle année sommes-nous ?

— 2018, répondit Martin.

La tristesse voila le regard du lycan.

— Pas moins de quarante ans, lâcha-t-il, pensif.

— Et pendant tout ce temps, tu n’as rien appris ? s’étonna Martin. Tu n’as pas capté un seul mot, un seul indice sur quoi que ce soit ? Rien ?

Il ricana en croisant les bras devant lui.

— C’est bien la peine d’être un Premier-Né, lui reprocha-t-il, cynique.

— J’étais sédaté, lui rappela sèchement Tula. Au cas où cela t’aurait échappé.

Martin haussa vaguement les épaules, dubitatif quant aux explications fournies par le loup. Simon resta pensif un moment devant ses révélations. Il éprouvait de la compassion pour lui et se demandait comment il aurait réagi si on lui avait appris que sa vie avait été amputée de quatre décennies.

— Si tu es vraiment celui que tu prétends être, enchaîna Martin, comment ont-ils pu t’attraper ? Tu n’es pas doté de super-pouvoirs ?

— Martin, arrête, le sermonna Simon.

— Je veux simplement savoir si ce qu’il dit est vrai.

— Pourquoi mentirais-je ? se défendit Tula.

— Ne fais pas attention à lui, formula Simon. Martin aime bien taquiner les gens, voire les pousser à bout. C’est un trait de sa personnalité que je découvre peu à peu et que je ne suis pas sûr d’apprécier.

Les yeux du vampire se remplirent de reproches. Il devinait au plus profond de lui que Tula ne mentait pas, mais c’était plus fort que lui, il se sentait obligé de mettre sa parole en doute, juste pour le titiller un peu et lui montrer qu’il n’était pas en position dominante.

— J’ai toujours entendu dire que les Premiers-Nés ne pouvaient pas mourir, répliqua Martin. Je suis simplement étonné que des humains aient pu mettre la main sur lui aussi facilement.

— Je ne peux pas mourir de vieillesse ou de maladies, c’est vrai, reconnut Tula, mais mon corps est fait de chair et de sang. Je ressens la douleur tout comme toi. Si on me coupe en deux ou si on m’arrache le cœur, je ne survivrais pas.

— Et l’argent ?

— J’y suis malheureusement terriblement allergique. Je ne saurais pas vous dire pourquoi.

— Un mythe tombe, se moqua Martin.

Simon donna un coup de pied sous la table, agacé par l'attitude de son amant. Ce dernier rouspéta en se massant le tibia.

— Je n'ai pas eu d'autres choix que de me livrer à mes ravisseurs, expliqua Tula. Des... des circonstances particulières ont fait que je n'avais pas la possibilité de riposter.

Sa voix mourut et son regard se perdit dans le vide.

Simon passa une main dans ses cheveux humides.

— Tu n'as pas à te justifier, indiqua-t-il, forçant Tula à revenir dans la conversation. Et ce n'est pas ce qui compte. Le plus important, c'est que tu sois libre.

— Et je t'en suis profondément reconnaissant. Ainsi qu'à toi, Martin. D'après ce que m'a raconté Simon, tu as largement contribué à ma libération.

Martin grommela dans sa barbe, ce qui eut pour effet d'amuser l'alpha.

— Parle-nous un peu de toi, l'invita Simon. Où étais-tu avant d'être enfermé chez Avagen ? Pourquoi est-ce qu'on n'a jamais eu connaissance de ton existence ? Je veux dire...

Simon bascula sur sa chaise.

— J'ai tellement de questions à te poser.

Un sourire malicieux éclaira le visage de Tula. Martin contempla ce dernier, à la fois curieux et attentif à ce qu'il allait dire. Véritable douceur incarnée, on ne parvenait pas à déceler la moindre trace de menace chez lui. Pourtant, Martin en était convaincu, le jeune homme à la peau sombre pouvait lui arracher la tête d'un simple geste. Comme ça, en un claquement de doigts. Cette éventualité lui soutira un frisson glacial.

— Je ne sais pas par où commencer...

— Par le début, peut-être ? fit Martin. Qui t'a créé ? Qu'est-ce que tu sais à propos du vampire originel ?

— Pourquoi voulez-vous savoir tout ça ? Vous n'avez pas des choses plus urgentes à gérer comme une épidémie virale à éviter ?

Simon but une gorgée de café.

— J'ai un peu réfléchi à tout cela et je doute qu'Alexandre Grégorian répande le virus tout de suite sur la ville.

— C'est pas l'impression que j'ai eue, fit Martin, dubitatif.

Simon secoua la tête.

— Il ne tient pas à engendrer une horde de lycans, assura-t-il. Il souhaite au contraire estomper les effets secondaires du rétrovirus pour que celui-ci tue

un maximum de monde sans causer de mutation. Tout le sang qu'il m'a prélevé va lui servir à pallier ce problème. Et ça risque de lui demander un peu de temps à mettre en place.

— Ou simplement quelques heures, fit remarquer Martin. On n'a aucune idée du nombre de personnes qui bossent pour lui. Si ça se trouve, il possède des dizaines de laboratoires à travers le monde.

Simon haussa les épaules.

— De toute façon, dit-il, je ne vois pas ce qu'on peut faire de plus pour le moment hormis attendre. Grégorian peut être planqué n'importe où à l'heure qu'il est. Notre seul espoir de le pister repose sur les techniciens de la Confrérie qui vont étudier les caméras de sécurité de la ville en espérant retrouver la trace de son véhicule.

— Je ne serais pas contre un peu de chance, précisa Martin.

Tula se crispa sur sa chaise.

— La Confrérie ? dit-il, tout à coup nerveux. La Confrérie des chasseurs ? Vous... vous travaillez avec ces gens ?

L'instinct de survie ou la peur, Martin n'était pas sûr, assombrirent le regard de son voisin. Les muscles de son corps se tendirent comme s'il s'apprêtait à prendre la fuite.

— Tu les connais ? demanda Martin.

— Pendant longtemps, répondit Tula, nous les avons appelés les éradicateurs. J'en ai suffisamment vu pour savoir qu'ils ne sont pas dignes de confiance. Les éradicateurs ont massacré des milliers d'êtres surnaturels pendant des siècles, brûlé des sorcières par centaines et pourchassé les lycans à travers tous les continents. Ils ont enlevé celui que j'...

Il s'interrompit une seconde avant de reprendre :

— Comment se fait-il qu'un vampire et un jeune loup se soient associés à ces monstres ?

Le couple échangea un regard gêné.

— Il se trouve, avoua Simon en se grattant le cuir chevelu, qu'avant d'être mordu, j'étais l'un d'entre eux.

— Tu n'es pas sérieux ? s'étrangla Sonia Pirelli en fixant son mari avec gravité. Tu n'es pas en train de me dire que tu comptes réveiller cette... chose.

Paolo s'empressa d'attraper sa femme par la taille. Il lisait la désapprobation dans ses yeux et c'était bien la première fois qu'elle doutait de lui. Depuis qu'ils travaillaient ensemble, depuis leur mariage, bien avant cela même, le couple avait toujours avancé dans la même direction, en se faisant mutuellement confiance. Paolo ne comprenait pas comment Sonia ne pouvait pas être emballée à la perspective d'étudier autre chose que des squelettes poussiéreux ou enthousiasmée à l'idée de ne plus s'abîmer les genoux dans de vieilles tombes moisies. Qui ne rêverait pas de devenir la première scientifique à avoir côtoyé une créature aussi atypique qu'un vampire ?

La possibilité qu'il puisse s'agir d'un tel monstre de foire les avait fait beaucoup rire. Un temps du moins, car plus le couple approfondissait ses recherches et plus l'évidence s'imposait à eux. À Paolo surtout qui, depuis plusieurs jours, était à présent convaincu d'avoir découvert la preuve de l'existence des buveurs de sang. Aussi invraisemblable que cela pût paraître, tous les codes du mythe étaient réunis. Des canines au cercueil.

Sonia, plus mesurée, doutait encore des conclusions de son mari.

— Je ne parle pas de la ramener à la vie, répondit Paolo en caressant les épaules de sa femme. Je veux juste lui donner un peu de sang pour stimuler son métabolisme. Voir comment ce dernier réagit. Te prouver qu'on est bel et bien face à un vampire.

Sonia fronça les sourcils.

— Si c'est réellement un vampire, et je dis bien si, c'est sans doute la dernière chose à faire.

Paolo accentua son étreinte.

— Sonia, c'est la découverte de l'année ! Que dis-je ? De tous les temps ! Un suceur de sang ! Un vrai de vrai ! Non, mais tu imagines ce que ça signifie ?

La scientifique osa un coup d'œil inquiet vers la dépouille et frissonna. Paolo la serra contre son torse pour la rassurer avant de la faire tourner à

l'aide de quelques pas de danse.

Il était aux anges, survolté.

Elle était inquiète.

— Arrête, tu vas me donner le tournis, s'agaça la jeune femme.

Et son mari consentit à la reposer au sol.

— Cet être remet en question tout un tas de certitudes acquises depuis des siècles, poursuivit Paolo en se grattant le nez. Les perspectives médicales sont infinies. Quand on aura terminé de l'étudier, la vie avec un grand V n'aura plus aucun secret pour nous.

— Je ne sais pas, soupira Sonia, décidément moins enthousiaste que son mari. Tout ça me paraît irréel et dangereux. Enfin, on parle d'une créature non humaine. Ce n'est pas un vulgaire rat de laboratoire. On devrait peut-être envisager d'en parler à Henriot d'abord, voir ce qu'il en pense. Il me semble important de ne pas le tenir à l'écart de cette découverte.

Elle eut une petite réaction amusée à cette idée puis reprit, plus sérieusement :

— Peut-être qu'après ça, il sera d'accord pour constituer une équipe qui nous épaulera.

Paolo Pirelli sentit l'impatience le gagner.

— Si l'on prévient Henriot, grommela-t-il, tu peux être certaine que l'armée va débarquer ici pour nous l'enlever. Tu penses bien qu'ils voudront le disséquer, l'inspecter sous toutes les coutures. Je refuse que l'on passe à côté de la moindre avancée scientifique ou qu'on en fasse une arme de guerre.

Il s'interrompit, à court d'arguments.

— Tu lis trop de B.D., se moqua gentiment Sonia en levant les yeux au ciel. Personne ne va te retirer le bénéfice de cette découverte.

— Ce vampire est à nous, insista-t-il.

— Paolo, soupira-t-elle, nous ne sommes pas équipés pour l'étudier convenablement. On ne dispose pas du matériel nécessaire ou du personnel adéquat. On n'a même pas le financement, pour l'amour du ciel ! Il faudrait l'entreposer dans un endroit sécurisé et mettre en place une série de protocoles afin de garantir notre sécurité ainsi que celle des autres employés. Il y a une multitude de paramètres à prendre en compte.

— Je me débrouillerai. Je trouverai de l'argent. Pour le reste, on improvisera au fur et à mesure.

— L'improvisation, c'est bien ce que je veux éviter.

Paolo pointa son index en direction du cercueil. Son visage se durcit mais ce n'était pas de la colère, au mieux une tentative désespérée de sa part de convaincre sa femme une bonne fois pour toutes.

— Ce type-là, déclara-t-il, peut nous aider à sauver des vies.

— Tu n'en sais rien.

— La fin de la vieillesse ? Le cancer ? La mort ? Tout ça peut disparaître. J'en suis sûr.

— Et comment comptes-tu t'y prendre au juste ? Tu peux m'expliquer ? Il va falloir analyser la structure de son ADN, comprendre comment ses cellules ont survécu sans un apport constant de nutriments, étudier son métabolisme. Nous allons devoir effectuer des tests, faire des scanners et des radiographies. Rien que pour comprendre comment il a pu survivre tout ce temps dans sa tombe, il va nous falloir au bas mot une décennie !

Elle marqua une pause avant de poursuivre :

— Ce n'est même pas de ton ressort, encore moins dans tes compétences ! Tu n'es pas biologiste, je te rappelle.

Ce n'était pas les arguments qui manquaient. Paolo se gratta de nouveau l'arête du nez. Au fond, il savait que son épouse avait raison mais c'était plus fort que lui. Il ne pouvait pas passer à côté de cette opportunité.

Il regarda fixement Sonia.

Elle était effrayée. Lui aussi, quelque part. Qui ne l'aurait pas été dans pareille situation ? Mais l'excitation prenait le dessus sur tout le reste.

— Nous avons une flopée d'amis tous plus expérimentés les uns que les autres, surenchérit-il. Je demanderai de l'aide à Bertin si nécessaire. J'ai confiance en lui. Tout ce que je veux, c'est du temps pour commencer les premières observations. On peut devenir célèbres, Sonia. Toi et moi. Riches aussi ! Carrément riches même !

Sonia Pirelli dévisagea longuement son mari.

— Alors ? la questionna-t-il d'impatience. Tu es avec moi ?

Sonia Pirelli inspira profondément. Ce monstre était peut-être porteur de belles promesses, après tout. Les revues scientifiques du monde entier s'arracheraient ses premiers articles. Elle passerait sûrement à la télévision, non pas qu'elle y tenait plus que ça mais au moins serait-elle invitée à des colloques réunissant de grands noms. Peut-être même écrirait-elle un livre ?

À mesure que Sonia Pirelli visualisait son avenir, ses doutes s'estompèrent. Et puis, pouvait-elle seulement refuser quoi que ce soit à son beau brun

ténébreux ? D'un signe, elle indiqua à Paolo de se pencher vers elle et l'embrassa.

— Je te suis, dit-elle. On est en train de faire une sacrée grosse connerie mais je te suis. Ensemble, comme toujours.

Paolo exulta en criant *grazie mille* à tout va puis il la souleva de terre pour l'embrasser une nouvelle fois.

— Tu crois qu'on nous donnera le prix Nobel ? lui demanda-t-elle en riant après qu'il l'eut reposée.

— Si on fait les choses correctement, dans quelques années un lycée portera notre nom.

Paolo frappa dans ses mains en criant « au boulot ! » puis retourna observer ses échantillons au microscope. Sonia le contempla quelques secondes en se mordillant un ongle, contente de le voir à nouveau emballé par un projet.

Ce n'était pas arrivé depuis des lustres.

— C'est fascinant, l'entendit-elle murmurer dans son dos tandis qu'elle se rapprochait du vampire. Extraordinaire !

La scientifique poussa un bref soupir. Une partie d'elle-même voulait naturellement percer les mystères de la créature, mais une autre était moins pressée de la réanimer. Certaines choses devaient rester mortes ou, à tout le moins, du domaine de l'imaginaire. Pendant un moment, la jeune femme se revit adolescente, posée devant un de ces films d'horreur des années quatre-vingt-dix. Qui aurait cru que *Dracula* existait bel et bien ? Que Nosferatu, Lestat et tous les autres n'étaient pas qu'une simple fable destinée à effrayer les mordus d'épouvante ? En imaginant ces individus lâchés dans la nature, à l'affût d'une pauvre victime, un frisson glacé la parcourut. L'existence de cette entité n'était pas sans soulever des questions plus inquiétantes. Si les vampires existaient réellement, quelles autres monstruosité se cachaient dans le noir ? Frissonnant, elle approcha son visage si près de celui du vampire qu'elle crut deviner un souffle d'air froid sur sa propre peau.

Combien d'autres vivent parmi nous ? se demanda-t-elle en réfrénant son envie de déguerpir en courant. *Qu'en est-il des loups-garous, des zombies ou bien même des fantômes ?*

Joseph Vardrenne suivit des yeux la civière transportant le corps de Sun Wong avec un mélange d'amertume et de déférence. Il était de notoriété publique que la directrice et le chasseur ne s'étaient jamais vraiment bien entendus. *L'affaire de la louve* avait d'ailleurs récemment prouvé à quel point leurs dissensions étaient nombreuses et bien ancrées dans le temps. Pourtant, malgré sa rancœur, Vardrenne ne pouvait s'empêcher de considérer la mort de sa supérieure comme une perte inqualifiable pour la Confrérie. Il devait bien l'avouer, en dépit de son sale caractère, la vieille femme faisait figure de proue en matière d'accomplissement professionnel. Les nouvelles recrues en avaient une peur bleue, les anciens la respectaient et pour nombre de femmes, Wong avait été un modèle à suivre, sinon à imiter.

Beaucoup diraient lors de son éloge funèbre qu'elle avait sacrifié sa vie privée et sa famille pour une cause plus grande qu'elle. Lui se contenterait de rappeler qu'elle connaissait les risques du métier. Joseph se balança d'un pied sur l'autre en grimaçant. Rester trop longtemps debout commençait à lui tirer dans les jambes. Il s'adossa à un meuble en espérant pouvoir soulager ses vieilles cannes, mais il savait que seule une bonne dose de whisky viendrait à bout des crampes. Sun Wong était une grande gueule, mais aucun visage de l'agence ne lui était inconnu. Elle connaissait le nom de chacun de ses subordonnés, celui de leur conjoint et, Vardrenne en aurait mis sa main à couper, ceux de leurs enfants également. Sous ses airs de peau de vache aigrie, la mégère tenait à ses collaborateurs aussi sûrement qu'une poule couve ses petits. Il en était d'autant plus convaincu qu'il l'avait vue à l'œuvre plus d'une fois au cours de diverses occasions. En se repassant le fil du dernier dîner du personnel organisé pour les fêtes de fin d'année, Vardrenne revit l'expression étonnée de sa femme après qu'elle eut été présentée à la directrice.

Il faudra que tu m'expliques pourquoi je ne l'ai jamais rencontrée avant ce soir, lui avait-elle chuchoté à la fin du repas. C'est un sacré bout de femme.

C'est vrai qu'elle n'avait pas son pareil pour interroger un suspect ou pour mener à bien une enquête, encore moins pour vous dire droit dans les yeux ce qu'elle pensait de vous. Vardrenne l'avait connue à une époque où le rôle des femmes se limitait à classer des dossiers et à taper des rapports de mission

(quand elles n'étaient pas occupées à servir un café ou à tendre un briquet à un cadre supérieur qui voulait s'en griller une). Fraîchement recrutée, Wong était arrivée à l'agence en pantalon, se foutant ouvertement du règlement qui imposait le port de la jupe et du chemisier. Elle ne payait pas de mine à dire vrai, toute menue qu'elle était, mais deux semaines après son embauche, elle donnait déjà du fil à retordre à son chef de service. C'était du moins ce que racontait l'ancien directeur, Alphonse Gentilhomme, aujourd'hui décédé. Le souvenir de cette anecdote fit naître un petit sourire sur les lèvres du chasseur. Machinalement, il caressa son crâne dégarni en se disant qu'il ne serait pas contre une douche.

En tournant la tête, son regard attrapa celui de l'agent Mumbia, prise en charge par une des équipes médicales de l'agence. Le jean de la jeune femme, découpé sur toute la longueur de la jambe jusqu'à la cuisse, laissait entrevoir une musculature tonique ainsi qu'une blessure ouverte. De longues traces de sang avaient séché sur sa peau et à chaque fois que le médecin effleurait la plaie en appliquant un désinfectant, son pied tressaillait. Vardrenne se détacha du meuble et avança lentement vers Evelyne en donnant l'air de ne pas être trop affecté par sa nuit blanche.

— Qu'est-ce que ça donne ? demanda-t-il au médecin accroupi devant la jeune femme.

— Ce n'est pas bien méchant, mais il lui faudra tout de même quelques points de suture, répondit ce dernier en se redressant.

L'agent retira ses gants en caoutchouc.

— On va vous conduire à l'infirmerie, annonça-t-il à Evelyne. Ça ne devrait pas prendre plus d'une heure.

— On ne peut pas faire ça ici ? demanda-t-elle. J'ai du travail à terminer.

— Prenez le temps de vous faire soigner, Mumbia, lui conseilla Vardrenne. Ce foutu merdier sera encore fumant quand vous reviendrez de l'infirmerie.

Evelyne se renfrogna. Son regard se déplaça pour se poser sur un petit groupe d'hommes réuni derrière son interlocuteur.

— Où est-ce que vous allez comme ça ? fit Joseph en la voyant sauter de la table sur laquelle elle était assise.

— Je veux comprendre pourquoi mes collègues sont morts, lâcha-t-elle en sautillant sur place. Pourquoi c'est arrivé.

Déterminée, Eve clopina droit devant elle, écarta les gros bras qui lui barraient l'accès pour découvrir Dao Johnson assis par terre, les mains

attachées dans le dos. Il saignait du nez et à l'arcade sourcilière droite. On l'avait manifestement un peu secoué, histoire qu'il parle sans doute.

— Cet enculé ne veut rien nous dire, grogna un agent aux traits lourds.

— On devrait buter cet enfoiré, indiqua un de ses collègues. Perso, je ne sais pas ce qui me retient de lui foutre une sacrée danse.

— L'absence de couilles peut-être ? se moqua Johnson.

Ce petit trait d'humour lui valut un coup de pied bien senti dans les côtes. Eve s'interposa aussitôt, plus par souci de protéger les informations que Johnson pouvait détenir que pour lui épargner une branlée.

— Ça suffit, beugla-t-elle. Laissez-le.

Elle se montra insistante.

— Laissez-le ! Allez, oust ! Je m'en occupe.

Vardrenne les rejoignit.

— Allez boire un café, les gars, leur conseilla-t-il. Vous allez finir par faire une connerie.

Un des chasseurs se passa la langue sur les dents puis renifla. Il toisa une dernière fois méchamment Johnson puis d'un signe du menton indiqua à ses coéquipiers de le suivre. Tandis que le groupe s'éloignait, Eve les entendit échanger tout un tas de grossièretés à l'encontre du prisonnier. La mort de Wong, l'assassinat des membres du Conseil mettait les nerfs de tout le monde à rude épreuve. Elle poussa un soupir de fatigue puis tenta de garder l'équilibre.

— Vous devriez vous asseoir, lui conseilla Vardrenne en cherchant des yeux une chaise.

La jeune femme ignora la proposition.

— Dis-nous ce que tu sais, Dao. Arrête de jouer au con, maintenant.

— Non, mais tu les as vus ? raila ce dernier, d'une voix nasillarde qui laissait supposer que son nez était cassé. Ah, pour ça, y'a du muscle et ça cogne fort, mais ils sont tous plus cons les uns que les autres.

— Parce que tu te crois différent, peut-être ? lui reprocha Vardrenne.

Johnson le défia du regard.

— Tu as commis un acte de haute trahison envers la Confrérie, expliqua Evelyne. Tu sais ce que tu risques pour ça ?

La jeune femme prit un air compatissant.

— Si tu me dis où trouver le virus...

— Tu sais ce que c'est que de travailler avec des gens que tu méprises,

Mumbia ? l'interrompit-il. Hein ? De côtoyer des mecs comme eux au quotidien ? Des gars qui ne pensent qu'à mater du porno en buvant des bières ? Qui n'ont aucune vocation sinon celle de faire couler le sang dans la journée et de se coucher le soir à côté d'une femme qui ne les aime plus en espérant pouvoir tirer un coup ?

— Rien ne t'interdisait de démissionner si tu les supportais plus, observa Evelyne. Tu n'étais pas obligé de les tuer.

Cette dernière observation sembla mettre en colère l'assassin.

— Tu ne comprends pas, Mumbia ! s'écria-t-il. Ils ne sont qu'un minuscule échantillon du problème.

— Quel problème ?

— L'humanité tout entière. Vous tous, les ignorants. Tous ceux qui gâchent le potentiel humain.

— Le potentiel humain ? fit Vardrenne. Mais de quoi tu parles, gamin ?

— Ce sont les gens comme toi qui font du tort à l'humanité en assassinant tes semblables, rectifia Evelyne.

Johnson renifla.

— Vous vous croyez puissants, fit-il en essayant de respirer convenablement. Vous pensez gouverner le monde mais vous ne maîtrisez rien. Vous tenez de beaux discours, prônant l'amour de votre prochain, mais la fraternité a disparu depuis longtemps. Les gouvernements mettent en place des conférences sur le climat tout en continuant d'autoriser l'extraction du pétrole et du gaz.

Il fit une pause pour tenter de trouver une position plus confortable.

— Vous vous bercez d'illusions depuis trop longtemps, reprit-il. Le bien-manger, le bien-vivre. Des concepts à la con pour faire croire aux gens qu'ils ont encore une chance de s'en sortir. La vérité c'est qu'ils sont foutus. On est tous déjà morts.

— Je crois qu'il a perdu la raison, observa Vardrenne en posant une main bienveillante sur l'épaule d'Evelyne. Ça ne sert à rien de l'écouter parler.

Johnson sourit.

— C'est vous qui ne saisissez pas, affirma-t-il. Vous ne faites que manger, chier et respirer un air de plus en plus pollué par vos propres déjections en faisant semblant d'aimer ça. L'humanité court tout droit à sa perte et il est trop tard pour faire marche arrière. Seuls quelques-uns d'entre nous peuvent encore espérer s'en sortir.

Lassée par son discours alarmiste, Evelyne prit une grosse voix :

— Où est le virus ? Et ce Grégorian ?

— Vous ne les retrouverez jamais.

— Tu as conscience qu'en restant enfermé ici, tu seras infecté comme tout le monde. Si jamais Grégorian parvient à mettre son plan à exécution, tu risques de mourir !

Johnson baissa la tête en la secouant.

— Vous n'avez toujours pas compris, n'est-ce pas ? fit-il.

Ses deux interlocuteurs auraient été bien en peine de dire s'il était amusé ou dépité par leur manque de discernement.

— Compris quoi, espèce de taré, s'emporta Vardrenne.

— Que ma vie n'a pas plus de valeur que la vôtre.

— C'est extraordinaire la puissance que dégage Tula, déclara Simon, dans l'obscurité de la chambre à coucher. Je peux la sentir, tu sais. Elle se diffuse par ondes successives et ne cesse de grandir. Je ne pourrais pas te décrire ce que c'est exactement mais c'est intense. Quand je reste trop longtemps près de lui, j'ai parfois une vague impression de légèreté qui me traverse tout le corps et à d'autres moments, j'ai le sentiment d'être écrasé par une main invisible. Je me demande d'où peut lui venir une telle énergie.

Allongé près de lui, Martin bougonna. Il la ressentait lui aussi cette force surnaturelle venue du plus profond des âges, mais elle n'avait rien d'agréable ou de plaisant pour ce qui le concernait. À dire vrai, il la considérait plutôt comme une menace. Une menace pour son couple. Car, il le savait, plus le temps passerait, plus le lien allait s'affirmer entre Simon et Tula. Martin déglutit. Sa salive avait un drôle de goût et il en vint à regretter de ne pas avoir vidé une poche de sang supplémentaire, juste pour calmer l'anxiété qui lui nouait l'estomac. Instinctivement, il plaqua une main fébrile sur son ventre. Simon avait pris la décision de se reposer une heure ou deux avant de recontacter Joseph Vardrenne. Le vampire n'avait rien fait pour l'en dissuader, épuisé qu'il était. Toutefois, malgré la fatigue, il ne parvenait pas à s'endormir. De toute évidence, l'excitation était encore trop présente pour qu'il lâche complètement prise. Simon remua près de lui et Martin en conclut que son amant attendait une réplique de sa part à ce qu'il venait de dire. Si cela ne tenait qu'à lui, Martin se serait débarrassé du lycan en moins de deux. Il lui aurait donné un peu de fric en lui indiquant la gare routière la plus proche.

Mais il savait aussi que Simon s'y opposerait.

— Je te trouve bien à l'aise avec tout ça, fit-il remarquer d'une voix sombre. Je veux dire, tu ramasses un type par terre qui prétend être le *lupus dominus* et ça ne te pose pas de problème. Sous prétexte qu'il a dit *couché panier*, tu lui accordes aveuglément ta confiance. Je trouve que c'est faire preuve d'imprudence.

— Jusqu'à présent, il s'est montré plutôt coopératif et il n'a rien fait qui pourrait laisser supposer qu'il serait dangereux.

— Ça ne signifie pas qu'il ne l'est pas.

— Moi, ça me reconforte un peu de le savoir parmi nous.

— Si tu as besoin d’être reconforté, je suis là, rétorqua Martin. C’est mon rôle en tant que petit ami.

Notant une certaine tension chez son compagnon, Simon se tourna sur le côté et se serra contre lui.

— Je sais bien que je peux compter sur toi, dit-il en nichant son visage dans son cou. Mais Tula peut contraindre le loup en moi d’un seul claquement de doigts. On l’a vu tous les deux. Si je perds le contrôle, il sera capable de me maîtriser.

— J’ai réussi à te faire revenir, indiqua Martin.

— Je sais bien. Mais qui nous dit que je t’écouterai encore ? On a peut-être eu de la chance la dernière fois. Je ne veux pas reproduire ce qu’il s’est passé cette nuit. Je refuse d’avoir la mort d’autres personnes sur la conscience. Tula a dit qu’il pouvait m’aider à maîtriser la part de sauvagerie en moi.

— Et combien de temps penses-tu qu’il va te chaperonner, hein ? réagit un peu sèchement Martin en tournant la tête. D’après ce que j’ai compris, il est plutôt du genre à vivre à l’écart des hommes. Tôt ou tard, il va vouloir repartir d’où il est venu. Qu’est-ce qui se passera ce jour-là si tu ne maîtrises toujours pas tes transformations ?

— De quoi est-ce que tu as peur au juste ? Que je le suive ? Que je m’enfue avec lui dans la nature ?

Martin tarda à répondre. Dans l’obscurité de la chambre, son corps se crispa. Pendant une seconde, Simon crut même le sentir trembler.

— Tu le ferais ? s’enquit Martin avec appréhension. S’il te le demandait, tu partirais avec lui ? Je sais plus ou moins comment fonctionne une meute. Une fois que la connexion est établie entre les membres, il est difficile de la rompre.

Simon s’écarta de Martin pour allumer la lampe de chevet. La chambre, spacieuse et chichement décorée, lui apparut froide et hostile jusqu’à ce que l’éclairage tamisé projeté sur les murs et sur les meubles lui redonne tout son éclat.

— Je n’irai nulle part, assura Simon. Si c’est ce qui t’inquiète. Je ne ressens rien pour Tula. C’est de toi que je suis amoureux. De toi et uniquement de toi.

— Et si tu n’avais pas le choix ? répliqua Martin. Si Tula est véritablement l’alpha originel, il peut sûrement te contraindre à faire ce qu’il veut. *Tout ce*

qu'il veut.

— Mais si ça devait arriver, tu serais là pour m'empêcher de partir, non ? Tu me protégerais comme tu le fais depuis le début ?

— Évidemment que je te protégerais.

— Donc tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

Simon se mit à bâiller, cédant progressivement du terrain face à l'épuisement. Il embrassa Martin sur la bouche, éteignit la lumière et se rallongea.

— Essayons de nous reposer un peu, dit-il.

Simon s'endormit à peine la tête posée sur l'oreiller. Martin demeura un moment supplémentaire éveillé. Tula était sous la douche et durant l'espace d'une seconde, en proie à une jalousie de plus en plus irraisonnée, il imagina son corps élancé, musclé et recouvert de savon se coller contre celui de Simon. Il les visualisa tous les deux en train de s'embrasser, de se caresser. Martin ferma les yeux en espérant chasser ces images de son esprit. Il attrapa la main de Simon, et la serra contre son torse. Finalement, il se laissa gagner à son tour par le sommeil.

Simon se réveilla en sursaut, le dos trempé de sueur. Il tâtonna dans l'obscurité à la recherche de l'interrupteur près de lui, le trouva et mit une seconde de plus avant de se rappeler qu'il n'était plus enfermé dans les laboratoires Avagen, mais qu'il se trouvait en sécurité dans la chambre de Martin.

Ce n'était qu'un cauchemar, réalisa-t-il encore sous le coup de l'émotion.
Un simple cauchemar.

En consultant l'heure à son poignet, il nota qu'il avait dormi un peu plus que prévu. Pivotant la nuque d'un quart, il trouva Martin profondément endormi sur le dos, un bras replié au-dessus de la tête, la bouche ouverte. Ce n'était clairement pas l'idée que l'on se faisait du vampire sanguinaire et cette image attendrissante lui procura une bouffée d'amour pour son amant. Lentement et sans faire de bruit, il se hissa hors du lit et quitta la chambre. Tula était assis dans le canapé, l'ordinateur portable de Martin posé devant lui sur la table basse. Il ne semblait pas avoir bougé de l'endroit où Simon l'avait laissé des heures plus tôt.

— Bien reposé ? demanda l'alpha dans un large sourire.

Simon se massa l'épaule droite.

— Oui, répondit-il. Étonnamment.

— Devenir un lycan n'a pas que des inconvénients, tu verras. Ce n'est pas que mutation douloureuse, changement de peau et hurlements les soirs de pleine lune. On se remet plus rapidement d'une séance de sport intensive ou d'une soirée trop arrosée. Pour ce qui est de la gueule de bois, crois-moi sur parole, j'en ai fait l'expérience.

Simon s'approcha pour voir un peu où il en était tout en consultant son mobile. Vardrenne n'avait pas appelé en dépit de ce qui avait été convenu entre eux. Cela n'augurait rien de bon. Soit le bougre était trop occupé pour donner des nouvelles, soit il avait changé d'avis sur l'opportunité de leur collaboration. Dans les deux cas, Simon voulait en avoir le cœur net. Il s'empressa d'envoyer un texto au vieil homme puis il parcourut les dernières infos. Toutes traitaient de l'effroyable découverte dans les laboratoires Avagen. Toutefois, rien ne semblait avoir évolué durant son sommeil. Les lieux étant toujours investis par les pompiers et les différents services de police.

— Tu t'en sors avec tout ça ? demanda Simon à Tula. Je veux dire, internet, les réseaux sociaux, 2018 ? Le monde doit te paraître bien différent, non ?

Tula hocha la tête sans quitter des yeux son écran. Le lycan avait tenu à rattraper son retard en réclamant des livres d'histoire, des magazines scientifiques ainsi qu'une liste des avancées technologiques et médicales. Martin n'avait pu s'empêcher d'éclater de rire et de lui glisser son PC sous le nez. Il avait ensuite rapidement expliqué à Tula comment se servir de l'appareil. Force était de reconnaître qu'il ne se débrouillait pas si mal pour un novice.

— Cet outil que tu appelles ordinateur est une source d'informations exceptionnelle.

— Oui, mais fais attention. On en devient très vite dépendant.

— J'ai encore parfois du mal à comprendre comment tout ceci fonctionne, mais c'est assez addictif, je dois le reconnaître.

Il croisa les mains sur sa tête en se renversant dans le canapé.

— Le monde n'est plus aussi vaste qu'autrefois. Il tient entièrement dans cet écran. Tu peux discuter instantanément avec un inconnu vivant à l'autre bout de la planète ou te faire livrer n'importe quoi chez toi. C'est fabuleux !

Désireux de ne pas gâcher l'enthousiasme débordant de Tula pour la technologie et le modernisme, Simon se garda bien de lui dévoiler le côté obscur d'internet comme le repli de l'humanité sur elle-même, l'essor de la

superficialité des comportements humains, les arnaques, l'endoctrinement religieux et autres *fake news*.

— En quarante ans, il s'en est passé des choses, souffla Tula en fermant une fenêtre pour en ouvrir une autre traitant cette fois-ci de la menace climatique. L'Europe est en paix depuis des décennies, l'espérance de vie a augmenté dans de nombreux pays, mais il existe encore une telle disparité entre les continents. D'après ce que j'ai pu lire, les riches sont toujours plus riches tandis que la pauvreté s'aggrave dans certaines régions. La vie n'est pas si belle que ça pour tout le monde en fin de compte.

— L'être humain n'est pas parfait, estima Simon. Nous avons encore pas mal de boulot en perspective, mais je suis convaincu que nous finirons par nous améliorer.

— Tu dis « nous », mais ne devrais-tu pas dire « ils » ?

Simon alla s'asseoir dans le fauteuil d'en face.

— Je ne me considère pas comme différent de celui que j'étais auparavant. Je suis un lycan, mais avant tout un être humain.

Tula le fixa intensément.

— Tu penses pouvoir continuer à vivre ta vie d'avant tout en étant un loup-garou ? demanda-t-il.

— Je le crois, oui. Tu en doutes ?

— Tous les loups que j'ai connus ont fini par fuir leur famille, leur existence paisible, pour vivre dans de vastes forêts à l'abri de la civilisation. Moi-même, j'ai succombé à l'appel de la nature pendant très longtemps.

Il balaya des yeux l'espace autour d'eux.

— Ce confort, reprit-il. Cela ne durera qu'un temps.

— Je suis confiant. Au besoin, je sais que je peux compter sur Martin. Il m'aidera à résister à la tentation de tout quitter.

Tous deux restèrent silencieux quelques secondes.

— Le vampire est jaloux de moi, déclara Tula.

— Je crois bien que oui.

— Il n'a pourtant aucune raison de se méfier.

— Je le lui ai dit.

— Le lien qui nous unit. Tu le sens grandir, n'est-ce pas ?

— Il devient de plus en plus fort à mesure que nous passons du temps ensemble.

— C'est notre filiation. Tu dois me voir comme un père. Je te considère

déjà comme un fils.

Simon remua, un peu mal à l'aise que Tula se montre aussi affectueux et direct avec lui. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de relation. Son grand-père Aaron et lui ne s'étaient jamais autorisés à exprimer leur affection de cette manière.

Par pudeur sans doute.

Tula n'avait, semble-t-il, pas de barrières de ce côté-là. Simon toussota et donna un petit signe de tête en direction de la porte d'entrée.

— Est-ce que ça te dirait d'aller faire un tour dehors ? proposa-t-il. Histoire de voir par toi-même ce qu'est devenu le monde extérieur. J'ai bien conscience qu'il faudrait mieux faire profil bas, mais tu es resté bien trop longtemps enfermé et tu as besoin de vêtements.

Tula baissa les yeux sur sa tenue.

— Ce n'est pas de refus, dit-il. Mais que fais-tu de nos ravisseurs ?

— En toute franchise, Grégorian et sa clique ont obtenu ce qu'ils voulaient de nous. On ne leur est plus d'aucune utilité. Je serais surpris qu'ils se risquent à nous poursuivre, maintenant. Vardrenne doit revenir vers moi dans la journée. D'ici là, je ne serais pas contre l'idée de souffler cinq minutes.

— Et le vampire ?

— Il fait encore jour. Il ne se réveillera pas avant plusieurs heures.

— Très bien. Je te suis dans ce cas.

Simon se chaussa puis enfila un manteau par-dessus son T-shirt. Il tendit une doudoune récupérée dans la penderie à Tula.

— Ça va aller, dit l'alpha. Je n'ai pas froid.

— On est en hiver, insista Simon. Les gens normaux mettent des blousons et des écharpes par ce temps.

Tula obtempéra.

— Au fait, dit-il en refermant la porte derrière lui pour suivre Simon dans le couloir. Martin m'a conseillé un site internet avant d'aller se coucher, mais je n'ai pas eu l'occasion de le visiter encore.

— Ah, oui ? Lequel ?

— *YouPorn*, je crois.

Simon manqua de s'étrangler avec sa propre salive.

Dix jours s'étaient écoulés depuis que Paolo Pirelli avait pris la décision d'alimenter le vampire avec du sang. Grand bien lui avait pris de s'être montré insistant, car l'expérience fut une réussite. Paolo avait exulté de joie, bondissant comme un gamin dans tout le laboratoire au grand dam des autres équipes de recherche qui se demandaient ce qui se tramait. Au contact du sang de porc (qu'il avait récupéré d'une barquette de viande dans le frigo du couple), les cellules du vampire étaient sorties de leur torpeur. Les essais sur l'échantillon de peau prélevé avaient été même si concluants que Paolo avait rapidement émis l'idée de transfuser le vampire avec du plasma humain. Par mesure de sécurité toutefois, le couple avait convenu de limiter l'apport de nutriments sanguins à quelques millilitres par jour. Le but n'était pas de rendre la vie au monstre, mais d'étudier ses réactions. Soucieuse de garder une trace de leurs expérimentations, Sonia avait tout filmé. Elle était à présent en train de retranscrire ses observations sur son ordinateur pendant que son mari dormait sur un lit de camp un peu plus loin. Ce dernier avait passé les dernières quarante-huit heures à faire toute une batterie de tests et ses ronflements indiquaient combien il était perclus de fatigue.

Malgré ses multiples supplications, Sonia n'avait pas réussi à le convaincre de rentrer à la maison, si bien qu'elle avait dû sortir les lits d'appoint entreposés dans leur cave. Elle avait justifié leur présence auprès de Pierre Henriot en prétendant que les tissus de la *momie* se dégradait malheureusement trop vite et qu'il ne fallait pas perdre de temps si l'on voulait obtenir des réponses sur ses origines. Loin de se douter de ce que les Pirelli trafiquaient, Pierre Henriot avait accepté que le couple dorme dans le labo.

Paolo essayait tant bien que mal de le tenir à distance de leurs travaux, allant jusqu'à recouvrir le cercueil d'un drap blanc à chacune de ses visites, mais rien ne semblait vouloir réfréner la curiosité du directeur. Sonia l'avait entendu dire au téléphone qu'il souhaitait exposer le cercueil le plus rapidement possible en vue d'en faire l'une des curiosités de la ville. Ce dernier avait déjà commencé à inventer tout un tas d'histoires plus ou moins abracadabrantes expliquant pourquoi le cadavre avait été retrouvé attaché avec une chaîne en argent puis enterré. On ne pouvait pas encore affirmer que

l'homme avait été enseveli vivant, mais cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Vrai ou faux, cet élément de l'histoire ajouterait un peu de piment à la narration. Et il n'était pas à court d'idées, le bougre ! Le mystérieux cadavre était peut-être celui d'un gentilhomme que l'on avait cherché à faire taire, à moins que ce ne fût un homme infidèle dont la femme trompée se serait vengée. Oh, il y avait tellement à dire et surtout tant à inventer ! Les intentions de Pierre Henriot n'étaient, toutefois, pas sans soulever quelques difficultés. En effet, le vampire ne pouvait pas être exposé tant que les expérimentations n'étaient pas terminées. Tout le fruit de leur travail se trouverait anéanti en un claquement de doigts si l'on venait à découvrir la vraie nature du cadavre. Le couple devait terminer au plus vite ses essais cliniques.

Une contraction dans le bas des reins fit se redresser Sonia. Depuis combien de temps tapait-elle son rapport ? Des heures, à n'en pas douter. Elle s'étira afin de dénouer ses muscles puis plaqua la main droite devant sa bouche pour bâiller. La pendule suspendue au-dessus des portes du labo indiquait une heure trente du matin. Machinalement, elle orienta sa tête vers le corps de son mari allongé sur le côté. Elle l'aurait volontiers imité.

Tu as bien mérité une pause, se dit-elle. Et un café, surtout.

Se levant de sa chaise, elle se dirigea vers son sac à main et fouilla à l'intérieur pour se munir de son portemonnaie. Une pièce d'un euro dans la main, elle se rendit à la machine à café installée au fond d'un couloir au premier étage. Jugeant qu'elle avait besoin de se dégourdir les jambes, Sonia emprunta les escaliers au lieu d'utiliser l'ascenseur. Les couloirs étaient vides et silencieux. L'absence de bruit, de mouvements, de vie autour d'elle lui donna soudain la chair de poule. Si elle s'était retrouvée à jouer dans un film d'horreur, la scène où l'héroïne se fait attaquer par un tueur masqué aurait très bien pu se tourner ici. Le lieu s'y prêtait volontiers avec ses paliers sombres, ses longs corridors et les nombreuses portes ouvertes derrière lesquelles un sadique pouvait allègrement se planquer.

Sonia se frotta les bras.

Arrête de t'imaginer n'importe quoi.

Le premier étage, totalement dédié à la documentation, regorgeait de livres épais, d'encyclopédies volumineuses, de manuels scientifiques. Fermé au public, l'endroit était prisé des étudiants en doctorat et des chercheurs de tous pays. Les nombreuses tables présentes étaient disposées de manière à garantir

un espace de tranquillité à celui ou celle venus étudier. Sonia traversa la pièce à peine éclairée jusqu'au distributeur de boissons. Elle n'avait jamais compris pourquoi la machine à café avait été installée ici alors qu'il était interdit de boire et de manger au-dessus des ouvrages. Elle glissa sa pièce dans la fente en reconnaissant que l'appareil aurait été plus utile à son niveau. Elle appuya sur la touche correspondant à un café court sans sucre lorsqu'un courant d'air froid dans son dos la fit se retourner brusquement. Balayant l'espace des yeux, Sonia se rendit compte qu'il n'y avait personne derrière elle. Pourtant, elle aurait juré qu'on venait de souffler sur sa nuque. La nervosité la gagna. Dans la pénombre, il était très difficile de distinguer quoi que ce soit et chaque colonne, chaque étagère lui sembla tout à coup menaçante. Une ombre parut bouger dans le fond de la salle. Tout à la fois intriguée et effrayée, elle demanda : « Il y a quelqu'un ? »

Mais nul ne lui répondit.

Elle sursauta en poussant un cri lorsque le gobelet en plastique descendit pour recevoir le liquide brûlant. Le manque de sommeil la faisait délirer. Retrouvant un semblant de raison, Sonia se traita d'idiote et remonta au premier étage. Quelque chose attira aussitôt son attention quand elle poussa la lourde porte vitrée du labo. Le cercueil était toujours là, recouvert de son drap blanc, Paolo dormait toujours profondément, mais il avait cessé de ronfler. Instinctivement, elle pressentit un danger. Posant son café sur le coin de son bureau, elle fit quelques pas puis pivota sur elle-même.

Ce même courant d'air froid, songea-t-elle. D'où est-ce que cela peut venir ?

Sonia se doutait que quelque chose n'allait pas, mais elle était incapable de dire quoi précisément. N'en pouvant plus, elle prit la décision de réveiller Paolo. Il rouspéterait à n'en pas douter, mais elle avait besoin qu'il la serre dans ses bras. Fonçant droit sur le lit de camp, elle se pencha au-dessus de son mari, posa une main sur son épaule et le secoua gentiment.

— Paolo, mon chéri, dit-elle. Réveille-toi, s'il te plaît.

Mais ce dernier ne réagit pas à ses appels. Elle insista et, se courbant davantage, s'aperçut qu'il avait les yeux ouverts et la bouche distordue. Lorsqu'elle le fit basculer sur le côté, Sonia découvrit avec horreur qu'il avait la gorge arrachée, sanguinolente. Prise de panique, elle recula en portant les mains à sa bouche. Ses jambes se mirent à trembler et les larmes lui montèrent aux yeux. Sonia voulut crier mais en fut incapable. C'est alors

qu'elle sentit une présence derrière elle. Terrorisée, elle se retourna. La créature avait quitté son cercueil et se tenait, chancelante, courbée sur le côté, si proche que la jeune femme pouvait sentir son haleine putride. Sa respiration ressemblait à s'y méprendre au sifflement d'un serpent. On aurait dit une horrible poupée désarticulée. Pendant une seconde, Sonia crut qu'elle allait s'évanouir, mais la peur la garda éveillée. Elle recula d'un pas. Les lèvres du vampire se retroussèrent en une grimace atroce, laissant apparaître des crocs acérés. Du sang s'écoulait de sa bouche en de longs filets écœurants.

C'est alors qu'il se jeta sur elle.

Sonia poussa un hurlement terrible en se réveillant. Hagarde, elle se redressa en jetant des regards paniqués tout autour d'elle. Interpellé par le brusque réveil de sa femme, Paolo bondit hors de son lit d'appoint et se précipita pour la prendre dans ses bras. Sonia se pressa fort contre son mari, heureuse qu'il fût encore bien vivant. Son cœur battait frénétiquement dans sa poitrine et elle tremblait des pieds à la tête.

— Tout va bien, lui susurra-t-il. Tu as fait un cauchemar.

— C'était si réel, bégaya Sonia.

— C'est fini, maintenant. Tu es avec moi.

Sonia Pirelli cala sa joue contre le torse de son époux et se laissa bercer par ses mouvements de consolation. Son regard finit par se poser sur la dépouille du vampire. Elle n'en était pas tout à fait certaine, mais elle aurait pu jurer qu'il lui souriait.

Joseph Vardrenne faisait les cent pas dans le bureau de la directrice Wong, un café dans la main gauche, son portable dans l'autre, plaqué contre son oreille. Rebecca venait de lui confirmer qu'elle était en route pour rejoindre sa sœur comme il l'avait exigé. Elle n'avait pas cherché à en savoir plus, bien qu'elle eût deviné que quelque chose de grave était à l'œuvre. Rebecca ne posait jamais de questions sur la Confrérie, encore moins sur les activités de son mari. Elle savait que des êtres surnaturels évoluaient parmi les humains, souvent mauvais, parfois un peu moins, et cela lui suffisait amplement.

— Promets-moi de faire attention à toi, lui confia-t-elle dans le combiné.

— Comme à chaque fois, répondit-il

Rebecca Vardrenne avait le sentiment de tenir le même discours depuis plus de trente ans. Elle n'était jamais parvenue à s'habituer à tout ça. Les monstres, les patrouilles, les coups de fil en pleine nuit. Joseph qui se lève, s'habille pour aller chasser dans les égouts on ne savait trop quelle bestiole dangereuse et qui revient le lendemain soir, la mine sombre, taché de sang ou d'autre chose. Ce n'était pas vraiment la vie qu'elle avait espérée, mais elle aimait trop son Joseph pour y renoncer. Elle n'avait jamais rien soupçonné de ses réelles activités jusqu'à ce qu'il lui dévoile tout le jour de leurs fiançailles. Rebecca se souvint du fait qu'ils étaient tous les deux assis sur un banc dans un parc après avoir passé l'après-midi ensemble. C'était un de ces jours d'automne où les feuilles forment des congères rousses au pied des arbres et où le vent frais vous annonce que l'hiver n'est pas loin.

Il avait tout déballé, la voix grave, sérieuse comme si sa vie en dépendait. Les êtres surnaturels, l'agence, la chasse. Les meurtres parfois inexplicables, les cadavres retrouvés dans des terrains vagues, les enfants qui disparaissaient mystérieusement.

Elle l'avait laissé parler sans l'interrompre.

— Je te jure que je ne suis pas fou et que tout ce que je raconte est la pure vérité, avait-il conclu à la fin. Dieu m'est témoin que je ne mens pas.

— Je te crois, avait-elle répondu. Je te crois.

Puis elle s'était levée pour faire quelques pas en essayant de dissimuler l'effroi qui l'habitait.

— Je comprendrais que tout ceci t'effraie et que tu renonces à m'épouser,

avait murmuré Joseph.

Si elle avait apprécié la démarche de son fiancé, Rebecca s'était surtout sentie flattée que le chasseur lui fasse suffisamment confiance au point de tout lui raconter. Ça ne pouvait prouver qu'une chose : qu'il l'aimait sincèrement.

— Je t'épouserai quoi qu'il arrive, Joseph, avait-elle déclaré doucement. Je t'aime et je suis prête à tout endurer pour être avec toi.

Aujourd'hui encore, elle se félicitait de ses paroles. Mais aussi amoureuse fût-elle, elle n'en regrettait pas moins sa décision de ne jamais lui donner de descendance. Un choix terrible, difficile, égoïste, dont elle devrait s'acquitter des conséquences le moment venu, mais un choix mûrement réfléchi. Rebecca Vardrenne savait au plus profond d'elle que Joseph aurait été heureux qu'un fils ou une fille reprenne le flambeau. Il en allait ainsi depuis cinq générations dans sa famille. Les fils succédant aux pères pour le bien du plus grand nombre. C'était beau et tout ce qu'elle ne voulait pas. Partager son mari avec la Confrérie passait encore, mais sacrifier ses enfants pour une cause perdue d'avance, hors de question ! Car s'il y avait bien une chose que Rebecca avait apprise au cours de ces années, c'était que la lutte ne s'arrêterait jamais.

— Fais attention sur la route, dit calmement Joseph.

— Rejoins-moi vite.

— C'est promis.

Puis il raccrocha.

Le vieux chasseur souffla sur sa boisson. Après avoir posé son mobile sur le rebord d'un meuble, il alla s'asseoir dans le grand canapé en cuir blanc en retrait dans la pièce. Il n'osait pas se mettre derrière le bureau de Sun Wong. C'eût été déplacé selon lui. Étonnamment, la fatigue avait cédé la place à un regain d'énergie dont il voulait profiter au maximum pour tenter de repérer Grégorian. Peu avant de quitter le domicile du vampire avec Greenberg, Simon lui avait conseillé de mettre rapidement sur pied une équipe de spécialistes, capable de pirater les caméras ainsi que n'importe quel autre dispositif de surveillance de la ville afin de trouver avec quel véhicule s'était enfui le terroriste. On s'attelait à la tâche de ce côté-là et deux agents étaient actuellement en train d'interroger le suspect principal de la tuerie de ce matin. Avec un peu de chance, il obtiendrait des résultats d'ici quelques heures.

Ses pensées se déplacèrent sur l'agent Mumbia. Elle avait du cran, la petite,

et il appréciait cela. Simon Geoffroy était aussi fidèle à la Confrérie qu'un chien envers son maître mais il manquait d'aplomb. Trop scolaire, trop appliqué et pas assez instinctif. C'est un peu ce qu'il reprochait à la nouvelle génération. Toujours connectés. Trop lisses. Mumbia, au contraire, y allait au feeling, sans se poser de questions. C'était une femme, mais elle avait plus de trempe que certains agents de la Confrérie. Sous bien des aspects, elle n'était pas sans lui rappeler Sun Wong à ses débuts. Quelqu'un frappa à sa porte et Vardrenne sortit de ses pensées. Une jeune femme apparut devant lui, une tablette entre les mains. Elle lui était familière mais il ignorait son nom. À coup sûr, elle faisait partie des services des ressources humaines ou quelque chose comme ça.

— Oui ? fit-il.

Joseph s'attendit à ce qu'elle lui demande de dégager fissa du bureau de la directrice Wong et de retourner à ses enquêtes, à moins qu'elle ne fût venue le raccompagner jusqu'à la sortie. Après tout, il n'avait aucune autorité et aux dernières nouvelles, Wong l'avait gentiment congédié. L'employée s'avança vers lui.

— J'ai en visioconférence les directeurs et directrices des agences européennes. Apparemment, ils ont appris ce qui s'était passé ici et souhaiterait s'adresser à un responsable.

— Il n'y a plus de responsable, lâcha-t-il.

— Ils veulent parler à quelqu'un.

— Comment sont-ils au courant ?

— L'information a fuité, vraisemblablement.

Sans déconner, pensa Vardrenne en portant machinalement la main à sa poitrine pour toucher sa flasque.

La jeune femme lui tendit l'appareil avec un regard insistant.

Vardrenne l'accepta à contrecœur et ne put s'empêcher de jeter un œil sur son décolleté.

— Je vais ouvrir un canal sur l'écran, l'informa-t-elle en se redressant. Vous n'aurez plus qu'à appuyer sur la touche verte dès que vous serez prêt.

Vardrenne se leva.

— Je ne parle pas suffisamment bien anglais pour entretenir la moindre conversation avec les responsables des autres agences.

— L'entretien se fera en français.

— C'est supposé me rassurer ? Qu'est-ce que je vais leur dire ?

— La vérité, je suppose. Que vous gérez la situation.

Vardrenne considéra sa collègue en se demandant si elle était vraiment sérieuse.

— Quel est votre nom ? la questionna-t-il.

— Anna Petrovic.

— Quelles sont vos fonctions au sein de l'agence, Anna ?

— Je suis en charge des relations entre les différents services, du renseignement opérationnel ainsi que de beaucoup d'autres choses qui n'ont pour le moment aucune importance.

— Donc si je comprends bien, vous êtes en train de me dire que vous êtes plus qualifiée que moi pour faire ce que je m'appête à faire.

Elle eut un petit sourire, le premier depuis son arrivée, qu'elle fit disparaître rapidement.

— C'est possible, confirma-t-elle.

— Pourquoi me donnez-vous ceci alors ?

— J'aimerais éviter un élan de panique ou que certains directeurs ne cherchent à prendre les rênes de notre agence. Votre ancienneté et votre expérience les rassureront. L'agence parisienne est la plus convoitée des cellules de la Confrérie. La plus prestigieuse aussi. Un siège vacant peut faire des envieux.

— Je n'ai aucune autorité pour réclamer la place de Wong.

— Vous en avez plus que les gens avec lesquels vous allez vous entretenir. Assurez l'intérim le temps que les successeurs des membres assassinés aient prêté serment. Nous verrons par la suite.

— À ce propos. Les familles des victimes ont-elles été mises en lieu sûr ?

— Dès le moment où vous avez déclenché la procédure d'urgence.

— Bien. Ça vous ennuerait de rester avec moi, Anna ? Au cas où j'aurais besoin de vos... compétences.

— Pas du tout.

— Alors, on y va.

Vardrenne accepta la communication et l'écran géant s'alluma sur une image quadrillée dévoilant plusieurs visages d'hommes et de femmes d'âge plus ou moins mûr, assis dans ce qui semblait être leur bureau de fonction. Le drapeau de chaque pays trônait derrière chacun des représentants à côté des insignes de la Confrérie de sorte qu'il ne fut pas bien difficile à Joseph Vardrenne de savoir à quelle nation il avait affaire. Tout le monde semblait

attendre que quelqu'un s'exprime en premier. Le vieux chasseur n'aurait pas été contre une petite gorgée de whisky pour se donner du courage. Ce n'était clairement pas un exercice auquel on l'avait habitué. Il sentit la main d'Anna presser son épaule. D'un mouvement de la tête, elle l'incita à démarrer la réunion d'urgence.

Prenant alors une profonde inspiration, Joseph se lança.

— Le monde d'aujourd'hui est totalement déroutant, reconnut Tula en mordant dans un cheeseburger. Mais la nourriture est sacrément bonne. J'adore ces petits sandwiches ! Comment est-ce que j'ai pu passer à côté de ça aussi longtemps ?

C'était le troisième hamburger qu'il dévorait et il ne paraissait guère rassasié. Simon ne put s'empêcher de sourire.

— Tu ne dirais pas ça si tu savais ce qu'il y a là-dedans, affirma-t-il. Bien que dans ton cas, le cholestérol ne doit pas être un problème.

Tous les deux déambulaient dans la rue en direction de l'appartement de Martin. La foule était si dense qu'elle leur assurait un anonymat sécurisant. Il était seize heures passées et le ciel était couvert de nuages bas menaçants. La nuit commençait déjà à tomber. Les trottoirs avaient été dégagés et les routes salées par les services de voirie de la mairie. On attendait encore d'abondantes chutes de neige dans la nuit, ainsi qu'une baisse significative des températures. La France n'avait pas fini de claquer des dents.

À quelques mètres d'eux, des enfants se lançaient des boules de neige en riant sous le regard attendri de leurs parents. Certains Parisiens se baladaient avec leurs skis sous le bras ce qui ne manqua pas de faire sourire Tula. Ce dernier termina son repas et jeta son emballage usagé dans une poubelle à proximité avant de cesser de marcher pour tirer sur le tissu de son pantalon au niveau de l'entrejambe.

— Faut-il vraiment que mon jean soit aussi serré ? ronchonna-t-il.

Simon haussa vaguement les épaules.

— C'est comme ça que ça se porte de nos jours.

— Je ne trouve pas ça très confortable.

— Tu t'habitueras vite. As-tu au moins apprécié ta séance de shopping ?

— Ma quoi ?

— Faire les magasins. Est-ce que ça t'a plu ? C'est une façon agréable de retourner à la civilisation, non ?

— Avoir des vêtements neufs, c'est plutôt plaisant. Je dois bien le reconnaître. Mais il y a énormément de monde. Je n'ai pas l'habitude d'être entouré par autant de personnes et cela m'angoisse un peu.

Il balaya la rue des yeux.

Son regard était rempli de jugement.

— Comment arrivent-ils tous à vivre ainsi ? Entassés les uns sur les autres ? On dirait une fourmilière géante. Les gens se bousculent, se rentrent dedans, se cognent. Tout est en perpétuel mouvement. Ça rentre, ça sort. La circulation, le bruit, les odeurs nauséabondes et ces lumières agressives en plein jour... C'est épuisant, je trouve.

Simon haussa les épaules.

— L'homme est un animal social, dit-il. Malgré ce qu'il prétend, il a besoin de vivre en communauté.

— Les loups aussi et pourtant, ils ne se marchent pas sur les pattes.

Simon proposa au lycan de s'asseoir un instant sur un banc. Les gens défilèrent devant eux avec de nombreux paquets et des cadeaux dans les mains. Les retardataires se dépêchaient de faire leurs derniers achats de Noël. Simon réalisa qu'il n'avait rien acheté pour sa famille. Avec tout ce qui s'était passé ces derniers jours, cela lui était totalement sorti de la tête. Il se demanda également s'il était judicieux d'offrir un présent à Martin. C'était si récent entre eux que le vampire pourrait trouver cela inconvenant. Après réflexion, il se concéda volontiers à lui-même que, non, Martin ne trouverait rien d'étrange à recevoir un cadeau de sa part. Il avait accepté leur relation et leurs différences avec une telle facilité qu'il trouverait ça normal, au contraire.

Tula observa le flot incessant de passants.

— Et malgré tout ce remue-ménage, cette agitation permanente, les gens ont l'air heureux, observa-t-il.

— Ne te fie pas trop aux apparences. C'est dû aux fêtes de fin d'année. Dès le deux janvier, tout ça va retomber comme un soufflé au fromage.

— Je n'ai jamais compris cet engouement pour ces festivités personnellement, observa Tula.

— Tu n'apprécies pas Noël ?

— Je ne suis pas catholique. Cette coutume ne représente rien pour moi. J'ai grandi avec d'autres croyances que les vôtres. Je vivais déjà depuis des lustres quand Jésus est venu au monde.

Il n'était jamais venu à l'esprit de Simon que le christianisme ainsi que les autres religions monothéistes puissent n'avoir aucune résonance aux oreilles de Tula.

— Tu sais, dit-il pensivement, Noël ce n'est pas uniquement le jour de la

naissance du fils de Dieu. Pour beaucoup de personnes, c'est avant tout l'occasion de se réunir en famille, de partager un bon repas, d'échanger des cadeaux, d'être avec les gens qui te sont chers.

— C'est tout aussi grotesque si tu veux mon avis. Pourquoi attendre précisément ce jour pour dire aux gens que tu les aimes, pour les choyer ou même, simplement, les voir ? Lorsque j'étais enfant, nous chérissions quotidiennement nos proches ainsi que nos biens, car les nuits étaient source de danger et personne ne pouvait se vanter qu'il serait encore vivant au lever du soleil. Chaque matin était une fête.

Simon médita les dernières paroles de Tula en contemplant son profil.

— J'aimerais en savoir plus sur toi, dit-il. Sur tes origines. Sur ce que tu as traversé.

— Pourquoi ?

— Ça m'aiderait à comprendre ce que je suis devenu. Une partie de toi coule dans mes veines.

Il inspira profondément l'air frais.

— Le mois dernier, j'étais un homme tout ce qu'il a de plus normal. Aujourd'hui, je suis un loup-garou, je n'ai plus de travail et je couche avec un vampire. J'ai besoin de savoir qui je suis, où je vais et ce que l'avenir me réserve.

Tula lui jeta un coup d'œil en biais. Simon eut le sentiment de se faire gronder en silence. Il déglutit, un peu embarrassé, et reporta son regard sur la façade de la boutique de parfums et de cosmétiques devant eux. Depuis l'extérieur, les clients donnaient l'air d'être comblés de félicité. Simon jalouosa l'insouciance qui marquait leur expression. Les deux hommes ne pipèrent mot pendant de longues minutes puis Simon demanda :

— Comment ça s'est passé pour toi la première fois ? Je veux dire quand tu as tué un être humain sous ta forme lycan ?

— Pourquoi cette question ?

— J'ai peur de m'en prendre une nouvelle fois à des innocents.

— Personne n'est innocent. On est tous coupables de quelque chose.

— Tu vois ce que je veux dire...

Tula poussa un long soupir et croisa les mains derrière la tête.

— Je ne me souviens pas de mes premières attaques. Le loup me dominait totalement et je n'avais pas encore fusionné avec lui de sorte que ses agissements m'étaient cachés. Il faisait ce qu'il voulait. Je ne contrôlais rien.

Quand nos âmes n'ont plus fait qu'une, il avait déjà goûté à la chair humaine depuis longtemps. Ce que je considère comme mon premier meurtre n'est peut-être que le deux centième pour lui. Toujours est-il qu'une nuit, il s'est approché d'une tribu indigène qui vivait dans la jungle en contrebas. Je dis *il*, mais il serait plus exact de dire *je* ou *nous*. Je ne sais pas trop ce qui m'a poussé vers eux. Le bruit de leur conversation, la lumière des feux. Leur odeur, plus vraisemblablement. Ils n'avaient rien d'humain à mes yeux. Ce n'était que des proies. Quand une femme s'est éloignée du village, je l'ai suivie. Mille et une créatures pouvaient s'en prendre à elle. Un jaguar, un serpent, un crocodile. Mais elle fut mienne. Au petit matin, je me suis réveillé auprès de son cadavre à moitié dévoré. La nuit d'après j'y suis retourné et j'ai pris un homme. Chaque nuit pendant des semaines, je me suis jeté sur le plus imprudent des membres jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne.

— Pourquoi n'ont-ils pas fui ?

— Où voulais-tu qu'ils aillent ? La forêt regorgeait de prédateurs pas moins dangereux que moi. Et leurs armes n'avaient aucun effet. Ils devaient me considérer comme une divinité de la jungle qui ne serait apaisée qu'une fois repue de chair.

— Est-ce que tu es parvenu à ôter le goût de leur sang de ta bouche ? N'as-tu jamais réussi à chasser un seul visage de ton esprit ? Comment fais-tu pour vivre avec la culpabilité ?

Tula se tourna un peu pour fixer Simon.

— Je n'ai jamais ressenti la moindre culpabilité. Pas au début en tout cas. De mon temps, les choses étaient très différentes de ce qui se fait à présent. La mort était partout. Elle embaumait de sa puanteur la jungle dans laquelle je vivais. Tuer est un concept que les nouveaux dogmes ont condamné, mais à mon époque, c'était primordial si tu voulais survivre. Si tu n'étais pas le plus fort, tu mourais. Si tu n'attaquais pas le premier, tu mourais. Si tu ne courais pas le plus vite, tu mourais. J'ai grandi avec la mort à mes trousses. Perpétuellement.

— Mais là tu ne tuais pas pour te défendre.

— Je le faisais pour que le loup se nourrisse, satisfasse son besoin de violence. La bête en moi était un démon si tant est que ce mot ait eu la moindre signification à mon époque. Je ne pouvais rien faire pour lutter contre les massacres. Me morfondre n'aurait fait qu'empirer une situation déjà complexe.

— Si je comprends bien, je dois me faire une raison. Oublier les morts que j'ai semés derrière moi et...

La gorge de Simon se noua.

—... faire comme s'ils n'avaient pas d'importance.

Tula se tourna vers lui.

— Tu te dis que c'est injuste, mais cette notion binaire du bien et du mal que l'on t'a inculquée n'existe pas dans l'esprit du loup. Est-ce qu'un renard est coupable lorsqu'il tue un lapin pour nourrir ses petits ou lorsqu'un aigle se jette sur un agneau ? La réponse est non. Maintenant, si tu refuses de laisser le lycan s'exprimer pleinement. Si tu veux l'empêcher de commettre ces atrocités, tu dois fusionner avec lui. C'est le seul moyen de l'empêcher de tuer.

— Comment ?

— Par la méditation, des exercices de respiration, par l'entraînement. Je t'apprendrai si tu le veux.

— Combien de temps est-ce que ça prend ?

— Tout dépend des personnes. Moi, il m'a fallu des années pour y parvenir.

— Je n'ai malheureusement pas ce luxe.

Simon dévisagea Tula avec un profond respect. Ce dernier avait dû traverser d'innombrables épreuves dans sa vie et pourtant il se tenait là, comme si tout allait bien. Où avait-il trouvé la volonté suffisante pour ne pas succomber à la facilité ?

— Tu as dû te sentir tellement seul, soupira Simon. Comment as-tu fait pour ne pas devenir fou ?

Le doux visage de Tula se crispa légèrement.

— Et si on rentrait ? proposa-t-il. Je crois que j'ai un peu trop présumé de mes forces. Je suis fatigué.

Il était parvenu à établir une connexion avec la femme. *Sonia*, c'est ainsi qu'elle s'appelait. Après un effort de concentration de plusieurs jours, il avait réussi à rentrer brièvement en contact avec elle. C'était le signe que le processus de régénération s'était enclenché. Depuis cette date, de profonds changements s'étaient opérés à l'intérieur de son corps. Son cœur ne battait pas encore au-delà d'une pulsation toutes les trente minutes (par chance, aucun des deux scientifiques ne s'en était encore aperçu, bien trop occupés qu'ils étaient à étudier son sang ou ses cellules), mais le réseau de nerfs et de tendons qui traversait son corps desséché était déjà moins crispé. Ses organes internes s'étaient ranimés, son cerveau avait commencé à grossir. Les alvéoles de ses poumons se décrassaient un par un. Remuer, marcher lui demanderait un peu plus de temps, mais si le couple persistait à lui fournir des nutriments, même en infime quantité, il finirait par avoir suffisamment d'emprise sur les petites créatures pour qu'elles viennent à lui. S'abreuver de rats lui redonnerait alors assez de vitalité pour passer à la phase suivante. Recouvrer des forces quoi qu'il en coûte était devenu sa seule préoccupation. Le vampire devait cependant soigneusement contrôler sa renaissance, la jouer fine afin de ne pas éveiller les soupçons des humains qui le gardaient. Si l'un des deux venait à découvrir la supercherie avant qu'il n'ait retrouvé toutes ses facultés motrices, ils le feraient brûler.

D'abord, rétablir les fonctions vitales.

L'aspect extérieur devait rester celui d'un cadavre.

Il se dévoilerait au tout dernier moment.

L'obscurité dans laquelle il avait été longtemps plongé se faisait moins dense depuis peu. À en juger par l'éclat des flashes lumineux apparaissant parfois devant ses pupilles, ses nerfs optiques se recomposaient doucement. Bientôt, si tout se passait comme prévu, il pourrait à nouveau contempler son environnement. Les sons s'amélioreraient également. Les voix étaient plus nettes, de sorte qu'il parvenait de temps à autre à capter une conversation, même si celle-ci n'était pas toujours cohérente.

Sonia avait peur de lui. Tant mieux, car c'était à travers ses émotions qu'il pouvait espérer l'atteindre. Dans son état actuel, les séances d'intrusion réclamaient une énergie folle et le vampire ne parvenait à projeter ses désirs

que quelques minutes par jour. Encore trop faible pour l'apprivoiser entièrement, il ne perdait cependant pas espoir que la jeune femme devienne rapidement sa marionnette. Tôt ou tard, celle-ci serait sous son emprise et il retrouverait la liberté. L'homme était plus difficile à approcher. Obnubilé par ses recherches, son esprit était hermétique à toute forme d'intrusion psychique. Le vampire le regrettait, car le moment venu, il pourrait constituer une menace. Un troisième individu venait souvent tourner autour du cercueil. Un petit homme qui paraissait agacer Sonia de bien des manières. À chaque fois qu'elle se trouvait en sa compagnie, son hypothalamus envoyait un signal aux glandes surrénales qui libéraient une dose massive d'adrénaline dans son organisme. Son taux de sucre augmentait alors, son rythme cardiaque s'accélérait et ses pupilles s'élargissaient, comme si elle se trouvait en mauvaise posture. Le vampire en avait déduit que l'intrus représentait une source de stress important pour la jeune femme mais qu'il n'était pas dangereux.

Durant les prochains jours, le vampire allait devoir s'employer à s'immiscer dans l'esprit de sa proie. Au début, ses ingérences seraient difficiles, car elle voudrait sûrement résister, mais dès qu'elle relâcherait sa vigilance il en profitait pour se glisser en elle, tel un serpent dans le trou d'une taupe. Il ne cesserait de lui rendre visite, encore et encore, en susurrant son prénom et en lui expliquant ce qu'il attendait d'elle.

Il finirait par l'avoir à l'usure.

Pendant plus de deux semaines, Sonia Pirelli fut la proie de terribles cauchemars. Ces derniers étaient si terrifiants qu'elle en était arrivée à redouter de poser sa tête entre ses bras de peur de s'endormir. Le vampire la hantait et il ne lui laissait absolument aucun répit. Elle sentait sa présence à tout moment de la journée. Il lui parlait dans son sommeil, lui montrait des images horribles d'animaux en décomposition, de corps humains empilés, lui chuchotait des atrocités. Il lui apparaissait régulièrement sous la forme d'un beau jeune homme au teint mat et aux cheveux longs et noirs marchant pieds nus dans la jungle, mais elle n'était pas dupe, il s'agissait d'un monstre sanguinaire.

Au bout d'une semaine, elle était devenue si nerveuse qu'elle ne parvenait plus à se concentrer correctement sur le projet en cours, sursautait au moindre bruit suspect, ne mangeant presque plus. Paolo s'était montré compréhensif au début, mettant le comportement de sa femme sur le compte de la fatigue, mais ses crises avaient pris des proportions si inquiétantes qu'il commençait à perdre patience.

— Ce n'est que du surmenage, rien de plus, expliqua-t-il un soir alors que Sonia venait de se réveiller une fois de plus en hurlant. Tu as simplement besoin de te reposer un peu.

— Je le vois, gémit-elle, d'une voix plaintive. Dès que je ferme les yeux. Il réclame davantage de sang !

Paolo posa ses mains sur les épaules de sa femme.

— Pourquoi est-ce que tu ne rentrerais pas à la maison ? lui conseilla-t-il. Prends un bon bain chaud. Sers-toi un verre de vin.

Sonia se décala pour laisser son mari s'asseoir près d'elle.

— Et te laisser seul ici avec cette chose qui reprend conscience ? Sûrement pas. Je n'irai nulle part. Nous n'aurions jamais dû lui ôter ses chaînes, encore moins lui donner à boire !

— *Non è possibile !* Sonia, je te le répète : le-vampire-n'est-pas-en-train-de-se-réveiller. Regarde par toi même ! Il est recroquevillé sur lui-même, aussi sec que des Canistrelli !

Agitée, des cernes noirs sous les yeux, Sonia se rongea un ongle en fixant son mari.

— Il se passe des choses étranges dans ce laboratoire depuis quelque temps, affirma-t-elle, mais tu refuses de les voir.

— Comme quoi ?

Elle ne pouvait pas lui parler de ses visions. Celles dans lesquelles elle le trouvait dans son lit la gorge ouverte, essayant de respirer pendant que le sang giclait hors de ses plaies. Dieu seul savait comment il réagirait. Elle ne pouvait pas non plus s'étendre sur les images cauchemardesques qui défilaient dans sa tête dès qu'elle fermait les yeux.

— Les souris, s'écria-t-elle. Celles qu'on a ramassées par terre il y a deux jours par exemple. Tu trouves ça normal ?

— C'est un vieil immeuble. Ça n'a rien d'exceptionnel de tomber sur des souris mortes. Elles ont sûrement grignoté de la mort-aux-rats quelque part et sont venues crever ici.

— Elles étaient desséchées ! Comme si leur sang avait été aspiré !

— Et alors quoi ? Tu vas me dire que c'est lui qui les a vidées ? Regarde-le ! Il est pétrifié, Sonia ! Il ne peut pas bouger.

— Je ne sais pas comment il fait ça, mais je te dis que c'est lui le responsable.

Sonia Pirelli passa une main tremblante dans ses cheveux. Elle avait l'air non seulement épuisée, mais au bord de la crise de nerfs.

Elle laissa échapper un petit spasme ressemblant à un sanglot refoulé.

— Pourquoi est-ce que tu refuses de me croire ? gémit-elle.

— Parce que c'est du délire. Nous ne lui donnons pas suffisamment de nutriments pour qu'il se réveille. J'ai encore récemment exposé un échantillon de ses cellules à mes propres plaquettes. Elles ont réagi pendant deux minutes puis sont retombées en sommeil.

Le scientifique tendit le bras vers le vampire.

— Pour le ramener complètement à la vie, il nous faudrait des litres !

— On ne sait pas ce que quelques gouttes de sang peuvent avoir comme conséquence sur un organisme aussi complexe que le sien. Si ça se trouve, on est en train de le réhydrater sans le savoir.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— Il faut que l'on arrête les expériences et qu'on se débarrasse du corps.

Paolo Pirelli se pinça le haut du nez, essayant de contrôler l'irritation que provoquait la discussion.

— Sonia, dit-il. Est-ce que je t'ai fait du mal récemment ? Est-ce que tu

m'en veux de quelque chose ? C'est parce que j'ai déjeuné avec le docteur Lei Hun hier midi, c'est ça ? Tu es jalouse ?

— Ne sois pas stupide, je t'en prie. Tu sais parfaitement bien que ça n'a rien à voir.

— Alors pourquoi est-ce que tu cherches à tout foutre en l'air ?

Son ton était agressif.

— Tu as peur que je m'approprie le fruit de nos recherches ? Que je te laisse sur le bas-côté ?

— Non ! réfuta-t-elle. Bien sûr que non. Jamais tu ne ferais une telle chose.

— Alors quoi, nom d'un chien ? Pourquoi est-ce que tu agis comme... comme une *matta* ¹ ?

Les larmes montèrent aux yeux de Sonia.

— Je veux simplement nous protéger. Cette chose est maléfique !

Paolo se mordit la lèvre inférieure en tâchant de se maîtriser. Cet entretien était une perte de temps.

— Écoute, fit-il, soucieux de mettre un terme à la dispute. Je comprends que tout ceci puisse te perturber. Je le suis un peu moi-même, mais tu n'as rien à craindre. Je maîtrise la situation. Nous ne courons aucun danger.

Sonia se mit à grelotter.

— J'ai l'impression d'être une enfant jouant avec des allumettes près d'un bidon d'essence.

Le couple demeura un moment sur ses positions puis Paolo enlaça son épouse pendant une longue minute.

— Je regrette de m'être emporté et de t'avoir hurlé dessus, s'excusa-t-il. Je n'aurais pas dû.

— Moi aussi je suis désolée, répondit Sonia en séchant les larmes qui avaient fini par couler sur ses joues.

— Ce que nous faisons ici peut s'avérer crucial pour notre avenir. Nous sommes des chercheurs. Essaye de prendre un peu de recul. C'est important.

— Tu as probablement raison, concéda Sonia à contrecœur.

Soucieuse de ne pas ruiner la réconciliation qui s'amorçait entre eux, Sonia décida de ne plus aborder avec son mari la terreur que lui inspirait le vampire. Au fond d'elle pourtant, elle n'en démordait pas. Le danger était réel et il fallait qu'elle intervienne.

D'une manière ou d'une autre.

Paolo Pirelli rompit l'étreinte pour fixer sa femme.

— Il faut que je t'avoue quelque chose, dit-il. J'ai contacté le docteur Rémy Chapal de Suisse. Il arrive demain.

— Qui est-ce ?

— Un médecin légiste très réputé avec qui j'ai eu l'occasion de collaborer il y a longtemps.

— Et Bertin ?

— Il m'a raccroché au nez quand je l'ai eu au téléphone. Je crois qu'il m'a pris pour un fou.

— Rien d'étonnant à cela. Et donc ? Ce Rémy Chapal ?

— Je lui ai envoyé quelques notes par mail, accompagnées de plusieurs photos du cadavre en début de semaine. Je n'ai pas dit qu'il s'agissait d'un vampire. J'ai simplement mentionné des excroissances dentaires et d'autres spécificités qui nécessitaient son avis d'expert. Je ne pensais pas avoir un retour aussi rapide de sa part, mais il s'est montré particulièrement intéressé à l'idée de rencontrer le sujet.

— Je croyais que cela devait rester notre secret. Au moins le temps de terminer les examens préliminaires ? Tu n'as pas peur qu'il te vole la vedette ?

Paolo ignore le ton sarcastique de sa femme et se gratte le cuir chevelu.

— Ça me fait mal de le reconnaître, dit-il en se levant, mais il nous faut une expertise extérieure. Et puis le temps nous est compté. Henriot se montre de plus en plus envahissant pour ne pas dire casse-couilles. Il pose des questions auxquelles je n'ai pas de réponses et ne cesse de me presser de lui soumettre nos premières observations. Les connaissances de Chapal nous seront utiles. Plus vite nous aurons fini d'étudier le vampire, plus vite nous pourrons rendre publique notre découverte.

Et plus vite nous en serons débarrassés, songea Sonia en croisant les bras.

— J'aurai dû te prévenir, je sais, mais tu semblais si... enfin, je n'ai pas voulu...

— Tu avais peur que je m'oppose à sa venue, supposa-t-elle.

— Effectivement.

Sonia fit un signe de la main pour signifier que cela n'avait aucune importance. Paolo se déplaça vers son bureau pour éteindre la lumière de la lampe d'étude. Il ferma son ordinateur et recouvrit le cercueil de son éternel drap blanc.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Sonia.

— Je rentre avec toi.

— Non... je veux dire, ça va aller, je...

— J'ai envie de passer un moment en tête à tête avec ma femme. Rien que tous les deux.

Le chercheur s'approcha de Sonia pour déplacer une mèche de cheveux rebelle qui lui barrait le visage. L'animosité qui l'avait gagné plus tôt semblait avoir totalement disparu. Il avait retrouvé son calme et lui souriait chaleureusement. C'est ainsi qu'il fonctionnait. Paolo pouvait exploser, vous aboyer dessus en faisant de grands gestes dramaturgiques, et la minute d'après, se montrer tout à fait charmant.

— Allons dîner quelque part, proposa-t-il. Qu'est-ce que tu en dis ?

Sonia se força à sourire. L'invitation lui plaisait beaucoup, mais elle n'arrivait pas se détendre.

Pas tant qu'il sera là.

— J'en dis que c'est une excellente idée.

« Folle » en italien.

— Ça s'est plutôt bien passé finalement, observa Anna Petrovic en éteignant l'écran mural.

— C'est ainsi que vous voyez les choses, vous ? grommela Vardrenne en se traînant jusqu'au canapé.

Anna contourna le bureau de Sun Wong pour s'y appuyer des deux mains.

— Vous avez été promu directeur de l'agence de Paris, dit-elle. Ce n'est pas rien.

— Par intérim, précisa Vardrenne en se laissant tomber sur un coussin. Directeur par intérim.

— Beaucoup aimeraient être dans vos chaussures à l'heure qu'il est.

Joseph poussa un long soupir. Il leur aurait volontiers laissé la place, à tous ces petits merdeux en costard qui faisaient la queue derrière Wong depuis des années en espérant qu'elle soit gentiment remerciée.

— Vous méritez ce siège, affirma Anna.

Elle ne pensait sûrement pas un mot de ce qu'elle venait de dire.

— Je connais un paquet de gens qui vous affirmerait le contraire, dit-il en lui jetant un regard condescendant.

— Vous avez l'expérience et nous devons parer au plus urgent. Personne ne remettra en cause votre prise de fonction.

— Nous verrons bien. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je dois prêter serment ou quelque chose comme ça ?

— Pour commencer, vous allez venir vous asseoir derrière ce bureau.

Le vieil homme grogna.

— Ne vous faites pas passer pour un sentimental. Je sais pertinemment que Sun Wong n'était pas votre meilleure amie. Ce bureau est à vous. Alors ne faites pas de chichis et venez vous installer ici.

La jeune femme alla se placer derrière le siège à roulette.

— Je n'ai pas envie de vous supplier, dit-elle.

— Vous n'êtes pas supposée me témoigner un peu de respect en tant que nouveau directeur ? s'enquit Vardrenne en se levant.

Elle tapota le haut du dossier.

— Une fois que vous aurez posé vos fesses là-dessus.

Joseph Vardrenne s'exécuta. Toute sa vie durant, il avait été considéré

comme un type sans ambition porté sur la bibine. Un grognon totalement dépassé qui n'avait pas remarqué que le monde avait changé. Un vieux de la vieille, pour être poli, qui avait connu un bref moment de gloire dans les années quatre-vingt et qui refusait de passer le flambeau à la nouvelle génération de chasseurs.

Il ricana intérieurement.

Un vieil alcoolo à la tête de l'agence. Qui aurait cru ça ?

Sa nomination allait en faire jaser plus d'un pour sûr ! Il imagina la tête de ses anciens collègues partis à la retraite depuis longtemps déjà.

Anna remua derrière lui :

— Je suis là pour vous aider à prendre les rênes de l'agence, avança la jeune femme. Pour vous assister.

— C'est très aimable à vous.

Joseph contempla les affaires personnelles de son ex-responsable en se disant qu'il devrait peut-être tout faire expédier chez sa fille. D'ailleurs, avait-elle été prévenue du décès de sa mère ? Quelle histoire lui avait-on servie ?

— Je suis étonné qu'aucun protocole n'ait été prévu dans un cas comme celui-ci, observa Joseph. Comment en est-on arrivé à promouvoir un agent à deux doigts de la retraite ?

— Tout simplement parce que la situation est inédite.

Joseph releva une once de moquerie dans l'intonation de la jeune femme. À moins que ce ne fût de l'indignation. Il n'était jamais parvenu à saisir le sens des différentes modulations qu'il percevait dans la voix des femmes. Même chez son épouse, il luttait encore pour en comprendre la signification.

— En cas de défection ou de décès du directeur de l'agence en cours de mandat, poursuivit-elle, le commandement est aussitôt transféré au Président du Conseil qui gère les affaires courantes. Ce dernier se réunit dans les trois jours afin de promouvoir un nouveau directeur. Le problème, c'est qu'on n'a jamais envisagé la possibilité que l'un et l'autre disparaissent en même temps.

— Ce qui rend ma nomination encore plus instable.

— Personne ne reviendra mettre en cause votre position. Dès que le nouveau Conseil aura siégé, il validera votre promotion. Et vous savez pourquoi ? Parce que d'ici là, nous allons faire du bon travail ensemble.

Joseph Vardrenne fronça les sourcils.

— Pourquoi êtes-vous aussi diligente avec moi ?

Anna haussa les épaules.

— Je crois que je vous aime bien.

— Épargnez-moi vos salades.

La jeune femme ôta l'élastique qui maintenait ses cheveux clairs en une queue de cheval pour gratter son cuir chevelu.

— Mon père était militaire, expliqua-t-elle en se recoiffant.

— Si vous recherchez une figure paternelle, vous vous êtes trompée de personne, ma petite. Je ne suis pas du genre à faire sauter les petites filles sur mes genoux.

Vardrenne se racla la gorge en prenant conscience de la maladresse de son commentaire.

— J'ai grandi avec les lits au carré et une certaine vision du sacrifice, répondit Anna. J'ai prêté serment de protéger mes concitoyens des êtres obscurs et de n'importe quelle menace surnaturelle. L'agence ne peut pas se permettre d'avoir un siège vacant à sa tête, et je refuse que l'on confie cette charge à un gamin surdiplômé qui ne connaîtrait rien à la chasse. Pas en l'état actuel des choses en tout cas. L'agent Greenberg nous a donné une version plutôt convaincante de ce qu'il s'est passé cette nuit. Un loup, un vampire et un virus mutant. C'est du sérieux.

— Je ne vous le fais pas dire.

Joseph tapa la surface du bureau avec la paume de sa main.

— Et je suis plutôt content que vous voyiez les choses comme moi, déclara-t-il.

— Ça veut dire que vous êtes prêt à vous mettre au boulot alors ?

Vardrenne hocha la tête. Petrovic avait de l'énergie à revendre. Elle n'était pas sans lui rappeler le jeune agent qu'il avait été autrefois. Plein d'espoir et convaincu de pouvoir sauver le monde.

— Notre principal objectif est de retrouver cet Alexandre Grégorian, affirma Anna. C'est lui qui détient le virus. C'est donc sur lui que nous devons concentrer nos recherches.

— J'ai déjà une équipe sur son dos.

Anna força Vardrenne à se décaler un peu sur le côté pour utiliser son ordinateur.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— J'informe tout l'immeuble de votre prise de fonction. Dans quinze

minutes, les chefs de service vont débouler dans votre bureau en quête d'instructions. Je vous donne accès à tous les fichiers de Wong ainsi que les autorisations auxquelles vous pouvez prétendre. Le service informatique viendra vous voir un peu plus tard pour configurer l'ordinateur avec vos empreintes.

Anna pianota rapidement sur le clavier.

— Grégorian, dit-elle. J'ai lancé une recherche à partir de son identité. La Confrérie dispose d'une armée d'ordinateurs et de puissants moteurs de recherche capables de recouper la moindre information sur le Net. Tout ce qui touche de près ou de loin à cet homme et qui est apparu à un moment donné sur la toile sera répertorié, analysé et regroupé...

Elle se déplaça jusqu'à la télévision et l'alluma.

—... ici.

L'écran dévoila une série de fichiers informatiques, scans de documents, photographies publiées, articles de journaux. Joseph Vardrenne était impressionné par la facilité avec laquelle on pouvait aujourd'hui en apprendre sur une personne rien qu'en fouillant sur internet et en dérobant des informations aux diverses administrations du pays.

— Je serais curieux de savoir ce que pense la CNIL de nos agissements, plaisanta-t-il.

Anna tourna son visage vers lui. Elle avait les joues particulièrement creusées, une petite bouche, mais de grands yeux bleus.

— Un de leur membre bosse pour nous, lui apprit-elle. On ne risque rien de ce côté-là.

Anna alla s'asseoir à l'angle du mobilier.

— Le programme va trier les éléments les plus pertinents, dit-elle avant de parcourir des yeux les fichiers. Voilà, alors... Né en 64 d'un père autrichien et d'une mère française. Fils unique, il a fait ses études à Vienne. Diplômé d'un doctorat en virologie, il a rédigé de nombreux articles pour des revues spécialisées. Il a reçu plusieurs récompenses pour ses travaux sur le virus Ebola et sur le H5N1.

— Il en connaît un rayon en somme.

— Célibataire, pas d'enfant à charge connu. Il possède des comptes bancaires dans deux établissements distincts, un appartement à Paris. Je n'ai rien qui remonte à après juin 2014. C'est comme s'il avait disparu de la circulation. Pas d'activité sur les réseaux, pas de retrait ou de mouvement

d'argent. Aucune location enregistrée pour les vacances.

— Quelque chose sur l'organisation dont il prétend être le porte-parole ?

Anna secoua la tête.

— Non, mais je ne suis pas vraiment étonnée. Si ce que vous a raconté l'agent Geoffroy à propos de Grégorian et de sa clique est vrai, les débusquer va nous demander un long travail d'investigation. Ce genre de société secrète comme son nom l'indique n'aime pas vraiment la publicité. Leurs membres sont souvent très discrets et travaillent dans l'ombre. Je suis déjà surprise que l'on ait pu en découvrir autant sur lui.

— Il a peut-être été recruté tardivement.

— C'est possible.

Vardrenne se gratta le menton. Il sentit les poils drus de sa barbe blanche crisser sous ses doigts.

— J'imagine que le mode de financement d'une organisation comme celle-là est difficile à percer.

— Pas totalement impossible mais long. Nous aurons besoin d'une équipe à temps plein pour mettre en lumière les spécificités et autres montages juridiques. Vous pensiez à quoi ?

— Je me disais qu'on pouvait peut-être donner un grand coup de pied dans la fourmilière à travers une enquête de la brigade financière. Histoire de voir où ça mène.

— On manque de temps pour ça. Sans compter qu'il doit y avoir des ramifications dans tous les sens. Vous avez expliqué tout à l'heure aux autres directeurs que selon vous plusieurs personnes influentes pouvaient être impliquées dans le projet de Grégorian. Des personnalités de tous pays ont pu collaborer à sa mise en œuvre. Vous imaginez l'ampleur des recherches ?

— En somme, nous n'avons rien et aucun moyen de trouver les responsables.

— Je dis que l'on doit se concentrer sur l'essentiel.

— C'est-à-dire Grégorian, mais on ne sait pas où il se trouve.

Quelqu'un frappa soudain à la porte. Anna remit aussitôt le masque de contrariété qu'elle affichait un quart d'heure plus tôt sur son visage en apercevant une agente dans l'embrasure de la porte.

— Evelyne, fit Vardrenne en se levant. Entrez. Comment va votre jambe ?

— Les antidouleurs font des merveilles. Je viens d'apprendre que vous étiez notre nouveau directeur. Je dois vous féliciter ?

— C'est provisoire.

Eve salua Anna d'un signe du menton et s'installa sur une chaise en tendant la jambe.

Joseph l'imita.

— Je vais vous laisser, fit Anna en réunissant des parapheurs et un tas de documents dans ses bras. La passation de pouvoir nécessite pas mal de paperasse.

Joseph hocha la tête et la remercia. Eve attendit qu'elle referme la porte derrière elle pour s'exprimer :

— Vous avez pu tirer quelque chose de Johnson ? demanda-t-elle.

— Il refuse toujours de parler.

— Le visionnage des caméras de sécurité n'a rien donné ?

— C'est toujours en cours. J'ai demandé à ce que l'on pirate les canaux de la police et que l'on secoue un peu nos indics. J'attends de voir ce que ça donne.

Joseph se massa les tempes et, remarquant un meuble sous la télévision, se leva pour l'ouvrir. En découvrant différentes bouteilles d'alcool, son visage se décripsa.

Il s'empara de l'une d'entre elles.

— J'ignorais que Wong appréciait le bourbon, dit-il en contemplant l'étiquette. Je vous sers un verre ?

Evelyne hésita une seconde, posa la main sur sa cuisse. Quelle heure était-il ? Elle s'aperçut qu'elle avait perdu toute notion du temps depuis les évènements de la matinée.

— Pourquoi pas ? fit-elle. Après tout, il est possible que dans une semaine je ne sois plus de ce monde. Autant profiter des petits moments de joie qu'il nous reste.

Le directeur attrapa deux verres et s'installa en face de la jeune femme.

— Ça s'annonce mal, hein ? fit Evelyne en attrapant sa boisson.

— Comme vous dites. On trinque à quoi ?

— À Wong ? On lui doit bien ça.

— À Wong alors.

Les deux verres s'entrechoquèrent. Eve avala le liquide ambré cul sec qui lui chauffa gentiment l'œsophage.

— Concernant Johnson, dit-elle en braquant son regard dans celui de son supérieur, j'ai peut-être une idée. Mais je vous préviens, ça ne va pas vous

plaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Simon avec perplexité.

— C'est un sapin artificiel, répondit Martin, sur la défensive.

— Je le vois bien, mais pourquoi est-ce que tu décores un sapin dans ton salon ?

— Parce que je m'ennuyais à force de vous attendre.

La note de reproche dans le commentaire n'échappa à personne.

Surtout pas à Tula.

— C'est ma faute, s'excusa aussitôt ce dernier. J'ai voulu rentrer dans tous les magasins devant lesquels nous sommes passés. Il faut dire que la dernière fois que je me suis acheté quelque chose, la mode en était encore aux pantalons à pattes d'éléphant et aux imprimés de couleurs vives. Le fait est que je n'arrivais pas à me décider et vous avez un sacré choix de vêtements aujourd'hui...

Simon lui toucha le poignet et Tula cessa de se justifier. Martin baissa les bras puis les yeux sur les nombreux sacs entassés aux pieds des deux loups. Il jeta ensuite dans une boîte en carton la guirlande rouge qu'il tenait dans les mains.

— Demain soir c'est le réveillon de Noël, expliqua Martin en fixant Simon. Je me suis dit qu'après ce qu'on avait traversé, on méritait bien une petite pause. C'est con, je sais. On devrait plutôt partir à la recherche du méchant virus et sauver tous les gentils petits humains de la planète mais...

Simon s'approcha de Martin pour le prendre dans ses bras.

— C'est une excellente idée au contraire, le rassura-t-il. D'autant qu'il est tout à fait possible que ce soit le premier et dernier Noël que l'on fête ensemble.

Simon sentit son conjoint se détendre.

— Ce que j'aime chez toi, c'est ton éternel optimisme, plaisanta le vampire.

Simon l'embrassa doucement. L'odeur de sa peau soyeuse, le parfum de ses cheveux commençaient à faire naître en lui une sensation plaisante. La présence de Tula derrière lui l'empêcha cependant d'explorer totalement son désir naissant.

— Je vais aller... euh... ranger mes affaires quelque part, fit l'alpha en se sentant tout à coup de trop.

— J'ai préparé une chambre pour toi, l'informa Martin en penchant la tête sur le côté. Derrière toi au fond du couloir.

Tula le remercia d'un sourire et disparut.

Simon noua ses bras derrière les reins de son amant.

— En fait, tu es le plus gentil des vampires, se moqua-t-il doucement.

— Je t'interdis de dire ça !

— Il n'y a rien de mal à être gentil.

— Un vampire n'est pas supposé l'être.

— Avoue que tu l'aimes bien au fond.

— Qui ? Tula machin ? Tsss...

— Martin... soupira Simon. Je sais que tu t'inquiètes, mais je t'assure que tu n'as aucune raison de le prendre en grippe. Il ne se passe rien entre lui et moi.

— Je ne me m'inquiète pas, se renfrogna le vampire.

— À d'autres. Je commence à cerner ton caractère. Je sais quand tu es contrarié. Une ride du lion se forme juste là.

Simon fit glisser la pulpe de son index entre les deux sourcils de Martin.

— Tu dis n'importe quoi, rétorqua ce dernier.

Martin posa sa tête contre le torse de son compagnon et tous deux restèrent lovés l'un contre l'autre pendant un moment.

— Tu as suffisamment dormi ? demanda finalement Simon. Ton visage est glacé.

Il lui toucha le front.

— Hum, j'ai juste besoin de quelques secondes dans tes bras. Ça va me réchauffer.

— Tu as faim ?

— Un peu.

— Tu as ce qu'il faut ?

Martin mit quelques secondes à répondre :

— Mes réserves de sang sont vides, avoua-t-il. Je vais devoir aller me ravitailler. Je connais un type qui travaille aux urgences d'un hôpital public. Il me dépanne d'une poche ou deux contre un peu de fric de temps en temps.

— Tu ne veux pas le contacter avant de sortir ?

— Pas besoin. Je sais où il crèche. On a nos petites habitudes lui et moi.

Simon lui caressa amoureusement la joue.

— Et s'il n'est pas dispo ?

— J’irai chasser au besoin. Je ne devrais pas avoir de difficulté à trouver quelqu’un à me mettre sous la dent.

Simon leva son index.

— Laisse-moi passer un coup de fil à Vardrenne, déclara-t-il, et ensuite, je m’occupe de toi. Je te laisserai boire à mon cou.

— Qu’est-ce qui t’inquiète ?

— On avait dit plus de meurtres.

— Je sais me raisonner, rétorqua Martin qui n’appréciait pas que Simon l’infantilise de cette manière. Je peux arrêter de boire avant que le cœur ne cesse de battre. C’est juste que c’est moins drôle...

— Et si tu n’y parviens pas ? On va se retrouver avec un cadavre sur les bras ? Ce n’est vraiment pas le moment de montrer à Vardrenne qu’il a eu tort de nous faire confiance.

Martin repensa à l’agent de police moustachu qu’il avait pris dans la rue sombre et se mordit les lèvres à l’idée de retrouver sa trace pour renouveler l’échange avec lui.

Juste pour le fun.

— Je l’ai déjà fait, précisa-t-il. Ce n’est pas difficile de s’alimenter sans tuer.

Simon le lâcha pour sortir son portable de la poche de son pantalon.

— Je refuse que tu tentes le diable, répondit-il en s’éloignant. Tu peux patienter encore cinq minutes ? Je n’en ai pas pour longtemps. Et s’il te plaît, attends-moi pour poser l’étoile ou peu importe ce que tu envisages d’accrocher au sommet du sapin. J’aimerais qu’on le fasse ensemble. Tu sais, comme dans les téléfilms où tout va bien dans le meilleur des mondes. Peut-être même qu’on pourrait faire un selfie ?

— Et puis quoi encore ? Tu ne veux pas une crèche et des chants de Noël pendant que tu y es ?

Simon laissa échapper un rire et s’enferma dans la chambre. Vardrenne faisait le mort depuis trop longtemps.

Simon s’installa sur le rebord du lit et patienta que le vieux chasseur daigne décrocher.

— Allô ? grogna une voix sombre.

— Joseph, c’est Simon. Vous n’étiez pas supposé me recontacter ?

— On a été pas mal occupés ces dernières heures, répliqua sèchement Vardrenne.

— Vous avez du nouveau ?

Il eut une seconde de flottement.

— Ne quittez pas, fit Vardrenne.

Simon l’entendit se déplacer pour aller fermer une porte.

— Je n’ai pas de bonnes nouvelles à vous donner, confia le chasseur.

— Greenberg va bien ?

— Il s’en remettra, mais Wong ainsi que les membres du Conseil de la Confrérie ont été assassinés.

Il fallut à Simon un petit moment avant de saisir les paroles de son interlocuteur et un instant supplémentaire pour les digérer.

— Vous êtes encore là ?

— Oui, formula Simon en passant une main fébrile dans ses cheveux. Je... Comment... ?

— Dao Johnson. Ce salopard a empoisonné les conseillers et a tiré sur Wong à bout portant.

— Nom de Dieu, souffla Simon.

— Il bossait pour Grégorian, tout comme Cori et Dennery. Il est en salle d’interrogatoire au moment où je vous parle. Je doute qu’il nous dise quoi que ce soit, pour être tout à fait honnête. Ce garçon a l’air un brin dérangé.

— Vous devez absolument ouvrir une enquête interne, traquer d’éventuels complices.

— Tout porte à croire qu’il aurait agi seul.

— On a enfin la preuve que l’agence a été sérieusement compromise. Si ça se trouve, on vous espionne encore.

— Nos bureaux sont un peu sens dessus dessous pour ne rien vous cacher et nous sommes en pleine réorganisation. Je n’ai ni le temps ni les moyens nécessaires pour ce type d’investigations. Tous les hommes sont en alerte rouge.

— Qui est aux commandes à présent ?

— Moi.

Un ange passa, le temps pour Simon de réfléchir sur les implications de cette annonce.

— On a dû parer au plus urgent, expliqua Vardrenne. Les choses sont allées très vite. Je n’ai pas vraiment décidé de succéder à Wong. Le prochain Président du Conseil n’a pas encore été élu. Lorsque ce sera fait, il prendra sûrement le relai...

— Vardrenne, le coupa Simon. Je suis convaincu que vous saurez vous montrer à la hauteur.

Le nouveau directeur grommela quelque chose s'apparentant vaguement à des remerciements. Simon se leva pour faire quelques pas dans la chambre.

— Comment est-ce que je peux me rendre utile ? demanda-t-il.

— En restant là où vous êtes.

— Laissez-moi vous aider avec Johnson.

— On s'en occupe.

— Joseph, je...

— On vient de m'apprendre qu'il y avait eu du grabuge dans le quatrième arrondissement. Des gargouilles s'en sont prises à des fidèles sur le parvis de Notre-Dame. Quelques touristes japonais ont été blessés. Rien de bien méchant. Une équipe est arrivée à temps fort heureusement. Des succubes se sont querellés une parcelle du bois de Boulogne avec des prostituées à grands coups de griffes. Une question de territoire, je suppose. Des rapports comme ceux-là, il en arrive des dizaines toutes les heures, alors je n'ai vraiment pas besoin d'un loup-garou sur le dos en plus de tout le foutoir actuel.

Le ton de Vardrenne était vexatoire, mais Simon comprenait les enjeux. Toutes les forces de la Confrérie devaient se concentrer sur le plus urgent. La présence de Tula à ses côtés avait un impact certain sur le comportement du loup, mais seul dans les rues, entre l'agitation ambiante, l'excitation et la peur, qui était capable de dire à quel moment réapparaîtrait la bête. Il ne ferait que leur rendre la tâche plus difficile s'il se transformait en pleine avenue des champs Élysée. Pour autant, il ne pouvait se résoudre à tout laisser derrière lui. Loup-garou ou non, il se considérait toujours comme un membre de la Confrérie.

Vardrenne soupira dans le combiné téléphonique.

— Vous êtes un chic type, Geoffroy, complimenta-t-il Simon. Et un bon agent. Il est également très probable que sans vous, nous n'aurions jamais découvert les agissements de Grégorian. Je suis même certain que vous avez sauvé la vie de beaucoup de vos collègues, mais vous êtes passé de l'autre côté du miroir maintenant. Vous comprenez ?

— Faites attention, répondit amèrement Simon. Vous parlez comme Wong.

— Oui, et bien je commence doucement à comprendre certaines de ses décisions, figurez-vous. Tout luxueux qu'il est, son fauteuil n'est pas aussi confortable qu'il y paraît. Écoutez, tout ce que je peux vous promettre, c'est

de retenir les chiens le temps que vous disparaissiez.

Simon changea son téléphone d'oreille.

— Je vais vous dire ce que j'ai dit à Sun Wong, déclara-t-il avec fermeté. Je terminerai cette enquête quoi qu'il arrive. Avec ou sans votre aide. Elle a commencé avec Caroline Delambre et elle ne s'achèvera que lorsque le virus aura été détruit.

— Vous êtes sacrément borné.

— C'est vous qui dites ça !

Simon entendit Vardrenne émettre un son rauque qu'il prit pour un petit rire.

— Très bien, concéda ce dernier, vaincu. Je vous garde sous le coude, mais pas d'intervention directe sans mon accord. C'est bien compris ? À la première incartade de votre part ou de celle du vampire, je vous colle une équipe de chasseurs au cul.

— C'est vous le patron à présent. Libre à vous de fixer les règles.

— Bon, et notre inconnu ? Il s'est réveillé ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous avez appris sur lui ? Est-ce qu'il détient des informations sur l'endroit où nous pourrions trouver Grégorian ?

— Malheureusement non. Il ne se souvient pas de grand-chose, car il est a été endormi un très long moment.

— Il a été enlevé en même temps que la fille Delambre ?

— Pas tout à fait. En fait, Avagen le détenait depuis presque quarante ans.

— Quarante ans ? répéta Vardrenne, songeur. Le gamin à l'air d'en avoir vingt-deux à tout casser.

Son cerveau se mit à bouillonner et cela fit tilt dans son esprit.

— Je vois, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Qu'est-ce que c'est ? Un mange-âme ? Un incube ? Laissez-moi deviner ? Un loup-garou.

— Le tout premier en fait.

— Le mâle alpha, vous dites ? s'exclama Vardrenne. Conneries !

— J'ai toutes les raisons de croire qu'il dit la vérité. Il a inversé mon processus de mutation rien qu'en haussant la voix. C'est à partir de son sang que les techniciens d'Avagen ont, semble-t-il, élaboré le rétrovirus. Entre nous, il n'a pas l'air bien méchant. Je dois même vous avouer qu'il est plutôt sympathique. Je veux dire, si on m'avait demandé quand j'étais jeune recrue comment j'imaginai le premier loup-garou, j'aurais sans doute pioché une

représentation dans le bestiaire de Palsberg.

Il gloussa.

— Les images de ce bouquin m'ont toujours fichu une de ces trouilles...

Simon perçut une subite tension chez Vardrenne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Je vous sens nerveux tout à coup, même à l'autre bout du fil.

— Vous êtes vraiment certain de ce que vous avancez ? Le type retrouvé inconscient serait le premier loup-garou ?

— Je vous l'assure.

— Alors vous avez un sacré problème sur les bras, mon gars.

Evelyne Mumbia souffla sur sa soupe de tomates puis but une petite gorgée en faisant attention de ne pas se brûler la langue. Elle n'était pas particulièrement friande de ce type de boisson instantanée, mais elle n'avait rien avalé depuis le petit-déjeuner et la faim avait tendance à la rendre agressive. Tout ce qu'elle voulait éviter au moment de se confronter à Johnson. Jusqu'à présent, elle était parvenue à garder la maîtrise de ses moyens, à ne pas céder à la colère ou à l'envie de lui tirer une balle dans le genou. Elle avait également réussi à faire en sorte qu'il reste vivant et rien que pour cela, elle méritait une belle augmentation, car ils étaient nombreux parmi ses collègues à vouloir dire deux mots en privé au détenu. Evelyne s'éloigna de la machine à café d'un pas chancelant. À cause de sa blessure, sa démarche attirait les regards. Elle n'aimait pas passer pour un animal blessé, aussi s'efforça-t-elle à rester droite, en dépit de la douleur qui tirait sa cicatrice. Elle traversa un couloir bordé de bureaux, observa ses collègues qui s'affairaient avec un professionnalisme irréprochable. La journée avait été riche en émotions pour les agents de la Confrérie. Depuis les révélations de Joseph Vardrenne au cours d'une réunion d'urgence à midi, les gens étaient agités, nerveux, sur la brèche. Même les plus impassibles comme Cédric Deltour, pourtant habitué aux situations à risque, avaient pâli à mesure que les informations leur parvenaient.

Le nouveau directeur avait décidé d'être tout à fait honnête avec ses équipes. Là où Sun Wong se serait montrée par trop discrète, lui avait choisi de faire preuve de franchise. Oui, les membres du Conseil avaient été éliminés. Oui, la directrice Sun Wong avait été assassinée et oui, une menace toxique planait sur la ville. Ajoutez à cela un loup-garou en cavale, un vampire assassin en cours de rédemption, et vous aviez tout ce qu'il fallait pour que les esprits s'échauffent. Vardrenne avait dévoilé dans les moindres détails tout ce qu'il savait, depuis l'affaire de la louve jusqu'au virus mortel. Pour l'heure, Simon Geoffroy n'était plus considéré comme un traître et ne faisait plus l'objet d'un mandat de recherche. Certes, c'était un lycan et jamais il n'aurait dû s'adjoindre les services d'un vampire, mais il était également à l'origine des révélations de Vardrenne. Sans lui, personne n'aurait rien su de ce qui se préparait dans l'ombre, et personne,

actuellement, ne serait en mesure d'y faire face. L'avenir pouvait paraître bien sombre pour reprendre ses mots, mais Joseph ne doutait pas des compétences de chacune des personnes travaillant dans cet immeuble.

Nous devons faire front unis, avait-il déclaré. J'ai conscience que beaucoup d'entre vous estiment que je ne suis pas le meilleur candidat pour ce poste, mais l'heure est grave, et plus que jamais, nous devons mettre de côté nos divergences. Ce n'est qu'ensemble que nous ne pourrons affronter la tempête qui se profile à l'horizon.

Le discours avait été efficace, et le choix des mots l'œuvre d'Anna Petrovic à coup sûr. À l'instar de ses collègues, Evelyne avait longtemps eu un avis plutôt négatif sur Vardrenne. Elle regrettait à présent de s'être forgé une opinion aussi sévère et surtout si rapidement, car elle devait reconnaître qu'il s'en était plutôt bien tiré au vu des circonstances.

Pas dit que je m'en serais aussi bien sortie, reconnut-elle en bifurquant sur la droite pour emprunter un autre corridor.

Arrivée devant la salle d'interrogatoire, Evelyne attrapa le badge magnétique qui pendouillait à sa taille. Elle s'accorda quelques secondes avant d'entrer dans la pièce afin de reposer sa cuisse. Evelyne en profita pour jeter un œil à travers la vitre. Dao Johnson avait le dos voûté, les mains jointes. Il leva la tête comme s'il avait senti sa présence. Il avait les traits fatigués et du sang séché sur le visage. Sa lèvre blessée avait désenflé, mais elle devait encore le faire souffrir, car il ne cessait de passer le bout de sa langue dessus. Eve ne put s'empêcher de voir un animal léchant ses plaies. Quelques cheveux noirs collés entre eux formaient des boucles rigides et amusantes sur sa tête. Durant une demi-seconde, cela lui évoqua les coiffures que réclamaient les clientes de sa mère. Par réflexe, elle effleura son arme puis fit son entrée. En vue d'éviter qu'il ne se fasse le moindre mal, Johnson avait été menotté à la table. On lui avait retiré ses chaussures ainsi que sa ceinture. Et pour être certains qu'il n'allait pas se cogner la tête contre un angle, il avait été placé sous étroite surveillance.

Evelyne s'adressa directement à son gardien, un gaillard d'une trentaine d'années à côté duquel elle eut le sentiment d'être minuscule.

— Merci Romain, je vais prendre la suite.

— T'es sûre ? grogna l'agent sans détourner le regard.

Evelyne posa ses doigts sur le biceps gonflé de son collègue.

— Va boire un café. Si j'ai besoin de toi, je te fais signe.

Un sourire amusé flirta sur les lèvres de Dao Johnson tandis qu'Eve s'installait face à lui. Elle posa son gobelet en plastique devant elle et le dénommé Romain disparut après avoir refermé la porte derrière lui.

— Comment va ta jambe, Mumbia ? demanda le suspect. Ça ne tire pas trop sur les fils ?

La voix grave de Johnson était empreinte de dédain.

— Comment va ton nez ? répliqua-t-elle sans le regarder. Tu arrives à respirer sans avoir envie de chialer ?

Evelyne attrapa le dossier posé sur la table et le consulta dans les grandes lignes. Il s'agissait du rapport d'expertise psychiatrique réclamé par Vardrenne. Les deux médecins qui l'avaient examiné étaient arrivés à la rapide conclusion que Dao Johnson avait une soif inextinguible de reconnaissance. Tout ce qu'il entreprenait n'était accompli que dans un seul but : la satisfaction d'une figure autoritaire. Peu importait la forme que celle-ci prenait. Eve remua sur sa chaise.

— Dao Johnson, lut-elle à voix haute comme si ce dernier n'était pas là. Vingt-cinq ans. Père décédé. Élevé par sa mère et sa grand-mère. Une sœur cadette. Parle couramment trois langues. Titulaire d'une licence de philosophie. Je suppose qu'il n'y a rien de vrai là-dedans ?

Evelyne savait que le suspect cherchait à capter son regard, mais il n'était pas question qu'elle lui donne satisfaction. Pas avant qu'il comprenne que c'était elle qui menait la danse. Johnson tira sur ses liens de métal en s'exprimant dans une langue qu'elle prit pour du russe.

— Tout est vrai, au contraire, assura-t-il.

— Comment as-tu réussi à bernier les recruteurs et le test de vérité que l'on t'a fait passer lors de ton entretien d'embauche ?

Johnson eut un mouvement de l'épaule et tourna la tête pour contempler le mur sur sa droite.

— Aucun test n'est vraiment fiable à cent pour cent, dit-il en ricanant d'une telle façon qu'Evelyne eut subitement envie de le gifler. Tout est une question d'entraînement.

Johnson remua les poignets. Manifestement les menottes le gênaient.

— Et j'ai suivi un bon entraînement, se vanta-t-il.

— Les experts que tu as rencontrés aujourd'hui disent que tu es cinglé.

Johnson raila.

— Il faut une certaine condition psychologique pour gommer celui que l'on

est, jouer le rôle d'une personne totalement à l'opposé de sa vraie nature. Tu n'as pas idée de ce que j'ai enduré avant d'infiltrer l'agence. Des sacrifices que j'ai dû faire pour proposer une telle performance. Fermer ma gueule, dire amen à tous les caprices de Wong, me faire discret, passer pour un connard aux yeux de tous.

— Ça ne m'intéresse pas, répondit froidement Evelyne en posant enfin les yeux sur lui. Ce que tu as pu dire ou faire. Les personnes que tu as dû abandonner derrière toi. Le moindre de tes efforts. Tout ce que je veux savoir c'est où se planque Grégorian, le nom de la mystérieuse organisation pour laquelle vous travaillez tous les deux ainsi que celui des membres qui la composent. Le reste n'a pas d'importance.

— Tu jouais moins les dures à cuire tout à l'heure quand je te tenais en joue, releva Johnson avec taquinerie.

Un frisson glacé remonta le long de la colonne vertébrale de la jeune femme.

— Je ne vais pas pouvoir t'aider si tu persistes à te taire, dit-elle.

— Le monde est foutu, Mumbia. Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Qu'est-ce que tu veux dans ce cas ?

— Rien. J'ai fait ma part du boulot.

— C'est-à-dire ?

Johnson fit un énième petit rictus. Evelyne le dévisagea. Elle n'osait pas se l'avouer, mais ce salaud avait quelque chose de sexy avec ses yeux noirs et son air de petite frappe démoniaque. Il se pencha en avant et fit cliqueter les maillons de ses chaînes.

Il la testait.

— Pendant que tu restes assise là à essayer de me tirer les vers du nez, Alexandre et les autres poursuivent la mission. C'est tout ce qui importe.

— Parlons-en de la mission, répliqua Eve en refermant la chemise pour la jeter plus loin sur la table. Tu sais que le virus n'est pas cent pour cent opérationnel, qu'il transforme certains humains en lycans. On est bien loin de votre jolie vision d'une société débarrassée des parasites surnaturels et des humains pollueurs d'océan.

Johnson demeura silencieux. Quelque chose dans son attitude laissa Evelyne penser qu'il était contrarié.

— Un problème à la fois, grommela-t-il en se massant les poignets.

— Elles sont trop serrées ? demanda Evelyne en louchant sur ses mains. Je

peux te les retirer si tu veux.

— Le chantage ne fonctionne pas avec moi.

— Disons que c'est une preuve de bonne volonté de ma part.

Evelyne se leva et lui ôta ses chaînes.

— Et tu espères que j'en fasse autant ? la questionna Johnson en massant ses poignets. Je ne suis pas une balance.

Evelyne haussa nonchalamment les épaules, s'assit sur le rebord de la table et tourna la hanche de manière à ce que son arme soit en évidence.

— Pourquoi est-ce que tu as décidé de participer à ça ? lui demanda-t-elle. Tu aurais pu avoir une putain de carrière ici.

Il y avait de la gentillesse dans sa voix. Elle en fut la première surprise.

— Par conviction personnelle.

— Parce que tu détestes tes congénères ?

— Ainsi que les aberrations de la nature.

— Ce ne serait pas plutôt pour te venger ?

— De qui ?

— À toi de me le dire. De ta mère ? Elle te punissait peut-être un peu trop souvent.

— Je sais ce que tu cherches à faire.

— De tes camarades de classe ? Tu as été brimé à l'école ? De ton père, peut-être ? Parce qu'il est mort trop tôt.

Le regard de Johnson s'assombrit. Evelyne le harcelait de questions-réponses pour le déstabiliser. Elle sentit qu'il commençait à s'agacer de ses sous-entendus.

— C'est Grégorian qui t'a convaincu ?

— Il n'a pas eu besoin de le faire.

Elle poussa le dossier devant son interlocuteur.

— Ils disent là-dedans que tu cherches perpétuellement l'approbation de l'autorité. Tu vois en Grégorian un père de substitution, n'est-ce pas ? Un mentor ?

Johnson se mordit l'intérieur de la joue.

— Tu sais, je les connais les mecs comme lui, alléqua Eve. C'est le genre à te dire ce que tu veux entendre. À te faire de jolis discours. Qu'est-ce qu'il t'a promis en échange de ton sacrifice ? Tu espérais quoi ? Dis-moi ! Qu'il coucherait avec toi, peut-être ? Il paraît que tu serais aussi un peu pédé sur les bords...

Ce fut l'accusation de trop pour Dao Johnson. Une pulsion de rage le poussa à se jeter sur Evelyne. L'attrapant des deux mains par la gorge, il la renversa sur le bureau pour l'étrangler. Prise de vitesse, l'agente n'eut guère le temps de riposter. Elle tenta de se libérer de l'emprise de son agresseur, mais il faisait montre d'une force incroyable, décuplée par la colère.

— Je devrais te tuer ! grogna-t-il avant de se ressaisir et de lui dérober son arme.

Eve toussa en cherchant à récupérer son souffle quand il la lâcha. Elle voulut appeler à l'aide, mais sa trachée était beaucoup trop douloureuse. Des étoiles apparurent devant ses yeux et elle porta la main à son cou.

— Lève-toi ! lui ordonna Johnson en posant le canon du pistolet sur la tempe droite.

Eve se racla la gorge pour mieux l'avertir :

— Tu ne quitteras jamais cet immeuble vivant.

Johnson approcha sa bouche de son oreille.

— Tu veux parier ? dit-il.

Le vampire avait retrouvé sa pleine conscience. Le temps avait de nouveau du sens. Les secondes se succédaient pour devenir des minutes et les minutes des heures. L'espace autour de lui possédait à présent un contour, une forme. Il pouvait évaluer les distances, sentir la moindre oscillation de l'air quand quelqu'un bougeait près de lui. Le froid avait quitté sa vieille carcasse. Les sons étaient divers et poétiques. Ses membres supérieurs étaient encore ankylosés, ses jambes tordues comme les racines d'un arbre centenaire, mais son cœur battait à présent de façon régulière dans sa poitrine. C'était un son apaisant d'ailleurs, un boum-boum calme et répétitif.

Il pouvait à présent sortir de son corps, projeter son esprit avec de plus en plus d'aisance, sans toutefois voyager très loin, à peine quelques rues aux alentours, mais il en éprouvait à chaque fois une joie immense. Cela lui permettait de constater que le monde avait changé. Les journées étaient particulièrement bruyantes. Le gaz des pots d'échappement et les relents de cuisine empestaient les rues. Les nuits étaient lumineuses et meurtrières. Les gens, en revanche, n'avaient pas évolué. Les soucis du quotidien et le sexe occupaient toujours leurs pensées. Intérieurement, le monstre éprouva de l'impatience. Il lui tardait de sortir de son affreuse prison séculaire et de faire quelques pas parmi les vivants, de se dégourdir les jambes puis de traquer tous ceux qui lui avaient fait endurer ce maudit calvaire. Et si, comme il le pensait, ces derniers étaient morts, il trouverait du réconfort en massacrant leurs descendants.

Il lui importait surtout de *le* retrouver.

De l'extérieur, le vampire offrait toujours la vision d'une créature inoffensive et chétive, recroquevillé dans une position grotesque, mais sous cet aspect mensonger tous ses organes étaient en place, fonctionnels. Duper les humains, leur faire gober qu'il avait conservé cette apparence cadavérique lui demandait un effort de chaque instant. Les rongeurs dont il s'était nourri ces derniers jours complétés par le sang que le scientifique lui injectait chaque matin avaient renforcé son métabolisme, mais il n'était pas encore tout à fait prêt à s'échapper.

Il lui fallait un dernier apport de nourriture.

Un apport de taille, songea-t-il.

Et le papillon s'extirperait enfin de sa chrysalide.

Sa connexion avec Sonia Pirelli était à présent complètement établie. Les premières tentatives ne s'étaient pas faites sans difficulté. Trop pressé qu'il était, agissant sous le coup de l'émotion, il avait très mal géré ses incursions dans l'esprit de la jeune femme au point de la rendre pratiquement folle. Aujourd'hui, Sonia avait cessé de le craindre et lui appartenait entièrement. Le moment venu, elle s'acquitterait d'une dernière tâche.

Ce soir, souffla-t-il entre ses lèvres craquelées.

Ce soir, répéta Sonia Pirelli à l'autre bout de la pièce sans se rendre compte de quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir, chérie ? demanda Paolo Pirelli en s'approchant de sa femme.

— Excuse-moi ?

— Tu as prévu quelque chose pour le dîner ?

Juchée sur un escabeau, occupée à ranger des ouvrages, Sonia secoua la tête.

— Non, dit-elle. Enfin, je ne crois pas. J'ai dit ça ?

Elle descendit deux marches puis se laissa tomber dans les bras de son mari qui la reposa par terre.

— Demain c'est le grand jour, déclara ce dernier.

— Nous allons faire part de notre découverte au monde entier.

Paolo hocha la tête en souriant.

— Après plus de trois mois d'un travail harassant.

— De manque de sommeil.

— Et de disputes.

Sonia se pinça les lèvres en rougissant.

— Je suis désolée encore de ce que je t'ai fait subir. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Tu me connais. Ce genre de réaction ne me ressemble pas.

Paolo lui tapota le bout du nez avec l'index puis l'embrassa.

— C'est du passé, lui assura-t-il. Rien que du surmenage.

— Sûrement.

— Tu continues à boire les infusions que Béatrice t'a données ? demanda-t-il.

— Elles sont infectes.

— Mais cela semble plutôt efficace puisque tu n'as plus le sommeil agité.

Sonia soupira puis replia l'escabeau pour le ranger dans un coin.

— Je ne sais si c'est dû aux plantes, dit-elle. J'ai parfois l'impression de ne plus être tout à fait moi-même, d'être constamment dans le brouillard. Tu sais comme quand tu te réveilles le matin alors que tu n'as pas suffisamment dormi. Et puis, quelquefois, je me retrouve dans une pièce alors que je n'ai pas le souvenir d'y être allée. C'est étrange, non ?

— C'est peut-être notre *invité* qui te manipule, se moqua Paolo.

Sonia lui donna une tape dans l'épaule.

— Ce n'est pas drôle ! se vexa-t-elle.

— Je plaisante, voyons ! Allez, tiens. J'ai quelque chose qui va te remettre d'aplomb.

Il sortit de la poche de sa blouse un fascicule rose et vert qu'il tendit à son épouse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai pensé qu'un petit weekend en amoureux ne nous ferait pas de mal. C'est pour me faire pardonner de ne pas avoir été très tendre avec toi dernièrement.

Il se gratta la barbe, quelque peu embarrassé.

— J'ai fait passer nos recherches avant ton bien-être. J'aurais dû me montrer un peu plus à l'écoute de tes inquiétudes...

— Tu crois vraiment que c'est le bon moment ? Je veux dire, c'est adorable, mais quand les scientifiques, les journalistes et les gens apprendront l'existence de...

Elle cessa brusquement de parler pour contempler le cercueil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Paolo, intrigué.

— Tu réalises qu'on ne lui a jamais donné de nom ?

Une expression d'étonnement marqua les traits de Paolo.

— Je vois, fit-il en souriant à pleines dents. Je t'offre un week-end tous frais payés et toi tu penses qu'il faudrait filer un prénom à une créature aussi vieille que Bouddha et Jésus. Pas de problème.

Il accompagna sa femme jusqu'au cercueil.

— J'ai parfois l'impression qu'il nous entend, confia-t-il.

Sonia orienta son visage vers celui de son mari. Elle contempla sa barbe, ses lèvres et ses longs sourcils.

— Je sais qu'il n'est pas conscient, enchaîna-t-il. Tous les signaux montrent qu'il est plongé dans une sorte de coma morbide que je suis bien incapable d'expliquer, mais j'aime croire qu'il nous sent auprès de lui. Qu'il comprend

combien il est important à nos yeux.

— Je suis de ton avis. Je crois que c'est effectivement un être sensible.

Elle serra la main de Paolo dans la sienne.

— J'espère que le monde lui réservera le même accueil que nous, qu'on ne le prendra pas pour un monstre de foire.

— On dirait bien que tu t'es prise d'affection pour lui. Je me trompe ?

Sonia lâcha son mari et enfouit les mains dans les poches de sa blouse en haussant les épaules.

— C'est possible, avoua-t-elle. Il ne me fait plus autant peur maintenant. Mon regard sur lui a changé.

— Tant mieux ! Bon, comment veux-tu qu'on l'appelle ? C'est vrai que sujet X17-39, ce n'est pas très glamour. Même pour un vampire.

Sonia éprouva une drôle de sensation suivie d'un léger vertige. Trois lettres ne cessaient d'aller et venir dans sa tête.

— AP... O. Apo, c'est ça.

— Apo ? Ce n'est pas vraiment un prénom, si ? On dirait plutôt le diminutif d'apostrophe ou bien d'apocalypse.

— C'est le sien.

— Comment est-ce que tu peux être aussi catégorique ?

— Je le sais, c'est tout. Il me l'a dit.

Paolo plissa les yeux en essayant de savoir si son épouse le menait en bateau ou si elle était réellement sérieuse. Il finit par secouer la tête et se pencha un peu plus près au-dessus du cercueil.

— Va pour Apo, formula-t-il joyeusement.

Il se courba un peu plus.

— Est-ce que ça te convient ? Apo ? C'est un peu court, mais puisqu'il semblerait que tu aies l'oreille de ma femme...

Paolo se tut brusquement.

— Attends une petite seconde, souffla-t-il. Qu'est-ce que...

— Un problème ? s'enquit Sonia.

— Je ne suis pas sûr, répondit le chercheur en se redressant pour parcourir les différents plans de travail du labo. Où sont rangées les pinces courbées ? Ah ! Voilà.

Il revint avec l'ustensile approprié et l'approcha d'une des joues du vampire.

— Qu'est-ce que tu fais ? le questionna derechef Sonia.

Paolo réclama le silence par un *chut* impératif, attrapa un bout de peau et tira dessus. La membrane se détacha du derme, sèche, longue et semblable à une mue de serpent. Le scientifique l’observa durant deux ou trois secondes puis la plaça dans un tube à essai.

— Impossible, bafouilla-t-il en renouvelant l’opération. J’ai pourtant suivi à la lettre le protocole que nous avons mis en place tous les deux. Comment est-ce que cela a pu arriver ?

Sonia sentit bientôt des fourmillements dans ses mains et dans ses pieds puis sa vision se troubla et elle perdit l’équilibre une seconde.

La peur s’insinua en elle. La peur ainsi que quelque chose d’autre.

— Non, gémit-elle faiblement. Non... non...

La logique aurait voulu qu’elle se mette à crier, à courir, à aller chercher de l’aide, mais il était déjà trop tard. Apo venait de prendre possession de chaque fibre de sa personne de sorte qu’elle ne pouvait pas bouger. Elle se débattit intérieurement, mais la créature, trop puissante, trop âgée, la fit taire. Inconscient de ce qui se tramait près de lui, Paolo continua d’éplucher le visage du vampire et découvrit une nouvelle couche d’épiderme, souple et légèrement cuivrée sous l’amas sec et friable de tissus morts que constituait son masque.

— Impossible, chuchota-t-il. Tu nous as bien bernés...

Paolo écarquilla les yeux lorsque la fine lame du scalpel que tenait sa femme lui cisaila la gorge. Instinctivement, il porta une main à sa blessure sans trop comprendre ce qui était en train de lui arriver. Le sang gicla, poisseux, entre ses doigts, avant de se déverser abondamment sur la carcasse du vampire qui en apprécia les bienfaits. La douleur survint plus tard, au moment où il voulut respirer. La bouche grande ouverte, Paolo chercha à aspirer l’air ambiant mais celui-ci manqua. La panique s’empara de lui quand il s’entendit prononcer d’affreux gargouillements. Sonia lui maintint la tête au-dessus du sarcophage jusqu’à ce que, dans un ultime effort, le scientifique parvienne à se redresser et à la repousser. Sonia vacilla sur ses deux pieds puis recula en cherchant à rétablir son équilibre. Son regard semblait inexpressif, comme si toutes les années passées avec son mari, tout l’amour qu’ils avaient eu l’un pour l’autre ne comptaient pas. Paolo chercha à s’enfuir, mais ses semelles dérapèrent sur la mare de sang à ses pieds. Tombant finalement à genoux, conscient de l’odeur cuivrée de son propre fluide qui enveloppait l’atmosphère, il tendit un bras devant lui avant de se

renverser et de suffoquer.

Sonia patienta que les soubresauts agitant le corps de son mari libèrent les dernières gouttes de sang puis contempla le vampire.

Ce fut comme si elle se regardait elle-même.

— Docteur Pirelli ?

Sonia la scientifique aurait sursauté au son de la voix de Pierre Henriot s'élevant derrière elle. Sonia la meurtrière se contenta de se retourner en camouflant son arme dans la manche de sa blouse.

— Pierre, sourit-elle aimablement. Vous tombez à pic.

Simon sortit en trombe de la chambre à coucher. À la simple lecture de son visage. Martin sut que quelque chose n'allait pas.

— Où est Tula ? s'écria Simon en passant devant lui. Tula !

Martin termina d'accrocher une boule dorée sur une branche du sapin et poursuivit son amant jusque dans le couloir menant à la chambre d'amis.

— Tula ! s'écria Simon en cognant à la porte avec la paume de sa main. Ouvre ! Il faut qu'on parle.

— Qu'est-ce qui se passe ? se renseigna Martin.

Simon lui lança un regard neutre, comme s'il n'avait pas compris la question. Il avait l'air préoccupé. Pas simplement tracassé par une information quelconque. Non. Véritablement inquiet et de toute évidence, cela avait quelque chose à voir avec l'alpha. Qu'avait-il découvert sur lui ? Que lui avait dit le vieux chasseur au téléphone pour le mettre dans cet état ?

— Qu'est-ce qui te prend ? surenchérit Martin. Que sais-tu que j'ignore ? Est-ce que Vardrenne t'a mis en garde contre Tula ?

— Tula ! Pour la dernière fois ! Ouvre cette porte !

L'intéressé finit par obéir. Simon le poussa d'un coup d'épaule et entra dans la pièce. Il se précipita aussitôt vers le lit, cherchant quelque chose sans trop savoir quoi exactement. Il finit par s'emparer de l'ordinateur posé sur le matelas et le consulta. Tula avait parcouru une multitude de sites internet traitant de disparitions inexplicables et de meurtres non élucidés. Une des pages web restées ouvertes mentionnait la mort de deux chercheurs ainsi que celle du directeur du pôle archéologique de Lyon dans des circonstances pour le moins étranges. Les corps avaient été vidés de leur sang et retrouvés au petit matin par les services d'entretien. Simon parcourut l'article en diagonale puis il rabattit l'écran du portable avant de le redéposer sur le lit. La succursale lyonnaise devait avoir dépêché des agents sur place à l'heure qu'il était.

— Est-ce que c'est vrai ? demanda-t-il à Tula.

— Quoi ?

— Que tu es sur les traces du vampire originel ? Que tu veux le retrouver.

Un blanc s'installa entre les trois hommes. Simon fixait Tula avec une telle gravité que Martin en vint à se demander s'il n'allait pas lui sauter dessus.

L'alpha soutint son regard un petit moment puis ses épaules s'affaissèrent et il laissa échapper un long soupir.

— Qui t'a dit ça ? demanda-t-il.

Sa voix était mélancolique.

— Est-ce que c'est vrai ? insista Simon. J'ai vu l'historique de tes recherches. Tu épluches les vieux journaux et les faits divers. Qu'est-ce que tu espérais y trouver ?

À une époque très lointaine, Tula lui aurait sans doute arraché la gorge d'un simple coup de griffes pour lui avoir manqué de respect. Aujourd'hui, il ne se laissait plus guider par la colère et ses pulsions instinctives. Il avait fait la paix avec lui-même. Aussi se contenta-t-il de croiser les bras en exhalant un triste oui.

Cette réponse parut ennuyer Simon.

— La légende des deux frères est bien réelle alors ! formula Martin en posant les mains sur ses hanches. Je n'en reviens pas !

— Nous n'étions pas frères, répondit Tula en allant s'asseoir sur le rebord de son lit.

Simon se tourna légèrement vers le vampire.

— Ils étaient amants en fait, chuchota-t-il.

Martin écarquilla les sourcils.

— Vraiment ?

— Des amants maudits, précisa Tula.

D'un geste apathique indiquant qu'il était déjà moins contrarié, Simon coinça une mèche de cheveux derrière son oreille droite et s'installa à côté de Tula pour poser une main sur son genou. Une marque de sympathie qui déplut au vampire.

— Il est dangereux, affirma Simon.

— J'ai promis de le protéger quoi qu'il m'en coûte.

Tula tourna la tête de façon à regarder Simon droit dans les yeux. Les deux loups entretenaient une discussion dont la teneur échappait à Martin.

— Tu sais ce dont il est capable, reprit Simon.

— C'est pour cette raison que je dois le retrouver. Je suis le seul qu'il écoute.

— J'ai reçu pour consigne de contrarier tes plans.

— Et tu crois vraiment être en position de le faire ?

En dépit des apparences, la question n'avait rien d'une menace.

— Je ferai ce qu’il faut en tout cas.

Martin perçut une légère tension monter entre les deux hommes.

— Je tiens à le rencontrer, dit-il.

Les lycans cessèrent de s’épier mutuellement pour se tourner vers lui.

— Qu’est-ce que tu racontes ? fit Simon.

— Si le vampire originel existe et que tu sais où il est, je veux le voir.

Après tout, en tant que progéniture, c’est mon droit le plus strict.

Tula voulut rétorquer que les vampires n’avaient aucun droit sur son compagnon. Personne n’en avait en réalité, mais il réprima ses paroles.

— Je ne sais pas où il se trouve, regretta-t-il. Les exterminateurs l’ont fait prisonnier en 1901. Je n’ai jamais su ce qu’ils ont fait de lui, mais connaissant leurs méthodes, je ne serais pas étonné d’apprendre qu’il a été emmuré quelque part en Écosse ou enseveli sous une crypte en Égypte.

Il marqua une pause avant de se lever et de faire quelques pas dans la chambre.

— L’idée qu’il soit resté enfermé tout seul pendant plus d’un siècle est intenable, déclara-t-il avec une profonde douleur. Apo est fragile et...

Une lueur d’espoir illumina soudain son visage et il se jeta au pied de Simon pour lui prendre les mains.

— Toi ! s’écria-t-il. Tu sais où il se trouve ! Dis-moi la vérité. Si tu me parles d’Apo, c’est que tu as des éléments sur l’endroit de sa captivité.

Simon secoua la tête.

— L’agence ne m’a pas communiqué sa position.

Martin se fit songeur.

— Comment la Confrérie a-t-elle réussi à le capturer ? demanda-t-il. À l’époque je veux dire. J’ai du mal à croire que tu les aies laissé faire si tu as vraiment juré de le protéger. Il me semble qu’un être de ton envergure est à même de venir à bout d’un commando de chasseurs.

— Je n’étais pas présent le jour où ils s’en sont pris à lui. Apo était seul et sans défense. Ils l’ont attaqué durant la journée quand il est le plus vulnérable.

Il lâcha Simon et se leva pour aller s’adosser au mur opposé.

— Nous vivions alors à Thonon-les-Bains sur les bords du lac Léman dans une grande et belle demeure que j’avais achetée six mois plus tôt. Je m’étais absenté ce jour-là pour organiser notre départ.

Martin et Simon échangèrent un coup d’œil rapide, surpris d’apprendre que

le couple mythique avait vécu une existence normale entouré d'êtres humains.

— Je sais ce que vous vous dites, mais nous n'avons pas toujours été des sauvages, leur apprit Tula, légèrement froissé. Toutes les fois où cela nous fut possible, nous nous sommes mêlés à la foule. Quoi qu'il en soit, Apo avait eu une violente crise la semaine précédant notre départ et une famille bourgeoise des environs en avait fait les frais. Il lui arrivait parfois de perdre la bataille contre ses pulsions. Je parle des envies de meurtre, des carnages. La plupart du temps, il s'accommodait du sang de cheval ou de porc et quand son désir de tuer se faisait trop intense, il partait chasser du gibier dans la forêt. Mais parfois...

Il se frotta l'arcade sourcilière et sa voix mourut un instant avant de poursuivre son récit :

— Les gens de la région ne nous portaient pas spécialement en haute estime en raison de la couleur de notre peau et du fait que nous étions deux hommes vivant sous le même toit, mais ils nous laissaient tranquilles. Sans doute parce que nous avions de l'argent et de bonnes manières. Quand le drame a été rendu public, quelques personnes ont tout de suite eu des soupçons à la fois sur notre véritable nature que sur la relation qui nous unissait vraiment. Certains n'ont pas tardé à pointer un doigt accusateur dans notre direction et j'ai compris qu'il était temps de filer, de trouver un autre endroit où vivre.

Il poussa un bref soupir.

— Le meurtre de la famille Biengentil a dû finir par arriver aux oreilles de la Confrérie, car Apo s'est évanoui du jour au lendemain. La dernière fois que je l'ai vu, il dormait paisiblement dans son cercueil.

Tula se tut.

— Je ne me suis absenté qu'une seule journée...

Son émotion était palpable.

— Depuis ce jour, reprit-il, la gorge serrée, je suis à sa recherche. Pendant quarante ans, j'ai fouillé les profondeurs du lac, persuadé qu'on l'y avait jeté dedans. Cela n'a rien donné alors j'ai creusé des tranchées, retourné des cimetières, menacé des gens, parcouru l'Europe, traversé l'Atlantique. Personne n'a parlé. Et puis au printemps soixante-dix-huit, à San Francisco, une femme est venue m'aborder dans la rue. Elle disait travailler pour un groupe de personnes importantes, des visionnaires capables d'apporter la paix sur Terre. Une paix durable et en parfaite harmonie avec les éléments. Au

début, je l'ai prise pour une de ces hippies à la mode, puis je me suis rendu compte qu'elle n'était pas si farfelue que ça. J'ignore comment cette femme a découvert mon identité, mais elle en savait beaucoup à propos d'Apo et moi, de ce que nous étions et de notre amour réciproque.

— Elle devait être membre de l'organisation qui emploie Grégorian, confia Simon.

— Elle prétendait savoir où était détenu Apo. Lorsqu'elle m'a fait part de sa proposition, je n'ai pas pu refuser. J'ai accepté de l'accompagner sans résister. J'aurais fait n'importe quoi pour le serrer à nouveau dans mes bras. J'ai compris trop tard qu'elle mentait et que ses intentions n'étaient pas aussi pacifiques que ça.

— Tu as été piégé, observa Simon.

— Je me suis montré imprudent et stupide.

Les trois hommes sortirent de la chambre pour regagner la pièce à vivre. Tula se posta devant la large fenêtre et laissa son regard se perdre dans le crépuscule.

Dehors la neige tombait à gros flocons.

Martin prit Simon à part.

— On devrait l'aider, proposa-t-il.

— Vardrenne m'a convaincu de ne pas nous mêler de cette histoire.

— Il cherche l'amour de sa vie. Tu ne crois pas qu'après tout ce qu'il a traversé, il mérite un peu de bonheur.

— Pas si son bonheur implique de remettre en liberté un vampire assoiffé de sang.

— Vardrenne connaît l'endroit où il a été enfermé ?

— Non. L'ancien bâtiment qui abritait le siège de la Confrérie a été détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Il ne reste plus rien des archives qu'il contenait. Tout ce qu'on peut espérer, c'est que la cage dans laquelle ce monstre a été jeté est bien verrouillée.

— Cet Apo est si terrifiant que ça ? Je connais des tas de vampires sanguinaires qui ont cessé de tuer des humains...

— C'est le vampire originel, Martin. Dieu seul sait ce dont il est capable.

Il s'écarta d'un pas pour ajouter :

— Et entre nous, j'aimerais n'avoir qu'un seul problème à gérer à la fois. D'abord le virus, ensuite le roi des vampires.

— Faisons un marché, proposa Tula sans quitter des yeux l'horizon.

Simon et Martin se tournèrent vers lui.

— Lequel ?

Tula leur fit face.

Ses yeux brillaient.

— Si je t'aide à combattre la prolifération du virus, est-ce que tu m'épauleras dans mes recherches ? L'agence a sûrement de bons équipements, des ordinateurs sophistiqués.

— Je n'ai pas besoin d'une contrepartie, Tula. Tu sais bien que ce n'est pas ça le problème.

— Je ne m'arrêterai pas tant que nous ne serons pas réunis.

Il fit un pas en avant.

— Quand je vous regarde, tous les deux. Un loup et un vampire amoureux l'un de l'autre, je ne peux pas m'empêcher de nous revoir, lui et moi, au début de notre relation. Tu sais ce que c'est que d'aimer une personne pendant plus de deux mille ans ? À la fin ton âme fusionne avec celle de ton partenaire. Tu ne fais plus qu'un. Littéralement.

Des larmes apparurent au coin de ses yeux et roulèrent sur ses joues sans qu'il ne les essuie.

— Pose-toi simplement cette question : qu'est-ce que tu ferais si tu étais à ma place ? Si Martin était enfermé je ne sais où ? Livré à lui-même. Abandonné. Perdu.

Le vampire effleura le bras de Simon.

— Rappelle-toi les risques que tu as pris pour moi alors qu'on est ensemble depuis quelques jours seulement, dit-il. Tout ce temps partagé à deux. Ce n'est pas rien. Ça mérite bien une intervention de notre part, non ?

— Tu peux me faire confiance, poursuivit Tula. Dès qu'on aura retrouvé Apo, nous partirons loin des humains. Tu n'entendras plus parler de nous.

Simon sentit son cœur se serrer. Devant un tel plaidoyer, comment refuser ?

— Je verrai ce que je peux faire, soupira-t-il. Je ne te garantis rien.

Martin se déplaça pour allumer le sapin de Noël. Tula resta un moment devant les minuscules diodes blanches qui s'allumaient et s'éteignaient gracieusement.

— Tu veux bien nous en dire plus sur vous ? réclama-t-il ensuite en sautant dans le canapé. Je veux tout savoir sur mon père.

— Apo n'est pas ton père, le contredit Simon en s'installant à côté de lui.

— Façon de parler. Il n'en reste pas moins le créateur de la race

vampirique. Je peux avoir ton bras, s'il te plaît ?

Simon s'exécuta et Martin y planta ses dents.

Tula prit place sur un pouf devant eux.

Il avait l'air épuisé.

— Tu dois en avoir des choses à raconter, fit Martin en cessant de siphonner les veines de Simon.

— Tu n'es pas obligé de nous dire quoi que ce soit, Tula, indiqua ce dernier. Je comprendrais que tu veuilles garder ces souvenirs pour toi. C'est très intime...

— Pas du tout, réfuta Tula. J'insiste. Martin a raison. Notre histoire, ce qui nous est arrivé, c'est votre héritage en quelque sorte. Et puis, une fois que tu auras écouté mon récit, tu prendras peut-être la bonne décision.

Martin cessa de se nourrir puis étira ses jambes pour les poser sur les genoux de Simon. Celui-ci pressa la paume de sa main droite sur les deux petits trous en attendant de cicatriser. Il invita Tula à se lancer.

L'alpha prit alors une grande inspiration.

Deuxième partie : Le fils du soleil et l'enfant de la lune

Je suis né quelque part dans une région que les historiens appellent communément la Mésoamérique, une zone centrée sur la péninsule du Yucatan qui s'étend du Mexique au Costa Rica en passant par le Guatemala et qui englobe une partie du Honduras. Je dis *quelque part*, car je n'ai aucune certitude sur l'endroit exact où j'ai grandi. Il y a deux mille six cents ans, la notion de territoire était différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Les frontières n'étaient pas stables et je n'avais pas conscience de l'étendue du continent. Est-ce qu'une tique sait qu'elle vit sur le dos d'un chien ? C'est peu probable.

Mes pieds foulaient un sol nourricier et au-dessus de moi planaient le soleil, la lune et les étoiles, mais je n'avais jamais réfléchi à l'étendue de cette terre. Pour moi, le monde se limitait à ce qui m'entourait, c'est-à-dire, à des hectares de forêts tropicales humides au sud, à de la savane en remontant vers le nord et à de lointaines montagnes découpant l'horizon à l'est. J'étais une créature intelligente. Je savais marcher, parler et compter, mais mon raisonnement d'homme était relativement simple. Mes semblables et moi n'étions pas encore tout à fait le grand peuple que les historiens appelleraient un jour les Mayas.

Je vivais selon un modèle social déjà bien structuré, mais dont l'apogée n'interviendrait que des siècles plus tard. Quelques proto-cités plus sophistiquées que la nôtre avaient vu le jour un peu partout autour de nous et de modestes pyramides avaient été érigées en l'honneur de rois défunts. Rien de comparable toutefois à ce qui serait construit par la suite. Pour nous, il s'agissait de peuplades voisines dont nous nous méfions. Il m'arrivait pourtant, poussé par la curiosité, de m'aventurer hors de la jungle pour aller les observer.

Notre village comptait plusieurs centaines d'individus. Je dis village, mais je devrais plutôt parler d'une cité, nichée au cœur même de la forêt. Ma mère, Nayibi, en était la gardienne. La chose peut paraître surprenante, mais nous n'avions pas encore tous adopté l'idée d'une société basée sur un pouvoir héréditaire masculin. Plusieurs tribus dans la jungle vivaient selon un schéma matriarcal identique au nôtre avec leur propre dialecte et leurs propres règles.

Ma mère cumulait à la fois les fonctions de reine et de prêtresse, quoique ce

dernier terme ne puisse pas tout à fait s'appliquer à ce qu'elle était vraiment. Elle communiquait avec l'esprit des dieux, faisait office de guérisseuse et de conseillère, s'efforçant de trancher les litiges qui lui étaient soumis avec justesse. Son lien avec l'inframonde ² était avéré, mais pas aussi puissant qu'il le deviendrait par la suite. Aujourd'hui, on pourrait allègrement la comparer à une sorcière, la première d'entre elles même.

Dans les cités plus importantes, la pratique de la religion était dévolue à de hauts prêtres, des érudits dont le savoir était transmis de père en fils. Nous n'étions pas encore parvenus à ce stade, notre mode de vie étant un brin plus primitif que celui de nos voisins des Hautes-Terres.

Ma mère, âgée de vingt-sept ans, avait donné naissance à quatre enfants. Le dernier en date était mort trois jours après sa naissance. Ma sœur cadette avait été tuée par un jaguar après avoir manqué à la vigilance de la femme chargée de la surveiller. Mon autre sœur, Imutsi, était pressentie pour lui succéder et n'avait que peu de considération pour moi. Je pense qu'elle voyait en ma personne un rival. Rien ne l'interdisait. Des hommes avaient eu la charge de gérer notre cité par le passé et je pouvais très bien faire valoir mes droits à la succession de ma mère. Quant à mon père, ce dernier avait péri six mois plus tôt des suites d'une longue fièvre hémorragique. Les maladies étaient nombreuses en ces temps anciens et la mort si courante.

Nous possédions de nombreux esclaves, des prisonniers pour l'essentiel, que Nayibi n'hésitait pas à immoler lorsque cela s'avérait nécessaire. Si la pluie ne tombait pas suffisamment, si le tonnerre grondait ou si les cultures étaient menacées par les insectes. Peu importait le motif, dès lors qu'elle estimait que les dieux réclamaient un sacrifice, le sang coulait à flots. Parfois, lors de cérémonies plus importantes, elle répandait le sien en s'automutilant. Pour ce faire, elle n'hésitait pas à se transpercer la langue, les lobes d'oreilles ou les narines. Elle procédait également à des saignées ainsi qu'à des scarifications selon un rituel bien particulier. Il m'arrivait moi-même, en tant que représentant de la caste supérieure, de devoir m'infliger pareilles blessures. Je n'en étais pas effrayé ni même choqué, car ces pratiques étaient tout à fait naturelles pour nous autres.

J'avais quinze ans et possédais déjà tous les attributs d'un homme adulte. La maturité survenait vite et la majorité, pour peu que cela ait eu un sens pour nous, était reconnue plus tôt qu'aujourd'hui. Mon mariage avait été arrangé

de longue date et je devais épouser sous peu Ikrit, la fille d'une famille commerçante. Là encore, il convient de relativiser l'expression employée, car l'économie de notre société reposait essentiellement sur le troc, la chasse et bien évidemment sur la culture du maïs. Nous élevions des dindons, mangions du chien, tissions notre propre fil, mais l'élevage d'animaux de trait nous était totalement inconnu. Nous échangeions avec les villages voisins amicaux, mais guère au-delà, car nos relations étaient toujours empreintes de méfiance à l'égard des étrangers.

Ma sexualité était complexe et non définie. À l'instar de beaucoup de mes camarades, j'avais entretenu des relations homosexuelles dès l'âge de dix ans. Celles-ci faisaient l'objet d'une grande tolérance et n'étaient pour ainsi dire jamais réprimées. Les femmes n'y échappaient pas non plus, même si ces dernières semblaient moins adeptes des plaisirs de la chair que nous. En fait, je ne raisonnais pas en des termes aussi complexes que l'homosexualité ou l'hétérosexualité pour expliquer ma libido, mais j'avais tout de même un penchant pour le corps masculin. La silhouette des femmes n'avait qu'un intérêt reproductif à mes yeux.

L'essentiel de mes journées était consacré à la chasse et à la pratique des arts de la guerre. Je ne me plaisais qu'en la compagnie de mes amis ou des soldats avec lesquels je m'exerçais chaque jour. J'ignorais si ma mère m'avait transmis ou non ses dons de clairvoyance, mais j'avais le sentiment d'être en osmose avec la végétation luxuriante et les animaux qui y vivaient autour de moi. Très souvent, il m'arrivait de m'arrêter quelque part dans la jungle pour écouter les oiseaux aux plumages multicolores chanter, l'eau de la pluie ruisseler le long des arbres, le vent faire crisser les larges feuilles. Dans ces moments-là, je fermais les yeux et m'imprégnais des odeurs d'humus qui embaumaient l'air. Bien que cela fût réservé aux femmes de ma tribu, il m'arrivait de croire parfois que les dieux cherchaient à communiquer aussi avec moi.

Cette impression me fut confirmée au cours d'une partie de chasse après que je me fus enfoncé dans la forêt avec deux amis. Nous étions à la poursuite d'un cochon sauvage ce jour-là et dans mon empressement à capturer l'animal, j'avais fini par me perdre. À travers l'entrelacs de lianes et de racines, de feuillages verdoyants que constituaient les sous-bois impénétrables, il était parfois bien difficile de s'y retrouver. Je me souviens que des gouttelettes de sueur glissaient dans mon dos, que j'étais essoufflé.

La lumière du soleil se déversait au-dessus de ma tête en de larges bandes diagonales dans lesquelles virevoltaient de la poussière, quelques spores et de minuscules insectes. La végétation m'offrait un panel de verts si flamboyants que j'en eus presque le souffle coupé. Jamais encore je n'avais prêté attention à mon habitat de cette manière. Ce fut comme si une force extérieure m'avait poussé à prendre conscience de ce qui m'entourait. C'est là, dans cette nature aussi hostile que magnifique, que je l'ai vu. Son regard doré a transpercé l'obscurité au moment de sortir la tête de sous les fougères. Un jaguar. Massif et tacheté de rosettes noires, le museau rose et humide. J'ai tout de suite pointé ma pique dans sa direction. Lui n'a pas bougé d'un poil. Il me fixait droit dans les yeux, scrutant le fond de mon âme. Je me refusais à le blesser inutilement ou à le tuer, car l'animal était vénéré dans ma culture. On ne le sacrifiait que pour une raison importante. Nous nous sommes tous les deux observés pendant une interminable minute, peut-être davantage, chacun sur la défensive avec, en tout cas pour ma part, une profonde déférence. J'avais déjà croisé des jaguars au cours de ma vie et celui-ci n'était pas comme les autres. Il s'agissait d'une divinité, je pouvais le sentir dans mes tripes, encore que j'ignorais la signification de sa présence. Était-il venu m'avertir d'un danger ou devais-je le considérer comme un messager de bon augure ?

Au bout d'un moment, le dieu-jaguar a reniflé le sol tout en me gardant dans son champ de vision et j'ai compris que je pouvais baisser ma garde. Il a disparu comme il était arrivé, avec grâce. Le soir même, je me suis empressé de raconter mon expérience à ma mère. Celle-ci me jura alors que le dieu Balam m'avait placé sous sa protection et qu'il autorisait mon union avec Ikrit.

Si ma mère estimait que le seigneur Balam était venu m'honorer de sa présence, qui étais-je pour remettre sa parole en doute ? Au fond de moi pourtant, l'explication ne me satisfaisait pas. Je voulais croire à autre chose sans savoir quoi précisément. J'ai tendance à penser aujourd'hui qu'il était venu m'avertir d'un grand danger.

Ikrit était âgée de onze ans. C'était une jolie jeune fille selon les critères de l'époque, mais je n'éprouvais pour elle ni désir ni affection. Il nous arrivait de nous croiser de temps en temps au détour d'une maison ou d'un lieu de passage et je lisais dans ses grands yeux la fierté de devenir ma femme. Même si je n'avais pas autant d'importance que ma sœur, je n'en demeurais pas moins le fils de la cheffe et les membres de notre clan me respectaient

pour cela. Je restais un bon parti si vous préférez. Tout ceci pour vous dire que je coulais des jours heureux en présence des miens, insouciant, mais surtout stupide de croire qu'il en serait ainsi jusqu'à la fin de ma vie, car en ces temps reculés, les plus imposantes cités cherchaient sans cesse l'occasion d'étendre leur domination sur leurs voisines. Il serait idiot de penser que les populations implantées dans la région vivaient en paix. Le plus souvent, celles-ci se faisaient la guerre. Et nous n'étions, en ce qui nous concerne, jamais à l'abri d'une tentative d'invasion.

Quatre mois avant la cérémonie de mon mariage, ma mère avait été informée que plusieurs villages au nord de notre position avaient été attaqués par les soldats du roi veuf Belawakati de la cité d'Hatnuk. J'avais déjà entendu parler de la brutalité du monarque et de son goût pour le sang, mais je nous croyais protégés de ses envies meurtrières, perdus que nous étions dans les confins de la jungle.

Je me trompais, naturellement.

Il vint rapidement à nos oreilles que les hommes, les femmes et les enfants faits prisonniers par ses armées venaient grossir les rangs de ses esclaves. Beaucoup étaient exécutés sur place en l'honneur de la victoire. Les habitations étaient brûlées, les récoltes pillées. Les nobles vaincus, qu'ils fussent rois ou reines, étaient décapités avant d'être offerts au dieu soleil dont Belawakati se voulait l'unique représentant.

Comme je l'ai indiqué, les conflits étaient courants de mon temps et je n'étais pas surpris d'apprendre qu'une cité rivale avait décidé de partir en guerre. Personnellement, j'étais prêt à me battre et tout autant disposé à mourir si jamais l'armée du roi veuf osait nous défier. Ma mère en revanche s'inquiétait de l'expansion rapide de Belawakati et doutait de la capacité de ses hommes à la protéger du sort que ce dernier lui réserverait s'il parvenait à prendre sa cité. Au fil des semaines, cette inquiétude se mua en une douloureuse crainte pour finir en une terreur inqualifiable qui lui fit perdre l'appétit puis, très vite, le sommeil.

Pour remédier à son mal-être grandissant, ses conseillers lui firent sacrifier des animaux, l'obligèrent à prononcer de sombres incantations jusque tard dans la nuit. Eux-mêmes invoquèrent les dieux en espérant que le roi meurtrier cesse son entreprise. Il n'en fut rien et, un matin, nos éclaireurs confirmèrent l'arrivée imminente de l'envahisseur. Je m'efforçais de montrer mon optimisme en assurant à ma mère que je mènerais moi-même les

hommes au combat s'il le fallait. Je n'avais aucun doute sur notre victoire.

— Le dieu jaguar m'a épargné dans la forêt, lui rappelai-je un soir alors qu'elle tremblait de tout son corps. Il nous protégera tous.

Mais elle refusait d'entendre raison.

Quand la dernière cité avant la nôtre tomba, Nayibi se tourna elle-même vers les esprits de l'inframonde, implorant celui ou celle qui l'écouterait de venir à son secours. Une nuit, après que les soigneurs lui eurent fait boire une concoction à base de lianes aux vertus hallucinogènes, la déesse Ix Chel ³ lui apparut en songe sous les traits d'une vieille femme au visage peinturé de glaise et de charbon. Celle-ci assura à ma mère que son sort n'était pas jeté, mais que pour sauver sa vie, elle devrait en sacrifier d'autres.

À commencer par celle de sa fille.

Ma mère y consentit sans rechigner et au beau milieu de la nuit, alla trouver ma sœur, la tira hors de sa couche puis, à l'aide d'un poignard, lui trancha la gorge.

Lieu hautement spirituel dans lequel sont envoyées les âmes des défunts et où vivent les dieux. Monde souvent considéré comme hostile.

Divinité aux multiples facettes. Tour à tour déesse de la lune, de la fertilité et des eaux, du pouvoir féminin. Sage-femme, guerrière liée à la mort. Elle est souvent représentée sous les traits d'une femme âgée coiffée d'un serpent enroulé sur la tête.

Je ne sais pas ce qui relève du surnaturel ou de l'esprit torturé de ma mère. Probablement un peu des deux. Quoi qu'il en soit, après avoir assassiné Imutsi, Nayibi ne fut plus jamais la même. En proie à une démente que la peur avait certainement réveillée, elle fit fabriquer en toute hâte des appareils et des coiffes des plus resplendissants. Toutes les couches de la société furent mises à contribution et malheur à celui ou celle qui s'offusquait de prêter son concours, car la reine les faisait éventrer sur-le-champ. Devant ses multiples caprices, quelques sages essayèrent tant bien que mal de lui faire entendre raison. Ils n'eurent cependant guère l'occasion de se plaindre très longtemps, car leur cœur fut aussitôt arraché de leur poitrine et jeté au feu.

Je regardais sans rien dire ma mère sombrer chaque jour dans la folie. Les cadavres qu'elle semait derrière elle laissaient présager du pire et je craignais qu'elle n'attente à ma vie. Deux jours avant que les premiers soldats du roi Belawakati ne nous attaquent, ma mère fit sacrifier trois vierges dont ma future épouse. Ses fidèles servantes récoltèrent leur sang dans des récipients en terre cuite pour le mélanger à une poudre sombre et lui en enduisirent tout le corps. Une fois la couche précédente parfaitement sèche, une nouvelle était aussitôt appliquée sur sa peau. L'opération fut ainsi répétée jusqu'au surlendemain, si bien qu'à la fin, les traits de son visage disparurent au profit d'un masque inexpressif et lugubre.

Je ne voyais pas en quoi toute cette mise en scène pouvait l'aider jusqu'à ce qu'elle se montre vêtue de plumes et de bijoux, la peau rouge carmin et le regard fou : véritable apparition funeste.

— Tu nous conduis tout droit à la mort, lui reprochai-je à voix basse alors que la cité entière se préparait à affronter l'envahisseur.

— Je nous sauve bien au contraire, déclara-t-elle sans quitter la jungle des yeux. Tu vois les choses comme un guerrier, mais l'armée de Belawakati est puissante. Jamais nous n'en viendrons à bout. Retiens tes hommes.

Je compris ses intentions en la regardant poser sur sa tête un couvre-chef fabriqué à partir de plumes d'oiseaux exotiques et en nouant autour de ses poignets et de son cou divers bijoux. Elle ne s'était pas préparée à combattre le roi sanguinaire, elle envisageait de le séduire.

Tels avaient été les conseils de la sage Ix Chel. Quand on ne peut user de la

force, il convient de faire preuve de ruse, et dans ce domaine, femmes et divinités excellent avec finesse. L'entreprise était suicidaire, mais non dénuée de bravoure.

À l'instar de la reine, je fus préparé puis habillé en conséquence. Ma mère me voulait à ses côtés lorsque le roi veuf ferait son entrée dans la cité. Non pas parce que j'étais l'unique enfant qu'il lui restait, mais pour lui servir de trophée. Si une tête devait voler. Il ne pouvait s'agir que de la mienne.

Je portais une ceinture cérémoniale constituée de lanières végétales, de peaux et de longues plumes jaunes, vertes et bleues. Le reste de mon corps était nu, mais recouvert de motifs tribaux. On avait placé sur ma tête un crâne de jaguar.

Ma mère et moi étions magnifiques.

— Tu aurais pu épargner la vie de toutes ces filles, lui reprochai-je tandis que l'on terminait de me préparer.

Elle tourna la tête vers moi pour me fixer avec colère et son regard m'imposa le silence. À nos yeux, le sang n'était pas simplement du sang. C'était la boisson des dieux. L'unique raison pour laquelle ils étaient prêts à exaucer nos prières.

Il ne devait pas être versé inutilement.

— Ces filles sont mortes, c'est vrai, répondit-elle sans une once de remords, mais c'est moi qui m'offre en sacrifice. Ne l'oublie jamais.

Puis elle s'est ensuite avancée vers la foule qui s'amassait en levant le menton à la fois fière et pétrifiée par la peur.

Belawakati est entré dans notre cité en véritable conquérant à la tombée de la nuit et nous ne lui avons opposé aucune résistance. Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qui l'a empêché de tous nous massacrer. Est-ce la vision de ma mère ensanglantée, à demi dévêtue, parée de plumes gigantesques et colorées qui a eu raison de son aliénation ? La lassitude d'une énième victoire facile ? La crainte d'offenser les dieux ? La lune rousse qui montait dans le ciel et qui constituait un mauvais présage ? La réponse s'est perdue dans le temps, mais j'ai tendance à penser que sur le coup, il a vu en ma mère son pendant féminin.

Des corbeilles de fruits, de fleurs, du linge et des poteries lui furent offerts ainsi que des plats cuisinés à base de maïs, de courges ou de haricots. On trancha la gorge de quelques animaux sur son passage afin qu'ils arrosent de leur vie le sol sous ses pas. Belawakati était un homme mûr, les cheveux

grisonnants et le ventre arrondi par la consommation d'une nourriture trop riche. Il n'avait pas encore quarante ans, mais l'espérance de vie étant ce qu'elle était, il avait l'allure d'un vieillard. On lui avait percé les oreilles et le nez pour y placer des bijoux en terre cuite ou fabriqués dans des os d'animaux. De vieilles cicatrices laissant supposer qu'il s'était automutilé marquaient ses joues. Rien ne le différenciait d'un autre homme si ce n'était, peut-être, le costume d'apparat qu'il portait sur lui.

Je ne me souviens plus vraiment pourquoi mon attention s'est portée sur Apo. Tout ce que je sais, c'est qu'il se tenait derrière le roi dont j'ignorais alors qu'il était le fils, le menton baissé, les mains jointes devant lui. Ses longs cheveux noirs tressés brillaient à la lumière des torches que les gardes serraient entre leurs mains et je me suis demandé comment un garçon aussi timide pouvait encore être vivant. Auprès de nous, il n'aurait pas survécu plus d'une semaine. Lorsqu'il releva la tête, je fus subjugué par son visage aux traits féminins. Aujourd'hui, on parlerait d'une beauté androgyne. Sa peau était plus claire que la mienne, mais elle n'en demeurait pas moins propre aux gens de la région. Ses lèvres étaient gourmandes, mais sa bouche petite. Ses yeux fixaient un point invisible et je compris en le dévisageant qu'il était effrayé. Par quoi précisément, je n'aurais su le dire. Incapable de braquer mon regard sur autre chose que lui, je l'ai contemplé tout le temps que durèrent les présentations entre le roi et la reine. Apo n'a jamais daigné me regarder une seule fois. J'étais pourtant convaincu qu'il sentait ma persistance. Ce n'était pas tant ses joues glabres, ses yeux en amande ou l'appétit qu'il éveillait chez moi qui m'attirait que l'impression d'innocence qu'il dégageait. Tout semblait glisser sur lui à la manière d'un cours d'eau qui surmonte un rocher. Il donnait l'air d'être perdu quelque part, suspendu à des centaines de kilomètres d'ici, à peine concerné par ce qui se déroulait alors que le moment était d'une importance capitale. En un claquement de doigts, la réunion pouvait se transformer en un véritable bain de sang et je me demandais s'il en avait seulement conscience.

Le roi veuf s'entretint longuement avec ma mère et, si je fus invité à prendre part aux discussions, Apo en fut écarté sans que j'en connaisse les raisons. Je n'avais, pour ma part, qu'une présence décorative. Contre toute attente, Nayibi fit montre d'un certain talent dans l'art de la séduction et parvint à amadouer Belawakati sans trop de difficulté. L'alcool de maïs et de miel fermenté l'a sans doute beaucoup aidée dans sa démarche. Gardant la

maîtrise de ses émotions, ma mère se fit passer pour la reine-lune sanglante, protégée de la déesse Ix Chel. Toujours avec un aplomb que je ne lui connaissais pas, elle persuada l'envahisseur et ses conseillers qu'une alliance était possible entre nous. Nous n'avions rien à offrir si ce n'était le charisme de ma mère, ses attributs sexuels et sa capacité à enfanter facilement.

— Tu n'as pas d'épouse fertile, fit remarquer Nayibi en s'adressant au roi à la fin du repas. Il se trouve que je suis encore en âge de porter des enfants.

— J'ai déjà un fils pour me succéder, répondit le veuf.

— Nul n'est à l'abri du seigneur de la mort. Que se passerait-il s'il venait à lui arriver malheur ? Un accident survient vite.

Cette dernière indication déplut à nos *invités* tout en faisant mouche.

— Hatnuk est importante, concéda Nayibi, mais j'ai ouï dire que d'autres cités plus importantes encore convoitaient les terres que tu as prises ces derniers mois.

J'ignorais si ses allégations étaient fondées ou non et comment elle les avait obtenues, mais je ne l'interrompis guère.

— Tu fais la guerre, poursuivit-elle en se levant pour faire quelques pas.

Dans la pénombre, accourée comme elle l'était, je lui trouvais des airs surnaturels. Elle avait quelque chose d'intimidant dans le regard et de menaçant dans l'attitude.

— Tu pilles sans réserve, poursuivit-elle, massacrant sur ton passage les tribus qui vivent en paix, mais tu manques d'ambition. Tu ne vois pas plus loin que la prochaine cité à abattre. Un jour prochain, tu pourrais tomber sur plus fort que toi.

Belawakati se crispa.

Je crus pendant une seconde qu'il allait se jeter sur ma mère.

Celle-ci s'en aperçut et s'empressa d'ajouter pour le détendre :

— Tu es un grand chef, mais tu pourrais devenir un puissant roi.

Je vis Belawakati se rasseoir, attentif, sinon intrigué.

— C'est-à-dire ? fit-il.

— Unifie les cités tombées. Place-les sous ton joug et dirige-les toutes au lieu de les détruire une par une. Fortifie ton pouvoir, consolide ta domination. Ensuite, tu pourras partir en guerre contre les villes du sud.

Belawakati eut un petit rire moqueur laissant entendre qu'il était impressionné. En tout cas, moi je l'étais.

— Et tu crois que toi, une femme, peux m'aider à accomplir ce projet ?

railla-t-il.

Ma mère le fixa droit dans les yeux et se pencha en avant. Les flammes se reflétaient dans ses pupilles sombres au point de m’effrayer.

— J’en ai eu la vision, affirma-t-elle.

Nayibi se montra de plus en plus vindicative dans ses explications, plus démonstrative aussi, de sorte qu’il fut rapidement décidé de laisser les monarques seuls le reste de la nuit s’accorder sur les termes d’un éventuel partenariat. J’étais inquiet pour ma mère, car je redoutais que Belawakati ne la violente ou, pire, qu’il ne la tue. Si tout semblait se dérouler sous les meilleurs auspices, Belawakati pouvait tout à fait jouer un double jeu ou tout simplement décliner son offre.

Aussi ne me suis-je guère trop éloigné.

Les soldats ennemis s’étaient regroupés autour d’un feu devant la maison de ma mère, acceptant la nourriture et les boissons que les femmes de notre cité leur apportaient. Je ne percevais aucune animosité particulière chez eux, mais les apparences sont souvent trompeuses et ils n’attendaient peut-être qu’un signe de leur maître pour agir. Apo se tenait un peu en retrait et piochait dans une galette de maïs. Il n’avait pas été laissé sans surveillance, car deux hommes lui tenaient compagnie devant un feu.

Au-delà de son aspect physique, j’étais intrigué par son mutisme. Il semblait coupé du monde qui nous entourait, comme si celui-ci ne l’intéressait pas, ou pis, comme s’il ne le comprenait pas. Quelque chose m’attirait en tout cas dans la personnalité de son corps sans que je ne sache précisément quoi. Peut-être était-ce la délicatesse qu’il mettait dans chacun de ses mouvements ou bien simplement sa musculature sèche et désirable ?

Je me suis approché de lui en faisant attention à ne pas paraître menaçant. Les deux gardes ont montré quelques signes de méfiance en effleurant les lames de pierre qu’ils portaient sur eux. J’ai levé les mains devant moi et ils ont éloigné les leurs de leurs armes. Apo m’a dévisagé. Il devait sans doute se demander ce que je faisais là.

À vrai dire, me posant moi-même la question, j’ai fini par faire demi-tour pour trouver un endroit où dormir. Je ne m’inquiétais pas de ne pas avoir un toit fixe sur la tête. Peu importait où je décidais de me rendre, on m’accueillerait volontiers pour la nuit.

Pour le reste, les discussions cessèrent dans la demeure de ma mère et nous eûmes le privilège d’entendre un peu plus tard qu’un accord avait été trouvé.

Ma mère s'efforça d'expliquer plus en détail son projet aux conseillers du roi. Un projet, du reste, très ambitieux qui consistait à placer ce dernier ainsi que toute sa famille à la tête de plusieurs cités étatiques. Hatnuk serait proclamée ville royale et la gouvernance des populations annexées s'organiserait autour de représentants qui parleraient et agiraient au nom de Belawakati. Les habitants et les esclaves nourriront les castes supérieures tout en fournissant la matière première nécessaire au développement des villes. En retour, des soldats garantiront leur protection contre toute forme d'agressions extérieures.

Nayibi était une visionnaire et venait de poser sans le savoir les fondements d'une société féodale primitive. Ce que j'ignorais alors, c'était l'objectif final qu'elle s'était fixé. Les tractations ne durèrent pas plus de deux jours, les conseillers de Belawakati jugeant ses réflexions suffisamment pertinentes pour approuver l'idée d'une alliance rapide.

Ainsi fut-il décidé d'arrêter la conquête des terres situées au sud et de regagner Hatnuk pour y célébrer l'union de Belawakati et de Nayibi, le soleil et la lune.

— Tu ne crois pas que tu vas un peu vite en besogne ? questionnai-je ma mère, quelques jours avant notre départ. D'abord tu laisses l'envahisseur prendre possession de nos terres sans rien dire, maintenant tu t'allies à lui pour je ne sais quel projet de mariage. On ne sait rien de ces gens. Qui te dit qu'une fois là-bas nous ne serons pas démembrés et offerts en sacrifice ?

Elle eut un petit soupir d'exaspération à mon encontre. Quelque chose m'échappait, visiblement.

— Nous ne craignons rien, m'assura-t-elle.

Il y a peu encore, Nayibi passait ses nuits à pleurer, terrorisée à l'idée que Belawakati ne la fasse empaler vivante, et voilà qu'elle se montrait à présent forte et remplie d'une détermination nouvelle. J'ignorais d'où lui venait cette subite confiance en elle et me montrais plus que circonspect.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ? demandai-je.

— Ix Chel m'a montré des images d'évènements qui ne se sont pas encore déroulés. Je sais ce qui va arriver.

Nous étions nombreux dans la région à consommer de l'ayahuasca, une

boisson ancestrale, véritable psychotrope, qui n'était pas sans nous rendre malades. Ce qu'elle entendait par *voir* l'avenir n'était que le fruit de son imagination.

Enfin, c'est ce que je crus sur le moment. Je la dévisageai longuement, perplexe.

— Et qu'as-tu vu au juste ? m'intéressai-je.

— Une pyramide de pierres si haute et si large qu'elle touchait les nuages et à son sommet, un trône...

Elle s'interrompit et je vis briller l'ambition propre aux grands hommes dans son regard.

— Et toi assise dessus, j'imagine.

J'avais dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais Nayibi me fixa avec un tel sérieux que le sourire naissant sur mon visage disparut de lui-même. Sa peur tangible de la mort lui avait fait perdre la tête. Voilà qu'elle se rêvait en monarque suprême à présent.

— Tu n'es pas sérieuse ? poursuivis-je.

Il me semble avoir eu une réaction dédaigneuse, mais ce fut peut-être de l'inquiétude. Je ne me souviens plus.

— L'ère du soleil touche à sa fin, déclara-t-elle. La lune monte dans le ciel. C'est le signe que le moment est venu.

— Le temps de quoi ?

— De rendre au féminin sa place dominante. C'est ainsi qu'il a été. C'est ainsi qu'il sera.

— Tu crois vraiment pouvoir remplacer Belawakati ? Lui succéder ?

Elle me tira par le bras pour m'emmener un peu à l'écart.

— Les hommes sont vindicatifs et cruels. Toutes ces guerres incessantes, ces pillages, ces tueries, il faut y mettre un terme. Ix Chel me montre régulièrement la voie à suivre. Elle me dit quoi faire, me souffle les mots qui conviennent. Jusqu'à présent, elle a été bonne conseillère.

— Et comment comptes-tu t'y prendre au juste ? raillai-je. Tu envisages de te débarrasser de tous les hommes ?

Son silence fut d'une éloquence étourdissante.

Son dessein me paraissait presque aussi fou qu'elle.

— C'est grotesque, protestai-je.

— Je ne ferai pas tuer les hommes, lâcha-t-elle finalement. Il me faut simplement donner une descendance à Belawakati et le reste suivra.

— De préférence des filles ?

Elle hocha la tête.

— Et jusqu'à ce que l'aînée d'entre elles soit en âge de prendre sa place, je régnerai sur la plus riche des cités. J'imposerai ma loi, ma vision des choses. Les hommes ne constitueront plus aucune menace. Jamais.

— Je suis un homme, lui rappelai-je. Est-ce ainsi que tu me vois ? Comme une menace ? Me feras-tu périr comme ma sœur ?

Elle me caressa le visage en prenant un air désolé. Lorsque sa main quitta ma joue, un frisson glacial me traversa.

— Tu es mon fils et je t'aime, me dit-elle.

— Tu ne réponds pas à ma question.

Nayibi se décala pour faire quelques pas.

— Ix Chel est secrète et mystérieuse, déclara-t-elle. Ses plans ne me sont pas entièrement dévoilés. Une certaine zone d'ombre subsiste encore. Je ne sais pas pourquoi elle a choisi ta sœur plutôt que toi.

Que la sombre déesse lui fût des cachoteries semblait la troubler. Ma mère désigna tout à coup Apo du menton lorsque ce dernier passa au loin devant nous. Torse nu, il portait une courte tunique et une ceinture autour de la taille ainsi que divers colliers. Je ne pus m'interdire de loucher sur la fine musculature de ses cuisses.

— Il me reste un dernier problème à résoudre, déclara Nayibi en le suivant des yeux.

— Apo ? dis-je. Il ne représente aucun danger pour toi.

— Il est le prétendant au trône de Belawakati.

— J'ai l'impression qu'il n'a pas toute sa tête.

Ma mère l'observa en détail.

— Il ferait néanmoins un bon époux.

Je lui lançai un regard en biais.

Elle se tortillait sur place et je compris qu'il ne la laissait pas indifférente. Nayibi avait eu de nombreux amants par le passé. Son appétit pour les choses du sexe était connu de tous et il était évident, malgré la menace que ce dernier pouvait constituer, qu'Apo lui plaisait.

— Belawakati, dis-je.

— ... n'est pas immortel.

Elle se mit à réfléchir à voix haute :

— Son fils pourrait m'être utile en fin de compte. Si je croise mon sang

avec le sien plus encore qu'avec celui de son père, personne ne contesterait mon autorité. Une fois nos filles nées et viables, il me serait aisé de...

Nayibi n'acheva pas sa phrase, mais je n'eus aucune difficulté à saisir le fond de sa pensée. Je posai une main sur son épaule. Ma mère était petite et son corps fin et délicat. Entre mes mains, elle me parut fragile.

Il m'aurait été aisé de lui briser la nuque.

Je regrette de ne pas l'avoir fait.

— Fais attention à toi, la mis-je en garde. Ton projet n'est pas sans risque. Si Belawakati a le moindre soupçon sur ta loyauté, il te tuera sans hésitation. Et moi aussi par la même occasion.

Elle donna un léger mouvement d'épaule pour retirer ma main. Mes doutes l'agaçaient, je le voyais.

— Cesse de craindre cet homme, grimaça-t-elle. Il ne compte déjà plus.

Notre voyage vers Hatnuk fut long, mais sans véritable danger. En tout cas, si nous fûmes la proie de quelques tentatives d'agression, je n'en eus pas conscience. Des éclaireurs nous précédaient afin d'annoncer le retour du roi. Nayibi poursuivit sa campagne de charme auprès de Belawakati avec une implication qui forçait l'admiration. Malgré la distance à parcourir et l'empressement de ce dernier à rejoindre sa cité, nous faisons de nombreuses haltes, notamment pour qu'il puisse se sustenter. Les nuits étaient réservées au repos et aux distractions en tout genre. Nayibi se prêtait volontiers à toutes les réclamations de son futur mari qui n'aimait rien tant que la voir se tortiller et psalmodier toutes sortes d'incantations et de chants dès la tombée de la nuit. Elle lui prédisait l'avenir en jetant des os par terre ou en étudiant les entrailles d'un petit rongeur. J'ignore si elle savait ce qu'elle faisait ou si elle improvisait au fur et à mesure, mais il était manifeste qu'elle exerçait sur lui, ainsi que sur tous les autres, une terrible fascination. Quand on lui demandait d'où elle tirait toutes ces connaissances, ma mère déclarait que son savoir lui était directement envoyé depuis l'inframonde.

Je suis l'instrument d'Ix Chel, se plaisait-elle à dire et nul ne remit en doute cette affirmation, surtout pas après qu'elle eût, par je ne sais quelle malice, prédit la mort d'un soldat dont les circonstances restent encore aujourd'hui assez mystérieuses.

Je dois dire qu'à la fin, moi-même, j'avais du mal à faire la part des choses et je ne saurais vous affirmer que la disparition du garde ne fut pas l'œuvre de ma mère. Peut-être l'a-t-elle tué pour sauver les apparences, peut-être a-t-elle vraiment vu sa destinée. En tout cas, j'observais tout ceci d'un œil attentif, guettant les premiers signes d'ennui du roi. Même si ma mère s'enlisait dans un rôle qu'elle composait avec talent, il était de mon devoir de la protéger pour le jour où sa mascarade serait dévoilée.

Par la force des choses, nous fûmes amenés, Apo et moi, à nous fréquenter de plus en plus souvent. J'ignore ce que j'attendais de lui précisément, mais j'appréciais sa compagnie. Je respectais ses silences même si je ne les comprenais pas toujours. D'abord suspicieux, il finit par tolérer ma présence à ses côtés durant la journée et accepta bientôt que je partage ses repas le soir. Au début, nos discussions se limitaient à quelques mots, mais je voulais

croire qu'une confiance réciproque s'était installée entre nous. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'Apo était quelqu'un de réservé. Sa timidité était néanmoins touchante et j'en vins à lui trouver un certain attrait au bout de quelque temps.

Il m'arrivait par moment de le regarder sans qu'il ne le sache. Il pouvait passer de longues minutes à scruter les nervures d'une feuille ou à épier un oiseau perché sur une branche. Parfois, il collait une oreille contre un arbre en l'entourant de ses bras. Il affirmait pouvoir sentir la sève circuler sous l'écorce. Quelques fois encore, il disait entendre des murmures dans le vent, apercevoir des entités dans la jungle, des créatures mi-homme mi-animal qui n'étaient pas dangereuses, mais dont il préférait ne pas s'approcher. Je ne voyais jamais rien d'autre que des hectares d'une végétation dense et oppressante autour de nous, ce qui me faisait par moment douter de ce qu'il disait, mais si ma mère avait l'oreille d'Ix Chel, pourquoi Apo ne pouvait-il pas distinguer les contours d'un univers habituellement caché au commun des mortels ? Il était à l'écoute de ses sens, de la nature. J'aimais sa manière d'effleurer la vie du bout des doigts, de vouloir comprendre la sauvagerie de notre existence. J'aimais surtout la retenue dont il faisait preuve au quotidien, la légèreté de ses mouvements et son rire doux. Il était différent de la plupart des autres hommes que je connaissais et qui, bien souvent, se montraient par trop brutaux et irréfléchis. Apo détestait la violence et la guerre et désapprouvait les agissements de son père. J'avais beau lui expliquer qu'il n'y avait pas d'autre alternative que de tuer son ennemi quand celui-ci attentait à votre vie, Apo estimait qu'une autre voie était possible.

— Les animaux tuent eux aussi, argumentai-je un matin alors que nous avançons sous une atmosphère chaude et humide.

— Uniquement pour se nourrir, rétorqua-t-il. Ils n'attaquent jamais pour le plaisir de tuer. Bien souvent, ils préféreront la fuite à la confrontation. Si tu veux mon avis, l'esprit des hommes est mauvais par nature.

— Le mien aussi ?

Il sourit en baissant la tête sans me répondre.

Dix jours après notre départ, mon attirance pour Apo s'était muée en quelque chose de plus ambigu. Ses lèvres, son corps élancé, sa peau que j'imaginai douce me faisaient un drôle d'effet. La nuit, je m'efforçais de résister à l'envie d'aller me coller contre lui. Je voulais pourtant plonger mon visage dans ses cheveux, sentir leur odeur. Mon sexe enflait souvent entre

mes jambes et je devais me toucher pour me libérer de la tension du désir. Dans ces moments-là, j'espérais secrètement qu'il entende mes halètements étouffés et qu'il comprenne ce que je ressentais pour lui, mais il ne me rejoignit jamais. Au fur et à mesure que les semaines défilaient, mon engouement devint physiquement insupportable. Je n'osais pas faire le premier pas, encore moins le brusquer. J'attendais qu'il vienne à moi, mais Apo ne montrait aucun intérêt sexuel et encore moins amoureux pour ma personne au point que je finis par émettre de sérieux doutes quant à la nature même de notre relation. Contrairement à ce que laisse penser mon manque d'initiative, je n'ai jamais été quelqu'un de très patient et il vint un jour, où, n'en pouvant plus d'attendre un signe de sa part, je décidai de... comment dirions-nous aujourd'hui ?... d'aller lui déclarer ma flamme.

Nous n'étions plus qu'à deux jours de marche d'Hatnuk et Apo était parti se baigner dans un bassin peu profond situé non loin de notre campement. L'eau était si limpide que je devinais encore, malgré la lumière déclinante de cette fin de journée, la forme des cailloux immergés et le mouvement langoureux de quelques petits poissons autour de ses jambes. Le bruit des deux petites chutes au-dessus d'Apo dissimula celui de mes pas et je pus le contempler dans sa nudité la plus parfaite. Ses cheveux détachés tombaient sous ses épaules et l'eau lui arrivait tout juste en dessous des fesses. Je demeurai un long moment à fixer la cambrure de ses reins et, lorsqu'il se tourna, je ne pus qu'admirer son ventre plat, ses pectoraux à peine dessinés ainsi que ses bras fins et toniques. Apo ne se couvrit nullement lorsqu'il m'aperçut.

La pudeur n'avait pas le moindre sens pour nous.

— Pardon, dis-je en levant une main amicale. Je ne voulais pas t'effrayer.

Il resta sans bouger, son regard énigmatique rivé sur moi duquel, d'ailleurs, je ne pouvais me défaire.

— Je ne voulais pas non plus t'espionner, précisai-je, inquiet qu'il se méprenne sur les raisons de ma venue ici.

Apo se pencha sur le côté pour jeter un œil derrière moi.

— Je suis venu seul, poursuivis-je. Les autres se préparent pour la nuit. Je voulais... te voir.

Le soleil devait maintenant toucher l'horizon, car le ciel s'assombrissait. Lorsque la lune se leva enfin par-dessus mon épaule, j'entrepris d'allumer un feu. Pas vraiment pour me réchauffer, car les températures étaient douces, plutôt par souci d'éloigner quelques prédateurs que notre présence aurait

intrigués. Je n'avais jamais appris à nager. J'ignorais cela possible d'ailleurs. Pour moi, seuls les animaux avaient cette faculté. Aussi, lorsque je vis Apo s'allonger sur le ventre et faire de drôles de mouvement dans le bassin, je ne pus m'empêcher de rire. Comme à son habitude, il ne parut guère offusqué par ma réaction et se redressa.

— Viens, dit-il.

Mon cœur s'emballa dans ma poitrine, moins causé par la peur de me noyer que par l'idée d'aller le retrouver.

J'hésitai longuement.

Il me tendit la main en s'approchant du bord.

— Regarde, ce n'est pas profond.

J'avais envie d'y aller, mais je n'étais pas rassuré. Je me débarbouillais chaque matin le visage avec l'eau de pluie ou dans un ruisseau quand j'avais trop chaud, mais jamais il ne me serait venu à l'idée de m'immerger jusqu'aux épaules. Le feu crépitait doucement à côté de moi, quelques cendres se soulevèrent dans l'air. Une odeur de bois brûlé flotta un instant puis disparut.

— Tulakapcha, aie confiance en moi.

Je finis par ôter mon vêtement pour me découvrir entièrement et rentrai à mon tour dans le bassin sans aller très loin.

— Tu peux avancer encore, m'incita Apo.

— Je n'ai pas l'habitude de faire ça.

— Il n'y a pas de danger ici. Pas de serpents ni de poissons mangeurs d'hommes, si c'est ce qui t'inquiète.

Prenant mon courage à deux mains, je m'enfonçai dans l'eau jusqu'aux hanches. Apo se rapprocha de moi et mon corps eut une réaction immédiate au contact du sien.

— Comment fais-tu cela ? lui demandai-je, essayant de ne pas être à l'écoute de mes sensations.

— Ce n'est pas compliqué, répondit-il. Il suffit de battre des jambes et des bras en essayant de garder la tête hors de l'eau. Regarde.

Et il s'appliqua à me montrer comment m'y prendre.

— À ton tour, dit-il en se relevant.

Je n'en avais pas envie, mais j'étais incapable de lui dire non. Apo me fit m'accroupir dans l'eau puis m'aida à m'allonger entièrement sur le ventre, posa une main sous mon torse, l'autre sur ma cuisse gauche.

La position me parut instable, peu naturelle, et je me redressai aussitôt en riant de gêne.

— N'aie pas peur, me rassura-t-il. Je te tiens.

Et il m'obligea à renouveler l'expérience.

— Décontracte-toi, dit-il. Tu vois ? Tu flottes.

Effectivement, mais je sentais aussi et surtout la force contenue dans ses bras contrecarrer le poids de mon corps en déséquilibre dans l'eau.

— Maintenant, il faut que tu remues les bras et les jambes.

Je fis ce qu'il me dit en l'éclaboussant de mon incompetence. Dans un risible effort, je me mis à battre des jambes de façon anarchique sans parvenir à avancer. Apo m'épaula du mieux qu'il put, mais je me sentais ridicule. Après plusieurs essais, ayant acquis un peu d'assurance, mes mouvements se précisèrent et je réussis à me déplacer sans boire la tasse. Apo me félicita puis nous cessâmes de nous débattre pour nous retrouver l'un en face de l'autre.

J'étais épuisé par l'effort.

L'eau du bassin, encore chaude, se confrontait avec l'air frais de la nuit de sorte qu'un nuage de vapeur s'élevait tout autour de nous. Apo cessa de me dévisager pour observer le brouillard qui nous enveloppait.

Il avait l'air fasciné.

J'avais tellement envie de poser mes mains sur lui, de toucher sa peau que mes doigts me brûlaient. Mon cœur battait puissamment sous mon torse.

Il fallait que je l'empêche de quitter le bassin.

— Qui t'as appris à te mouvoir ainsi ? lui demandai-je.

— Je ne sais plus, répondit-il. Personne en particulier. Tout le monde sait nager dans ma cité. Certaines de nos femmes accouchent même dans l'eau.

Je me fichais pas mal de savoir que son peuple aimer barboter comme des grenouilles tropicales dans une flaque. Tout ce qui comptait, c'était de prolonger ce moment avec lui. La nuit nous enveloppa bientôt totalement. Le ciel au-dessus de nos têtes était dégagé et rempli d'étoiles brillantes. Soudain, quelques vers nichés dans les arbres se mirent à luire et à virevolter autour de nous. Il n'y avait rien d'exceptionnel à cela et le spectacle n'était pas de nature à m'émouvoir, mais je ne sais, avec Apo nu devant moi, j'en fus troublé. Je faisais glisser mes mains sur la surface de l'eau, créant des cercles concentriques autour de nous, quand ses doigts s'agrippèrent à mes poignets. J'ai alors levé les yeux vers lui et il s'est collé à moi, sans préavis. Son corps était bouillant et son pénis dur comme une branche.

— Tula, murmura-t-il.

— Apo, soufflai-je à mon tour en posant mes lèvres sur les siennes.

Mes bras se verrouillèrent dans son dos, ma langue plongea dans sa bouche et mon bas ventre se pressa durement contre son érection. Les lucioles s'évertuèrent à danser langoureusement autour de nous, quelques-uns se prirent dans ma chevelure. Nous nous embrassâmes longuement, nous apprivoisant mutuellement par le biais de longues caresses. Mes mains se familiarisaient avec les contours de son corps, glissaient sur son torse, dans le creux de ses reins ou entre ses fesses. Après avoir regagné la rive, je poursuivis cette conquête par de fiévreux baisers. Je voulais le prendre comme on prend une femme en insistant pour qu'il écarte les jambes et s'offre à moi sans retenue.

C'était sans compter sur son obstination à ne pas céder à mes avances.

— Doucement, me dit-il après avoir essuyé une énième morsure d'impatience. Tu es trop brutal.

— Brutal ? Comment ça ?

Je ne saisisais pas ses mots parce que leur sens n'en avait aucun pour moi. Mon pénis pulsait de douleur, prêt à éclater sous la pression. Il me fallait le pénétrer jusqu'à jouir et déverser ma semence en lui. C'est ainsi que voulait s'exprimer mon désir. Apo laissa retomber l'arrière de sa tête sur la mousse qui bordait le bassin. Les flammes donnaient à ses joues une teinte orangée, mais peut-être était-ce simplement l'excitation qui le faisait rougir.

Il contempla longuement le ciel étoilé.

— J'ai envie de toi, dis-je tout en embrassant son ventre.

Mais il ne m'écoutait déjà plus.

— Apo ?

— Humm ?

Je le forçai à me regarder en attrapant son menton.

— Je te veux. Maintenant. Ne me désires-tu pas ?

— Si, répondit-il. Depuis le premier jour.

Et il roula sur moi pour m'embrasser.

— Mais pas comme ça.

Après quelques longs baisers, il glissa jusqu'à mon entrejambe.

— Que fais-tu ? lui demandai-je.

Et il me prit entre ses lèvres pour ne me lâcher qu'une fois abreuvé de ma semence. Je n'avais jamais fait l'expérience d'une telle jouissance.

— Où as-tu appris à faire ceci ? le questionnai-je plus tard alors que sa tête reposait contre mon torse.

Je le sentis hausser les épaules en souriant.

Je n'en sus pas davantage.

L'arrivée de ma mère dans la cité suscita l'engouement parmi la population. Une foule immense s'était réunie au milieu d'une vaste étendue plane entourée de proto-bâtimens et de maisons de pierres. Les gens tendirent les bras vers elle à son passage dans l'espoir de l'effleurer. On lui jeta des fleurs, de petits os d'oiseaux blanchis, des cailloux colorés, certains même se prosternèrent, désireux de lui toucher les pieds. Nayibi se réjouit d'un tel accueil et se prêta rapidement au jeu. Je crus au début que l'intérêt du peuple était nourri par la curiosité. Après tout, nous étions des étrangers à leurs yeux. Avec le recul, je sais maintenant que les gens avaient peur d'elle, que sa réputation d'enchanteresse l'avait précédée.

Il me fallut un peu de temps pour m'acclimater à ma nouvelle existence. La vie dans la cité n'avait rien à voir avec celle que je menais dans la forêt. Les gens allaient et venaient dans tous les sens, portaient des vêtements colorés, utilisaient un vocabulaire plus riche que le mien. Ils possédaient des objets étranges dont j'ignorais l'utilité, dormaient dans des habitations modernes, séparés des autres familles, se nourrissaient d'aliments que je méconnaissais, préparaient des plats que je n'avais jamais goûtés.

Le temps passant, j'appris de nouvelles techniques de chasse, de pêche et fus initié à des jeux de balle très divertissans. Il régnait une effervescence constante que le commerce, le travail et les activités sportives ne faisaient qu'entretenir et, par moment, j'en avais la tête qui tournait. Je pouvais heureusement compter sur Apo pour m'éclairer quand je ne saisisais pas une allusion, les règles d'un jeu ou tout simplement lorsqu'il me fallait retrouver mon chemin parmi le dédale de voies et de maisons que comptait Hatnuk.

Je passais mes journées auprès de lui, à dormir, à me promener, à unir ma chair avec la sienne dans un plaisir inépuisable. Nous coulions des jours heureux ensemble sans me soucier des affaires de ma mère qui, tout le temps que dura les préparatifs de son mariage avec Belawakati, s'appliqua à entretenir le mythe qu'elle avait créé autour de sa personnalité lunaire.

Ainsi cessa-t-elle de sortir durant la journée pour se montrer uniquement à la tombée de la nuit. Elle délaissa les vêtements de couleur pour uniquement se parer de blanc, opta pour des bijoux sobres et moins voyans comme la pierre de lune ou l'amazonite. Elle se maquilla les paupières, les mains et les

pieds afin de paraître plus austère tout en obligeant son futur époux à arborer de l'or et à s'éclaircir la chevelure. L'un et l'autre devant jouer le rôle qui lui était dévolu jusque dans les plus infimes détails.

Chaque nuit pendant plusieurs semaines, Nayibi s'adonna à d'étranges séances en compagnie d'un petit groupe de femmes qui avait gagné sa confiance. Toutes ensemble, elles dansaient sous la lune, faisaient brûler de l'encens et des herbes, chantonnant des mélodies dont les paroles m'échappaient complètement. Ses pouvoirs grandissaient dangereusement et, je l'ignorais alors, mais ils allaient de pair avec le sang qu'elle faisait souvent couler. Plus les seigneurs de l'inframonde s'en abreuvaient, plus elle en tirait de puissance.

Nul n'avait conscience du danger qu'elle représentait, surtout pas Belawakati qui la vénérât chaque jour un peu plus. Ce dernier était comme hypnotisé, aveuglé par l'amour sinon par un maléfice inconnu. Je me demandais jusqu'où son appétit la conduirait. En réalité, ses agissements n'étaient pas sans m'inquiéter, car tôt ou tard, je savais qu'elle finirait par s'en prendre à Apo. Elle m'avait prévenu. D'une façon ou d'une autre, ses manigances allaient nous séparer lui et moi et cette terrible perspective ne quitta bientôt plus mes pensées.

Désireux de protéger mon amant des agissements de ma mère, je fis tout mon possible pour garder mes distances avec le couple royal, cherchant une excuse pour ne jamais les rencontrer, prétextant un jeu de balle, une promenade, une partie de chasse. Deux mois après notre arrivée dans la cité, quelques jours avant son mariage, lasse de s'enquérir de ma présence, Nayibi m'envoya chercher par deux gardes.

Elle voulait des explications sur mon comportement.

— Je ne te vois plus, me reprocha-t-elle en marchant près de moi. C'est à croire que tu m'évites.

Je perçus une pointe d'accusation dans son ton qui ne laissait présager rien de bon pour la suite de la conversation. Comme à son habitude, Nayibi avait trouvé refuge dans l'enceinte du palais et pour une fois, je ne m'en plaignais guère, car les pierres de l'édifice nous maintenaient à l'abri de la chaleur écrasante de l'été. En s'interdisant de sortir en plein jour, ma mère avait perdu de son éclat d'antan, affichant une pâleur extrême, des joues creuses.

Je la trouvais par ailleurs très amaigrie.

— Je suis occupé, répondis-je. Hatnuk a tant de choses à offrir.

Elle n'attacha aucune importance à ce que je venais de dire, se contentant de marcher tête baissée.

— Comme je le craignais, fit-elle, certains nobles de la cité voient d'un très mauvais œil mon mariage avec Belawakati. J'ai besoin de toi à mes côtés. À partir de demain, tu me suivras où que j'aille. Il faut que l'on nous voie ensemble, tout le temps et partout.

— Je suis sûr que tu gères parfaitement la situation, et puis tu es sous bonne garde. Il ne t'arrivera rien.

Je lançai aussitôt un coup d'œil par-dessus mon épaule pour saluer d'un signe les deux hommes qui nous suivaient. Nayibi cessa de marcher pour m'obliger à faire de même et à la regarder bien en face. Elle posa une main sur mon avant-bras.

— Je ne faisais pas allusion à ça, dit-elle. Les gens s'étonnent de tes absences. Ils se posent beaucoup de questions, se demandent pourquoi le fils de la lune n'est jamais vu en compagnie du roi et de la reine.

— Tu n'es pas encore reine, incisai-je.

Cette piqûre de rappel termina d'assombrir son regard.

— Tu dois me manifester un peu plus de dévotion, insista-t-elle, sinon ma position s'en trouvera compromise. Personne ne me considérera comme l'égale de Belawakati si mon propre fils ne m'accorde aucun crédit.

— Tout le monde sait que tu as mon soutien.

Elle ne put s'empêcher de faire claquer sa langue.

Mes paroles manquaient clairement de conviction.

— Les gens constatent surtout que tu préfères passer du temps avec Apo plutôt qu'avec moi ou Belawakati. Ne crois pas que j'ignore ce qui se passe entre vous deux. Aucun endroit n'échappe à ma vigilance, nulle partie de la jungle, nulle pièce de ce palais.

Mon cœur rata un battement.

Nayibi me faisait surveiller.

— J'ai conscience qu'il représente beaucoup à tes yeux, ajouta-t-elle. Ton regard pétille quand vous êtes ensemble, plus rien n'a d'importance. Je le vois bien. Tu oublies seulement que ton amant est utile à mes projets, qu'il m'est destiné. Si je te permets de rester auprès de lui, c'est uniquement pour qu'il ne lui arrive rien. Avec toi à ses côtés, je sais qu'il est en sécurité.

Elle se rapprocha de moi et termina sa phrase en chuchotant.

— J'aimerais que tu te souviennes qu'une fois reine et débarrassée de

Belawakati, il cessera d'être à toi pour devenir mon époux.

Je sentis une bouffé de colère prendre possession de moi.

— Fais ce que tu veux, mais laisse-le en dehors de tout ça, l'invectivai-je.

— C'est ainsi qu'il était convenu depuis le début ! répliqua-t-elle.

— Les choses ont changé, argumentai-je. Apo et moi...

— Apo et toi, quoi ?

Elle m'attrapa tout à coup la mâchoire et me planta ses ongles dans les joues. Un petit rictus empreint de mauveté naquit sur ses lèvres.

— Ne me dis pas que tu es tombé amoureux de lui ?

Elle me dévisagea avec méchanceté et devant mon absence de réponse, s'emporta :

— Qui es-tu pour t'opposer à ma volonté ou à celle d'Ix Chel ? Tu feras ce que j'ai décidé. Apo deviendra roi et me donnera une descendance.

J'attrapai son poignet et le serrai fermement afin qu'elle me lâche.

— Les forces avec lesquelles tu joues te sont montées à la tête, grognai-je. Oublie Apo. Épouse Belawakati, prends Hatnuk si cela te chante, mais laisse-nous tranquilles. Je ne te suivrai pas dans tes exactions ! Si tu tiens à assassiner ton époux, ce sera sans mon concours.

Je repoussai ensuite son bras.

Elle était furieuse, à deux doigts de me gifler.

— Ne te mets pas en travers de mon chemin, Tulakapcha. Apo est à nous.

— Nous ? répétai-je en comprenant qu'elle faisait allusion à Ix Chel et à elle-même. Tu es devenue complètement folle.

Nayibi se dressa sur la pointe des pieds afin d'être à ma hauteur.

— À partir de ce jour, me menaçait-elle du doigt, je t'interdis de l'approcher. Tu m'entends ? Ne va pas t'imaginer que je pourrais t'épargner. Je te tuerai s'il le faut ! N'aie pas le moindre doute sur ça !

Je sentis monter un feu destructeur en moi et me penchai au-dessus d'elle, la forçant à poser ses talons au sol. J'aurais voulu la violenter, mais si j'avais levé ne serait-ce que le petit doigt sur sa personne, les deux hommes chargés de sa protection m'auraient éventré sur place.

— Je me moque de tes sorts et de tes tours, grondai-je. Tu ne m'impressionnes pas.

Il s'agissait d'un mensonge, évidemment.

— Ne t'approche pas d'Apo ou je raconterai tout à Belawakati.

Son visage se crispa dans une grimace haineuse.

— Je suis on ne peut plus sérieux, mère.

Je m'empressai de tourner les talons et de m'éloigner d'elle.

— Ne me défie pas, Tulakapcha, ou tu le regretteras, grogna-t-elle dans mon dos. Tu m'entends ?

Je ne saurais dire ce qui l'a empêché de me faire arrêter par ses gardes. Une trop grande confiance en elle, je suppose, à moins que, m'étant toujours plié à ses directives, elle n'ait jamais cru, au fond, que je la trahirais. Toujours est-il que je m'empressai de quitter le palais pour aller trouver mon amant. Il fallait que je me confie à lui, que je lui révèle tout. En taisant les manigances de ma mère, je m'étais rendu coupable de complicité et je ne pouvais plus garder ce que je savais pour moi.

Apo était allongé dans l'herbe près de la rivière quand je le vis perdu dans ses pensées comme à chaque fois. Je n'avais qu'une seule envie, le serrer contre moi. Lorsqu'il m'aperçut, il se leva en me souriant. Je me jetai aussitôt dans ses bras pour embrasser ses lèvres, ses joues, son visage avec un sentiment de culpabilité intense. Je l'embrassai avec passion, persuadé que ce serait la dernière fois qu'il me laisserait le toucher.

— Il faut que je te parle, lui dis-je. C'est important...

— Je veux bien t'écouter mais... cesse de m'embrasser... voyons !

— Pardonne-moi...

— Te pardonner, mais pour quelle raison ?

— Je voulais tout te dire mais...

Je marquai une pause, incapable d'en raconter davantage.

— Tu sais que je ne te ferais jamais de mal...

Son visage s'assombrit.

— Tula, qu'est-ce qu'il y a ?

Je pris sa tête entre mes mains et, après avoir inspiré profondément, lui dévoilai enfin les intentions macabres de ma mère sans lui laisser le temps de réagir. Lorsque j'eus fini, Apo avait les larmes aux yeux.

— Comment as-tu pu me cacher une telle chose ? s'étrangla-t-il.

Sa voix était chargée d'émotions diverses. La seule que je retins fut la déception qu'il éprouvait pour moi.

— Je suis tellement désolé, répondis-je en lui caressant la joue.

En réalité, je n'avais pas d'excuses à lui fournir et les mots me manquaient. Apo se dégagea de mon étreinte pour prendre la direction du palais.

— Apo, l'appelai-je.

— Laisse-moi ! aboya-t-il.
Je lui courus aussitôt après.
— Ne fais rien de stupide, dis-je en le rattrapant pour marcher à côté de lui.
Je t'en prie.
— Je dois prévenir le roi !
Je le saisis par le poignet pour le forcer à s'arrêter.
— Si tu vas tout raconter à Belawakati, fis-je, il fera tuer Nayibi.
— Tu préfères qu'elle assassine mon père ? Tu viens de dire que jamais tu ne me ferais du mal.
Apo cessa de me regarder avec tristesse pour me dévisager avec colère.
— On peut peut-être obliger Nayibi à retourner chez moi, proposai-je, la convaincre d'annuler son mariage avec ton père ?
— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle accepterait un tel marché ?
Je saisis Apo par les épaules.
— Elle y consentira, crois-moi.

— Pars. Quitte Hatnuk sur-le-champ et ne reviens jamais. Je jure de ne pas te dénoncer. Tu seras sans doute humiliée, mais au moins auras-tu la vie sauve. Reste et tu périras.

Je fixai ma mère droit dans les yeux. Le haut de son visage avait été peint en bleu et agrémenté de points rouges ce qui accentuait la profondeur de son regard. Elle portait une coiffe fabriquée avec de la paille et de fines branches de bois au centre de laquelle avait été placée une grosse turquoise ronde. De longues plumes et quelques fleurs venaient agrémenter le tout. Des dizaines de parures et de bracelets lui enserraient la nuque, la taille et les poignets. Nayibi était magnifique dans sa noirceur, mais surtout aux abois. Elle ne cessait de faire les cent pas, les mains sur les hanches, le souffle court, regrettant sûrement de ne pas m'avoir fait tuer quand elle en avait eu l'occasion. Elle avait accepté de me rencontrer, imaginant sans doute que j'avais fini par approuver son sordide dessein. Jamais elle n'avait plus manqué de clairvoyance que ce jour-là.

Entre Apo et elle, le choix avait été facile, pour ne pas dire évident.

— Il n'est pas question que je m'enfuie, répondit-elle avec outrage en s'arrêtant net pour nous affronter tous les deux du regard.

— Je ne te demande pas de fuir, mais de sauver ta vie !

— Ma vie ?

Elle ricana comme si j'avais dit quelque chose d'amusant.

— Tu veux seulement m'écartier du trône. Tu crois que je n'ai rien vu venir ? Tu penses pouvoir prendre ma place ? Devenir roi ?

Elle fut prise d'un fou rire. Ce dernier avait quelque chose d'humiliant et je me retins de la gifler.

— Tu espères peut-être que Belawakati te laissera épouser son fils ? enchaîna-t-elle. Quelle absurdité !

Apo se tenait derrière moi. Bien qu'il n'eût jamais montré quelques signes que ce fut d'agressivité, je redoutai qu'il ne se jette sur elle pour lui fracasser la tête contre un mur de pierre.

— Tu ne t'uniras pas davantage à mon père, dit-il avec froideur. Tulakapcha m'a tout raconté. Ton projet d'une lignée de femmes régnant sur Hatnuk et sa région est grotesque. Tu n'obtiendras rien de moi.

— Vous êtes deux beaux idiots, ricana-t-elle. Ix Chel ne tolérera pas le moindre échec de ma part. Ce projet est le sien depuis le début. Elle veillera à ce qu'il s'accomplisse d'une quelconque manière.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Son assurance m'inquiétait.

— Pendant que je travaille ici, nous prévint-elle, la déesse noire œuvre en secret dans l'inframonde. Elle désire arpenter nos terres. Je suis vouée à être son guide, son véhicule. Vous ne l'empêcherez pas d'agir à sa guise.

Apo s'esclaffa.

— Les seigneurs de la nuit ne permettront jamais une telle ignominie, dit-il. Les dieux restent dans l'univers souterrain, les hommes sur la terre. Il en a toujours été ainsi et c'est ainsi qu'il sera jusqu'à la fin du monde connu. Seuls les rois franchissent les portes de l'inframonde et en reviennent.

— Il sera fait selon le bon vouloir de la déesse des eaux, déclara Nayibi en grimaçant. Ix Chel fera s'abattre des trombes et à travers ce déluge de pluie et de torrents dévastateurs, purifiera la terre de tous les hommes. Il n'y aura bientôt plus aucun roi pour revenir d'entre les morts.

J'avais du mal à donner du sens à ce qu'elle racontait. Même si je n'avais aucun doute sur l'existence des dieux, j'étais incapable d'imaginer l'un d'entre eux essayer de se frayer un passage jusqu'à nous. Les divinités pouvaient prendre diverses formes, agir sur notre existence, commander au vent ou aux animaux, mais elles restaient prisonnières de leur monde.

— En voilà assez, lâcha brusquement Apo.

Il fit un pas en avant et je ne sais pas pourquoi, mais je ne fis rien pour l'arrêter. Nayibi recula jusqu'à se heurter à une paroi derrière elle. En dépit de ses protestations, Apo l'attrapa par les cheveux et la tira hors de la pièce.

— Puisque tu ne veux pas entendre raison, tu vas devoir t'expliquer.

Ma mère s'agrippa au bras d'Apo en gesticulant, criant à l'aide, pleurnichant, mais il était plus costaud qu'elle, de sorte que ses jérémiades n'eurent aucun effet sur lui. Lorsque, alertés par ses cris, des gardes apparurent pour voir ce qui se passait, il les congédia d'une ferme parole. C'était la première fois que je le voyais se comporter ainsi et il me sembla avoir en face de moi un autre homme. Lui qui était d'ordinaire si doux se montrait sous une facette autoritaire. Ma mère fut jetée aux pieds du roi veuf, sale, décoiffé, sa tunique déchirée, les genoux écorchés. Son maquillage avait coulé et son visage avait des allures de masque funéraire. Vous pensez sans

doute qu'en laissant Apo agir de la sorte, je conduisais Nayibi à une mort certaine. C'est un fait. Mais j'aimais Apo et, malgré mes réticences, j'étais disposé à la sacrifier pour le lui prouver.

Ce dernier se chargea de tout expliquer à son père et je me contentai de l'écouter parler, légèrement à l'écart. Lorsqu'il termina ses accusations, le silence s'imposa de lui-même dans la salle. Belawakati se leva du siège sur lequel il était assis et laissa parler sa fureur. Il cria à ma mère combien il l'aimait, combien sa trahison lui était terriblement douloureuse et combien elle s'était moquée de lui ainsi que de toute la cité. Je ne sais pas s'il était sincère ou s'il voulait simplement donner du poids à la sentence qui allait suivre, mais il se lança dans une diatribe de plusieurs minutes qui le laissa épuisé sur la fin.

Je n'osai pas le fixer de crainte de m'attirer les foudres de sa colère. Allongée sur le sol, Nayibi tenta de plaider sa cause, s'efforçant de convaincre le roi qu'il s'agissait d'une terrible méprise, que rien de ce qu'il avait entendu n'était vrai. Apo et moi étions des menteurs, des amants, puis, devant l'impassibilité du monarque, elle s'essaya à la crise de nerfs, se défigurant au moyen de larmes chaudes pour mieux se perdre en lamentations inutiles. Elle se griffa les joues, se mordit les bras, donna des coups sur le sol dur pour ajouter à son désespoir. Voyant que sa comédie n'avait aucune incidence sur l'assemblée réunie autour d'elle, ma mère n'eut d'autre choix que de se montrer enfin sous son vrai jour.

Elle se tourna alors vers moi en se relevant pour me menacer d'un index vengeur :

— J'aurais dû te tuer quand tu es venu au monde, me cracha-t-elle au visage. J'ai honte d'avoir engendré un esprit aussi lâche que le tien. Tu préfères me trahir, moi, ta mère ! Je te ferai endurer mille tourments pour cela !

Elle pria ensuite la déesse Ix Chel de venir lui porter secours, implora ses fidèles sœurs, invoqua les seigneurs de la nuit. Le spectacle était aussi risible qu'inutile. Fatigué, inconsolable, Belawakati ordonna enfin que l'on s'empare d'elle et de moi afin d'être exécutés sur-le-champ, mais Apo s'empressa d'intercéder en ma faveur :

— Épargne Tulakapcha, supplia-t-il son père. Il n'a fait que suivre les ordres de Nayibi.

— Il n'en est que plus coupable, raisonna Belawakati.

— S’il s’était tu, demain soir après ton union avec cette magicienne, tu serais mort. Tu lui dois la vie.

Devant l’inflexibilité de son père, Apo se jeta sur un garde, lui déroba une lame et la porta à sa propre gorge, menaçant de se donner la mort si le moindre mal m’était fait. Je voulus protester, mais Belawakati m’imposa de rester tranquille d’un geste de la main. Il me considéra ensuite longuement. Au plus profond de moi, je sentais qu’il voulait me voir vidé comme un poisson, mais Apo avait de l’affection pour ma personne et, ma foi, parfois il arrive que l’amour d’un père pour son fils prenne le dessus sur ses envies de vengeance et son goût pour le meurtre.

— Très bien, soupira Belawakati en me désignant du doigt. Puisque tu y tiens, il vivra.

Orientant aussitôt son index vers Nayibi, il ajouta :

— Mais Nayibi mourra. Demain quand le soleil sera au plus haut dans le ciel, afin que K’inich Ajaw⁴ se repaisse de ses entrailles.

Puis il remua la main avec mollesse en guise de conclusion et nous comprîmes que la séance était levée.

Nayibi se débattit sauvagement lorsque deux hommes vinrent l’emporter en vilipendant toute une série d’insultes et de menaces à mon intention. Je restai un long moment dans la pièce après qu’elle fut emmenée de force et que tout monde eut disparu. Apo n’avait pas bougé d’un pouce. Il n’y avait plus que nous et je vis le soleil se coucher à travers une ouverture derrière lui. Submergé par l’émotion, je tombai à genoux en pleurant.

Mon compagnon mit un certain temps avant de me rejoindre, mais quand il fut à ma hauteur, il m’autorisa à poser mon visage contre son ventre et à l’enserrer dans mes bras.

— Pardonne-moi, gémis-je. Je savais ce qu’elle avait en tête depuis le début, mais je ne voulais pas prendre le risque de te perdre. Je redoutais que tu ne me rejettes si je te dévoilais ses plans.

Apo se décida à me caresser les cheveux.

— Tout va bien, souffla-t-il.

— Je sais que tu es déçu, peut-être me détestes-tu.

— Je ne te déteste pas, Tula.

— C’est vrai ?

Je relevai la tête.

— Mais tu m’as blessé, dit-il. Profondément. Tu aurais dû tout m’avouer dès l’instant où toi et moi, nous... enfin... Tu vois ?

Je me relevai pour l’embrasser à pleine bouche.

— Je promets de ne plus jamais te trahir. Je te serai fidèle en toute cause. Je consacrerai ma vie entière à réparer mon erreur.

— Tula, ce n’est pas la peine de....

— Je t’en fais le serment !

Je le couvris de baisers jusqu’à ce qu’il n’en puisse plus.

— Très bien ! Très bien ! se mit-il à rire. Je te pardonne, mais cesse de m’embrasser ainsi. Tu vas finir par m’arracher la peau du visage.

J’obéis en souriant à mon tour.

— Merci, fis-je. Merci d’avoir plaidé en ma faveur.

Apo fit glisser ses doigts dans mes cheveux pour dégager mon visage.

— Je n’aurais pas supporté que l’on te fasse du mal. Allons, formula-t-il en me conduisant hors de la salle, lève-toi et sèche tes larmes, j’ai envie d’aller me baigner.

Le ciel était dégagé, l’air tiède et chargé des multiples senteurs de la jungle. Les étoiles scintillaient de mille feux au-dessus de nous. Si j’avais su ce qui allait arriver par la suite, je les aurais contemplées à en perdre la vue, car plus jamais je n’ai observé de ciel aussi magique après ce soir-là. De mes yeux d’homme, j’entends. Nous étions allongés sur les bords d’une rivière où Apo et moi avions pris l’habitude de venir nous réfugier lorsque nous désirions être tranquilles tous les deux. Cachée dans les arbres, une famille de petits singes nous épiait en poussant des cris aigus, sautant de branche en branche avec l’espoir fou de nous faire déguerpir. De temps en temps, un oiseau nocturne poussait un cri strident, une grenouille coassait. La tête d’Apo reposait contre mon torse. Nous nous étions donnés l’un à l’autre comme si souvent le soir et mon corps gardait encore les stigmates de nos ébats. Mon dos me faisait souffrir ainsi que mes genoux. Le sol était loin d’être aussi confortable que les paillasses sur lesquelles nous avions l’habitude de dormir. Notre baignade puis le sexe avaient effacé la plupart des dessins peints sur nos corps. Seuls subsistaient nos tatouages indélébiles. Il me semblait, parfois, qu’ils ne formaient qu’un seul et même motif lorsque nous étions serrés dans les bras l’un de l’autre.

J’avais échappé à la mort, mais j’étais quelque peu morose. Les dernières paroles de ma mère ne cessaient de me tourmenter. Apo dut le sentir, car il

finit par lever la tête pour me regarder.

Je passai un bras derrière ma nuque.

— Tu penses à ta mère ? devina-t-il.

— Oui, reconnus-je. Je ne peux m'empêcher de penser à ce qui l'attend.

Je me tournai sur le côté pour être bien en face de lui. Son corps chaud tout contre le mien était rassurant.

— Elle n'a que ce qu'elle mérite, dit-il.

Ses mots étaient durs mais je les acceptais.

— Et moi ? fis-je. Qu'est-ce que je mérite au juste ?

— Nous en avons déjà discuté. Tu es pardonné.

— Pourquoi ne peut-elle obtenir le pardon du roi dès lors que tu m'accordes le tien ?

— C'est Nayibi qui a pactisé avec la vieille déesse, encore elle qui convoitait le trône de mon père, qui projetait de le tuer. Pas toi.

— Quand bien même. Ce n'est pas équitable.

Apo se redressa pour m'embrasser.

— Mon père réclame une vie, me confia-t-il, et je préfère lui accorder celle de Nayibi plutôt que la tienne.

Il fit glisser ses doigts sur ma joue.

— Ces derniers mois avec toi ont été formidables, poursuivit-il. Tu sais, j'étais seul avant de te rencontrer. Être le fils du soleil n'a pas toujours été une position enviable. Pendant très longtemps, je n'ai eu personne avec qui jouer ni même parler. J'ai un confident maintenant, un compagnon. Je ne veux pas te perdre.

Il tendit le cou pour m'embrasser une nouvelle fois. Ses lèvres étaient si douces qu'elles auraient pu à elles seules me détourner de ma culpabilité jusqu'à la fin de ma vie.

— Moi aussi, j'aime ta compagnie, le rassurai-je en faisant courir mes doigts sur son flanc.

Je ne pouvais pas lui dire ce que je ressentais réellement. Nous n'avions pas l'habitude d'exprimer ainsi nos sentiments dans ma culture.

— Oublie Nayibi, souffla-t-il en me forçant à m'allonger pour me chevaucher.

Je sentis poindre une nouvelle érection sous le poids de son corps. Apo posa ses mains à plat sur mon torse et entama quelques mouvements du bassin lorsqu'une aiguillette se planta dans son cou.

— Qu'est-ce que... formula-t-il avant de s'évanouir.

Je me hâtai de me redresser pour le recueillir dans mes bras.

— Apo ? fis-je en lui tapotant la joue. Apo ?

C'est alors que j'entendis un bruissement derrière moi. Je n'eus guère le temps de me retourner pour voir qui approchait, car un violent coup à la tête me fit perdre connaissance.

Divinité solaire.

Je repris conscience avec une migraine épouvantable cognant à mes tempes et un interminable bourdonnement aux oreilles. La nausée me retournait l'estomac. De toute évidence, on m'avait traîné sur plusieurs mètres, car j'avais le dos qui me chauffait atrocement. Instinctivement, je voulus demander à l'aide, mais au lieu de m'exprimer, je vomis un liquide acide. En cherchant à m'essuyer la bouche, je réalisai que j'avais été fermement ligoté. Mes pieds étaient également entravés de sorte que j'avais peu d'espoir de m'enfuir en courant. Une forte odeur de résine brûlée me fit tousser plusieurs fois. Quand ma vision s'éclaircit enfin, je découvris Apo agenouillé à côté de moi, les mains attachées dans le dos.

La peur se lisait sur son visage.

— Tu vas bien ? lui demandai-je.

— Tula, que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas.

Nous étions dans la jungle pour ce que je pouvais en juger, mais je n'entendais pas le bruit des tambours ou celui des flûtes, ni aucune euphorie particulière en provenance d'Hatnuk comme c'était le cas chaque soir, aussi en conclus-je rapidement que nous avions été emmenés loin de la cité. Des torches plantées dans le sol flamboyaient autour de nous, dégageant une fumée âcre et une chaleur désagréable. Des ombres se reflétaient sur les troncs des arbres ainsi que sur les ruines d'un vieux temple que la végétation avait envahies.

— Tu sais où nous sommes ? questionnai-je Apo.

Il secoua la tête négativement.

Soudain, un mouvement sur ma gauche capta mon attention. Cinq femmes peu vêtues sortirent de nulle part, des masques en bois représentant des animaux ou des divinités dissimulant leurs visages. Elles nous encerclèrent en psalmodiant ce que j'imaginai être un chant cérémonial. La lumière des torches donnait à leurs traits masqués une ossature effrayante. Certains parmi les individus réunis se mirent à frapper deux morceaux de bambou l'un contre l'autre pendant que le reste du groupe entamait un nouveau chant. Trois adolescentes surgirent à visage découvert pour disposer devant nous divers objets qui, de toute évidence, allaient être utilisés au cours d'un rituel

de sacrifice. Je ne me fis alors aucune illusion sur notre sort.

— Qui êtes-vous ? m'écriai-je en tirant sur mes liens.

Les femmes ne me répondirent pas.

Cette ignorance me rendit encore plus agressif.

— Parlez ! hurlai-je.

C'est alors que Nayibi se montra.

— Comment est-ce possible ? murmura Apo avec effroi. Tu... tu as été faite prisonnière. Comment es-tu parvenue à te libérer ?

Ma mère avança vers nous, le regard chargé de rancœur. Sa démarche trahissait une détermination sans faille. Deux hommes à qui l'on avait cousu la bouche l'accompagnaient, bien bâtis, semblant dépourvus du moindre libre arbitre. Je n'aurais su dire s'ils étaient sous l'effet d'une quelconque drogue ou d'un sortilège. L'un d'eux déposa la dépouille d'un loup des plaines à ses pieds. Je n'en avais encore jamais vu d'aussi près et l'animal, même mort, m'impressionna assez pour me donner la chair de poule. Ils étaient assez rares dans la région, vivant plus au nord, et nous les considérions comme des êtres fantomatiques, des messagers de l'inframonde. Nayibi se posta au centre du cercle et nous contempla, victorieuse. Recouverte d'une mixture à base de sang et de cendre, la chevelure enduite d'une glaise rougeâtre, elle portait pour tout ornement une ceinture nouée autour de la taille et des bijoux fabriqués en bois ou en os sculptés. En dépit de la teinture qui couvrait les marques de coups, quelque chose dans son comportement m'indiqua qu'elle avait été battue.

— Mes sœurs sont venues me délivrer avec le concours d'Ix Chel, prononça-t-elle d'une voix abîmée. Beaucoup se sont sacrifiées afin que je puisse m'enfuir. Elles sont auprès de la déesse noire à présent.

— Qu'as-tu fait de mon père ? s'enquit aussitôt Apo. Dis-moi que tu ne l'as pas blessé ?

Nayibi ignore sa question. La vie de Belawakati n'avait jamais eu la moindre importance à ses yeux.

— Réponds, ensorceleuse ! hurla-t-il.

Un des silencieux acolytes de ma mère s'avança pour l'attraper par la gorge et le soulever de terre. Sans ménagement, il lui décocha un coup de poing dans le ventre qui lui coupa le souffle pendant plusieurs secondes. Je protestai avec véhémence, cherchant à me relever, mais Nayibi s'accroupit devant moi pour m'en empêcher.

— Tula, mon fils, dit-elle en caressant ma joue.

— Laisse-le partir, la suppliai-je.

Elle me sourit avec une sorte d'impertinence juvénile.

— Tout ce que je voulais, prononça-t-elle, c'était me préserver de la mort, de la sauvagerie des hommes, mais il a fallu que tu me trahisses.

— J'ai tenté de te raisonner, dis-je. Tes ambitions étaient vouées à l'échec dès le départ, mais tu n'en as fait qu'à ta tête.

— Tu n'as pas cru en moi, expliqua-t-elle.

— Tu aurais fini par me tuer ! me justifiai-je. Moi, Belawakati, Apo ainsi que tous les hommes de la cité, et au nom de quoi ? D'une série de visions dont on ne sait rien ! Tu as assassiné ma sœur par les dieux ! Je n'avais aucune raison de prendre parti pour toi.

Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Je tâchais de trouver une étincelle de raison dans toute cette folie.

Nayibi se redressa pour me toiser.

— Tu n'as jamais cherché à comprendre le but de tout ceci, assura-t-elle. Tu n'as pas voulu voir plus loin que tes sentiments pour Apo, mais je ne suis pas étonnée. Tu n'es qu'un homme. Un animal qui n'écoute que son instinct.

— Cesse donc avec ça ! criai-je. Cette guerre que tu entends mener contre le sexe opposé n'a pas le moindre sens. Ix Chel ne t'a rien montré du tout ! C'est la peur qui a rendu ton esprit malade. Rien de tout ce que tu crois penser n'existe vraiment.

Nayibi me gifla.

— Je n'ai pas perdu la raison ! hurla-t-elle.

Elle inspira profondément en tentant de garder son calme.

— Tout cela n'a plus la moindre importance maintenant, poursuivit-elle. Une nouvelle génération de femmes grandit dans les entrailles de la Terre. Fortes, puissantes, déterminées. Je les guiderai, les protégerai au nom de la déesse. Ainsi en a-t-il été décidé.

— Ainsi en a-t-il été décidé, reprirent en chœur les autres femmes.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec nous ? demanda Apo.

Nayibi pouffa méchamment.

— Je vais faire de vous les témoins de la puissance d'Ix Chel, nous révéla-t-elle.

Apo et moi échangeâmes un regard.

— Puisque tu n'as jamais voulu me croire, Tulakapcha, tu observeras la

vérité de tes propres yeux.

Sur le moment, je ne saisis guère ses paroles. Je les comprends mieux à présent.

— Mais ce cadeau s'accompagnera d'une contrepartie. Je ne peux laisser tes agissements impunis. Il y a toujours des conséquences.

Nayibi nous fit nous relever.

Je tentai de garder l'équilibre en me redressant.

— Je vais commencer par toi, s'adressa-t-elle à Apo.

— Je t'en supplie, tentai-je de la raisonner. Ne lui fais pas de mal. Je ferai tout ce que tu veux. Je me plierai à la moindre de tes volontés. Mère !

Aucune de mes supplications n'eut le moindre effet sur elle. L'un des esclaves vint dénouer les liens d'Apo et le força à prendre place au centre du cercle de femmes. L'autre, pour ce que je pouvais en voir, était en train de dépecer le loup. Les chants s'accrochèrent, des herbes odorantes furent brûlées au point que l'air devint bientôt irrespirable. Apo fut étendu sur une pierre, son dos formant un arc de cercle douloureux. Je savais ce qui allait suivre, car c'est ainsi que l'on plaçait les futurs sacrifiés avant de leur ouvrir le ventre. Nayibi s'empara d'un petit bol de terre cuite contenant un liquide opaque. Elle le leva au-dessus d'elle et invoqua l'esprit des morts. Je n'entendais rien à son incantation, car toute mon âme était tournée vers Apo.

Je refusais de le voir mourir, mais je ne pouvais pas me libérer de mes liens en dépit de mes tentatives pour y parvenir.

— Tout va bien se passer, mentis-je dans un murmure en le regardant dans les yeux. Tout va bien se passer.

Et alors qu'il me souriait de la manière la plus tendre qu'il soit, je me mis à pleurer.

— Nayibi, je t'en supplie, dis-je en orientant mon visage vers elle. Ne fais pas cela.

Ma mère se fit silencieuse, approcha le bol de ses lèvres et but plusieurs longues gorgées. J'ignore ce que contenait le récipient, mais elle se plia bientôt en deux en hurlant de douleur. La crise dura plusieurs minutes puis les spasmes disparurent comme ils étaient apparus. Nayibi se releva ensuite pour s'approcher d'Apo. Son tortionnaire lui tirait les bras en arrière afin de tendre au maximum son corps fin. Munie d'une lame, elle se plaça au-dessus de mon amant pendant que ses sœurs continuaient d'invoquer la présence de leur maîtresse. Ma vision se brouilla à cause des larmes, mais durant une

seconde, je vous jure que j'ai vu apparaître l'ombre d'un squelette derrière celle de ma mère. Alors que j'étais persuadé qu'il allait être exécuté sous mes yeux, Nayibi se taillada le poignet et arrosa le visage de mon amant avec son sang. Elle lui en remplit tellement la bouche qu'il manqua de s'étouffer avec. Lorsqu'elle considéra qu'il en avait assez bu, Nayibi le fit se mettre debout et lui trancha la gorge.

Je poussai un hurlement d'effroi et de chagrin qui résonna à travers toute la jungle en maudissant ma mère pour son acte. Une des sœurs récolta dans un bol le précieux liquide de mon compagnon et l'offrit à Nayibi qui l'avalait d'une traite. Je ne comprenais pas ce qui était en train de se passer. Rien n'avait de sens, surtout pas après que Nayibi s'entailla l'autre poignet pour abreuver une nouvelle fois Apo qui agonisait.

— Il a été procédé à l'échange des sangs selon le bon vouloir de la déesse des eaux, déclara ma mère. Ainsi en a-t-il été décidé.

Et aux autres femmes de répéter à l'unisson ses terribles mots.

— Va, hurla-t-elle à la nuit, toi qui gis ici-bas après avoir goûté au sang de la déesse. Va et relève-toi ! Fils du soleil ! Va et relève-toi, esprit maudit. De sang tu as été nourri. De sang il faudra te repaître, ou à la terre tu retourneras.

Apo rendit son dernier souffle dans un râle atroce et moi, je me laissai tomber sur les genoux de désespoir.

À mon tour, je fus conduit au centre du cercle de femmes pour y être allongé sur le ventre, bras et jambes tendus dans un faux semblant d'étoile à quatre branches. Je ne cherchai pas à me débattre, encore moins à m'échapper. Apo était passé de vie à trépas, son corps gisant à quelques centimètres de moi, et je me trouvais dans une sorte d'état second, incapable de fixer autre chose que sa trachée ouverte et ensanglantée. Je n'étais pas effrayé par la vision de son cadavre. Des corps bien plus mutilés avaient déjà croisé ma route, mais c'était la première fois que l'un d'eux comptait autant pour moi.

Nayibi et ses adeptes entamèrent la seconde phase de leur rituel. Après avoir invoqué l'esprit de la déesse, ma mère fit appel au dieu de la mort, Ah Puch, et le somma de ne jamais m'accorder le repos éternel.

— Nulle fin pour toi ! clama-t-elle en me regardant cruellement. Nulle rédemption. Tu erreras comme une bête à travers les âges et puisque la lune commande aux atrocités de la nuit, tu lui seras soumis en toute circonstance. Va, toi qui gis ici. Va et relève-toi.

Puis elle pria la terre sous nos pieds, le ciel au-dessus de nous. On me fit boire de force une concoction à base de plantes, préalablement mélangée au sang du loup qui m'engourdit un peu la tête, puis on me couvrit le dos avec la pelisse de l'animal. Sa gueule dentée encore sanguinolente me servit de couvre-chef. L'odeur de fauve musqué était à peine supportable. D'autres incantations furent prononcées puis la vie des deux hommes aux lèvres cousues fut offerte aux dieux de l'inframonde en remerciement de leur aide. Je n'en pouvais plus de cet atroce spectacle et il me tardait de rejoindre Apo.

Mon calvaire était, cependant, loin d'être terminé.

Nayibi s'éloigna pour permettre à l'une des sœurs de s'accroupir au-dessus de moi, une large aiguille à chas entre les doigts. Je compris aussitôt ce qu'elle comptait faire et malgré l'horreur que cela suscita en moi, je ne bougeai pas d'un poil quand elle commença à coudre la peau du loup sur mon dos. Le terrible ouvrage achevé, je fus laissé à demi conscient sur le sol. La douleur était telle que je n'osais pas respirer. Nayibi procéda à des saignées ainsi qu'à des automutilations. La guilde de femmes dansa ensuite autour de moi, frappant le sol de leurs pieds, postillonnant, crachant, soufflant sur des

braises, tournoyant et s'abreuvant d'un élixir que je soupçonnais hallucinogène puis, lorsque l'astre lunaire fut suffisamment visible dans le ciel, elles m'enterrèrent vivant dans la jungle avec le cœur du loup posé sur la poitrine.

Je ne sais pas si je suis mort asphyxié, de froid ou des suites de mes blessures mais, quoi qu'il en soit, mon esprit est passé dans l'autre monde. Ce dernier est un endroit inhospitalier où le temps et l'espace n'ont pas la même signification que sur Terre. Quand j'y repense, j'ai l'impression d'y avoir séjourné des siècles. Je me déplaçais sans bouger, tombant indéfiniment dans une sorte de gouffre sans fond dans lequel s'échangeaient des rires, des hurlements, des pleurs et des grognements. Au bout d'un moment de cette chute effrénée, je me suis retrouvé devant une entité gigantesque. Je ne saurais vous dire combien elle mesurait, mais j'avais la taille d'une fourmi en comparaison. Elle prenait l'apparence d'un homme au corps entièrement recouvert de tatouages aux couleurs chatoyantes, avec ici du rouge, là du jaune ou encore du bleu et du vert. Son visage était aussi effrayant qu'hypnotique et je ne pouvais me détacher des deux points lumineux logés au fond de leur cavité sombre qui semblaient lire en moi comme si j'étais transparent. L'entité ne portait rien si ce n'était une ceinture fabriquée à partir de crânes humains, des bracelets en tibias et un collier fait d'os surmonté de pierres précieuses. Je sus tout de suite à qui j'avais affaire, car il empestait la putridité, l'excrément et tout ce qui pouvait se faire de plus abject.

Ah Puch, le dieu de la mort.

Assis en tailleur, ce dernier reposait sur un monticule d'ossements qui me semblait haut de plusieurs kilomètres. De chaque côté de lui, trônaient d'impressionnantes jarres en terre cuite dont je ne distinguais pas le socle et dans lesquelles grouillaient des millions d'êtres humains. De temps à autre, Ah Puch plongeait la main dans l'une d'elles pour se gaver par poignées entières d'âmes affolées. La scène était difficilement supportable à regarder tant elle m'apparaissait surréaliste. Alors que j'étais convaincu de finir dans la gueule du dieu, je fus chassé de sa présence, aspiré par la droite pour me retrouver tout à coup dans le noir complet. J'ignorais où j'avais atterri mais, une chose était sûre, je n'étais pas seul. Une présence m'accompagnait. Je la sentais rôder tout autour de moi, à l'affût et malfaisante. Tâtonnant, piétinant dans l'obscurité, je finis par trouver des pierres et les frappai avec empressement l'une contre l'autre pour créer de petites étincelles. C'est ainsi

qu'il me fut possible de l'apercevoir. Furtivement d'abord, filant comme une ombre. Mes mains tremblaient, mais je ne cessai de cogner mes pierres pour créer davantage de lumière. La chose me voulait. J'espérais la faire fuir en faisant du bruit, mais rien ne semblait l'effrayer. Après plusieurs tentatives d'intimidation, je décidai de frapper un grand coup. Un flash me brûla les yeux, mais j'eus tout de même le temps de distinguer la silhouette d'un loup se jetant sur moi. Je poussai un hurlement en cherchant à me protéger lorsque je me rendis compte que j'avais encore changé d'endroit.

Je me trouvais à présent dans une grotte ou du moins cela ressemblait-il à une grotte. Des torches flamboyaient, suspendues aux parois, et je pris la décision d'en détacher une pour me défendre au cas où l'animal reviendrait. Je ne savais pas où aller, quelle direction prendre. Plusieurs voies étaient possibles, mais aucune ne me plaisait. J'ai fini par emprunter un tunnel sur ma gauche. Il me semble que j'ai marché pendant des heures, des jours même, mais peut-être fut-ce des semaines, à travers ce dédale de couloirs et de chemins sinueux, avant de tomber sur une issue. Si je n'avais pas été mort, je serais certainement devenu fou à force de tourner en rond.

Persuadé que j'allais enfin quitter le labyrinthe, j'entrepris de courir droit devant moi. La sortie, la seule existante, était là et se rapprochait à toute vitesse. Vous ne pouvez pas imaginer la joie que j'ai ressentie en la traversant. Celle-ci a toutefois été de courte durée, car je me suis réveillé dans ma tombe, de la terre dans les narines et dans la bouche, incapable de trouver un souffle d'air. Encore aujourd'hui, j'ignore de quelle façon je suis parvenu à remonter à la surface. L'instinct de survie sans doute. La lumière du jour m'aveugla quelques secondes lorsque j'eus terminé de m'extirper du sol. Je recrachai aussitôt la terre, toussai pour mieux prendre une grande bouffée d'oxygène. Me protégeant du soleil à l'aide d'une main, je découvris que je me tenais au beau milieu de nulle part, une deuxième tombe vide à côté de moi.

Apo, murmurai-je en me souvenant de ce qu'on lui avait fait. Était-il possible qu'il fût vivant ? Je voulais le croire.

Je l'espérais du plus profond de mon cœur.

Soudain, en me souvenant de mes propres supplices, je me palpai le dos, les bras, le sommet de la tête. La peau du loup avait mystérieusement disparu. Je n'avais pas de blessures et, a priori, aucune cicatrice, la douleur s'en était allée. Pour être honnête, je me sentais même dans une forme exceptionnelle,

mais une question me taraudait. Que m'avait fait ma mère ?

L'effet de la consternation passé, je partis à la recherche de mon amant. Je n'eus pas à aller bien loin pour le trouver, car il s'était réfugié à l'ombre des racines-contreforts d'un arbre qui s'élançaient vers le ciel. Fou de joie, je courus dans sa direction sans remarquer que j'étais complètement nu.

— Apo ! hurlai-je. Apo ! Tu es vivant !

Je riais, trop heureux de me jeter dans ses bras. Seulement, mon amant ignora mes appels, ce qui ne manqua pas de m'étonner.

— Apo ? prononçai-je tout bas en m'approchant encore un peu plus. Sors de là ! Voyons ! Pourquoi te caches-tu ?

Mon compagnon se frayait un chemin dans l'entrelacs de lianes et de racines sans m'écouter. Il ne cessait de gémir et de répéter qu'il devait se protéger. Je ne comprenais pas ce qui pouvait le mettre dans cet état jusqu'à ce que je sois suffisamment près de lui pour constater l'étendue des brûlures sur son corps. Pour peu, on aurait dit qu'il avait été ébouillanté ou jeté vivant dans un brasier. L'épiderme de son dos avait disparu et je pouvais contempler ses muscles à vifs. Son visage et son cou ainsi que le dessus de ses mains étaient recouverts de cloques de tailles différentes, de boursouflures et d'ampoules, ses cheveux avaient fondu.

— Apo, émis-je doucement, horrifié. Je t'en prie, le suppliai-je en évitant de le toucher. Tu aggravés tes souffrances en te frottant ainsi. Arrête de bouger.

— Mais j'ai si mal, répondit-il. Et je suis si fatigué.

Il tourna son visage défiguré vers moi.

J'eus un mouvement de peur et de dégoût en le contemplant.

— Comment t'es-tu fait cela ? m'enquis-je.

Ses lèvres étaient craquelées.

— Le soleil... il me brûle...

Il tendit alors la main vers moi. La chair de ses doigts, déjà noircie, se mit aussitôt à frire au contact des rayons filtrés par la canopée. Apo retira son bras en pleurnichant. Une vague odeur de chair grillée s'attarda. Je me sentais impuissant et en même temps tellement content de le savoir vivant que j'en oubliais de me poser des questions sur les modalités de sa résurrection.

Lorsqu'il se fut suffisamment enfoncé dans l'arbre, Apo cessa de geindre pour sombrer dans un mystérieux sommeil. Mes exclamations diverses ne parvinrent pas à le réveiller. N'osant pas le déplacer, je décidai d'arracher des

branchages ainsi que des fougères pour le maintenir hors de portée des morsures du soleil, puis m'installai devant cette hutte improvisée pour monter la garde, le temps de comprendre ce qui venait de se passer.

Je finis par m'endormir, moi aussi, de fatigue. C'est Apo qui me tira du sommeil des heures plus tard en me secouant gentiment l'épaule.

— Tulakapcha, souffla-t-il. Tula ?

— Humm, fis-je un peu dans les vapes avant d'ouvrir les yeux et de découvrir mon amant debout, devant moi.

Bondissant aussitôt sur mes pieds, je me jetai sur lui pour l'ausculter. Il n'avait plus la moindre brûlure, la moindre marque. Son visage avait retrouvé sa douceur éternelle, et son tendre sourire, bien qu'un peu timide, me sembla plus rayonnant que jamais.

Apo me serra fort contre lui. Il ne tremblait pas. Quelque chose avait changé en lui, mais j'étais incapable de dire quoi.

— Comme je suis heureux de te voir ! m'écriai-je en l'embrassant. Mais comment ? Comment as-tu guéri de tes blessures ?

Il avait l'air tout aussi étonné que moi, peut-être même davantage.

— Je ne sais pas, admit-il. Je me suis réveillé comme ça. La douleur avait disparu. Je ne saurais l'expliquer.

Je lui touchai le visage, les mains, le dos pour être certain que je ne rêvais pas non plus.

— C'est merveilleux ! m'exclamai-je en m'accrochant une nouvelle fois à ses douces lèvres.

Je levai la tête avec inquiétude à la recherche du soleil.

— Tout va bien, me rassura Apo en devinant mes craintes. La nuit tombe. La lumière est trop faible pour me blesser.

— Tu es sûr ?

Il hocha la tête.

— Je sens une chaleur irritante tout autour de moi, mais c'est supportable. Et toi ? Comment te sens-tu ?

— Je vais bien. Je ne peux cependant pas croire que j'ai dormi toute la journée.

Pensif, Apo paraissait fixer un point sur moi.

— Qu'est-ce que j'ai ? fis-je, un peu gêné qu'il me regarde avec insistance.

— Tu m'attires de la plus étrange des manières.

— Comment ça ?

— Je ne saurais dire. C'est assez particulier comme sensation.

Je me collai contre lui pour l'embrasser. Une nouvelle énergie m'habitait. Je me sentais puissant, dynamique, et désireux de m'étendre pour lui faire l'amour. À mon plus grand regret, la réciproque n'était pas vraie et je dus calmer très rapidement mes ardeurs.

— Je ne parlais pas de ça, railla-t-il en me repoussant gentiment.

Je le regardai faire quelques pas dans l'herbe.

— J'ai cru t'avoir perdu pour toujours, dis-je.

— Mais je suis là à présent.

Apo faisait preuve d'une certaine retenue pour ne pas dire de distance et cela me rendait perplexe. Nous convînmes de faire un feu après nous être assurés que cela ne blesserait pas Apo.

— Pourquoi le soleil me brûle-t-il à ce point et pas les flammes ? demanda ce dernier en jetant un morceau de bois dans le brasier.

La question méritait, en effet, d'être posée.

— Je l'ignore, mais il ne fait aucun doute que ma mère est responsable de ton état.

Nous n'avions rien à manger si ce n'était quelques fruits mûrs tombés des arbres que j'avais ramassés, mais aucun de nous ne semblait vouloir y toucher. Je m'étonnais par ailleurs de ne pas avoir faim. Nous demeurâmes un moment sans dire un mot à contempler le brasier. Il nous fallait digérer les évènements de la nuit précédente.

Je quittai le feu des yeux pour regarder Apo.

— Demain, nous retournerons à la cité, décidai-je, et cette fois-ci, je n'aurai aucune pitié pour elle. Je la tuerai de mes propres mains. Ce qu'elle nous a fait est impardonnable.

Apo redressa la tête et se passa la langue sur les lèvres. Je le trouvais vraiment pâle. Ses yeux étaient rouges et je crus qu'il pleurait. Les flammes faisaient courir des ombres sur son visage. Durant une seconde, il m'apparut menaçant.

— Qu'est-ce qui s'est passé au juste cette nuit ? demanda-t-il. Je veux dire... Je ne me souviens pas de tout. C'est comme si... enfin... Je crois que Nayibi m'a tué ? Je suis mort, n'est-ce pas ?

Il se frotta le cou comme s'il cherchait la trace de sa blessure.

— Oui, confirmai-je. Et tu ne peux pas imaginer combien j'ai été dévasté. J'aurais voulu te défendre, te protéger, mais je ne pouvais rien faire. Jamais

plus je ne veux revivre ça. Cette impuissance... te voir mourir sous mes yeux...

Il tendit la main vers moi pour que je la lui serre.

Elle était gelée.

Je m'empressai de raviver le feu en jetant quelques branches supplémentaires, puis me levai pour aller toucher son front. Il était aussi froid qu'un cadavre. Je lui racontai alors ma propre expérience en le serrant contre moi, ne lui épargnant aucun détail sordide, et je vis l'horreur défigurer ses traits.

— Nous n'avons pas été ramenés à la vie sans raison, exposa Apo. Nayibi avait d'autres projets pour nous, sinon elle nous aurait simplement fait égorger. Tout ce cérémonial, cette magie... Dans quel but ?

Je haussai les épaules.

— C'est ce que j'aimerais savoir. Elle a parlé de faire de nous des témoins du pouvoir d'Ix Chel, mais qu'entendait-elle exactement par là ?

— Rien de ce qui s'est produit n'a le moindre sens.

Il me dévisagea.

— Cela me fait très peur, admit-il.

Je ne voulais pas l'avouer mais à moi aussi. Apo devint de plus en plus blême à mesure que la nuit approchait. Paradoxalement, je sentais un regain d'énergie me consumer. Tout mon corps me brûlait de l'intérieur, ma peau me démangeait, mes muscles réclamaient de l'exercice. Au fond de moi, une petite voix me suppliait de me dévêtir pour aller courir à travers jungle. Une force mystique, peu importe ce que c'était, m'appelait.

Je m'efforçais autant que possible de ne pas la suivre.

Apo se mit à grelotter.

— Je ne me sens pas très bien, reconnut-il.

Son front était couvert de sueur.

— Tu devrais manger un peu.

Il secoua la tête d'un air écœuré et se leva pour faire quelques pas. Je l'imitai pour le prendre dans mes bras.

Je ne voulais plus le lâcher.

— C'est tout ce que je peux t'apporter, dis-je. Un peu de chaleur.

Je l'embrassai.

Ses lèvres étaient dures et glacées. S'il ne s'était pas tenu debout contre moi, j'aurais pu jurer que j'étais en train d'enlacer un cadavre.

— Je t'aime, Apo, murmurai-je.

C'était la première fois que je le lui disais.

J'aurais voulu l'entendre me dire qu'il m'aimait aussi.

Il ne le fit pas.

— Ton corps est si chaud, Tula, murmura-t-il en revanche. Et tu sens si bon...

Il se lova contre moi pour m'embrasser dans le cou.

— Serre-moi fort contre toi, me réclama-t-il en léchant ma nuque.

Et je me pliai à sa demande.

— Apo, as-tu entendu ce que je viens de dire ? Je t'aime.

— Tu sens tellement bon...

Je me mis à glousser lorsqu'il me mordilla.

— Apo, qu'est-ce que tu fais, voyons ?

Mon amant dégagea ses bras pour les nouer autour de moi. Son étreinte n'avait plus rien de romantique. Il me serra tant que mes os finirent par craquer. D'où lui venait cette force ? À l'aide de son poids, il me fit basculer à la renverse et j'atterris sur le dos.

— Apo ! protestai-je en cherchant à me libérer.

Je ne pouvais rien faire.

C'est à cet instant qu'il me mordit.

Une légère pression s'exerça à la base de mon cou. Après quoi j'eus la très nette sensation d'avoir été perforé par deux aiguillons. Je ne peux pas dire que ce fut douloureux, surprenant peut-être, mais absolument pas douloureux. Une odeur métallique a rapidement flotté entre nous, celle de mon sang qui s'échappait de mon corps pour se verser dans la gorge de mon amant.

— Apo, formulai-je, alors que ma tête tournait de plus en plus. Qu'est-ce que tu fais ? Arrête !

Il ne m'écoutait pas. Pis ! Il ne m'entendait pas.

Je voulais riposter, me rebeller, mais j'étais paralysé, incapable de revendiquer la moindre contestation. Mes bras refusaient d'obéir. Mes jambes demeuraient inertes. À mesure qu'Apo s'abreuvait, je perdais toute volonté de résistance. Un sentiment de bien-être s'éveilla parallèlement en moi et je cessai, au bout d'un moment, de vouloir me débattre pour observer le ciel. Ma vie me quittait, j'allais très certainement mourir, et je me suis dit, pour l'avoir vécu, qu'il y avait de moins agréables façons de quitter ce monde. Apo grognait de plaisir. Boire mon sang lui procurait, de toute évidence, une jouissance indicible. J'entendais ses gémissements à mon oreille et sentais la pression de son érection contre ma cuisse. Il bandait ! Mon amant me dévorait et il bandait ! Je ne comprenais pas ce qui se passait, j'étais perdu. Mes pensées étaient confuses, agitées. Seuls les dieux étaient autorisés à consommer du sang. Apo était-il devenu l'un d'entre eux ?

Soudain, il interrompit son baiser mortel et me dévisagea avec horreur, semblant prendre peu à peu conscience de ses actes.

Du sang maculait ses lèvres, coulait de son menton.

Il était essoufflé.

Je portai immédiatement une main à ma gorge et pressai la blessure sans me rendre compte que je ne saignais déjà plus. Instinctivement, je repoussai Apo avec entrain en cherchant à me relever, mais, trop faible, je demeurai par terre. S'il l'avait voulu, Apo aurait pu me sauter dessus pour achever ce qu'il avait commencé.

Par chance, il n'en fit rien.

— Tula, laissa-t-il échapper avec faiblesse. Excuse-moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'était plus fort que moi. J'en avais besoin. Il le fallait...

Il se tourna brutalement pour vomir.

Quelques secondes plus tard, il s'essuya la bouche du revers de la main et toucha ses dents. Ses canines étaient longues.

Deux pointes aiguës et meurtrières.

Il en fut désœuvré.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? demanda-t-il.

Il voulut avancer dans ma direction, mais atterré par son agression, j'eus un mouvement de recul.

— Tula, pleurnicha-t-il en se couvrant la bouche. Ne me regarde pas comme ça ! Je t'en prie !

Il se jeta dans mes bras sans que je ne puisse le repousser et se mit à pleurer à chaudes larmes. Malgré la peur que son attaque suscitait en moi, j'acceptai son étreinte et finis par le réconforter. Son corps était à présent tiède.

— Chut, fis-je. Calme-toi.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, sanglota-t-il. Je perçois des sons étranges, je vois des choses que je ne devrais pas voir. Tu as de sombres pensées. Tu... tu as peur de moi.

Il m'attrapa le visage des deux mains.

— N'aie pas peur de moi, s'il te plaît. C'est moi. Apo. Je ne voulais pas te faire de mal, je le jure devant les dieux. Tu me crois, n'est-ce pas ? Dis-le-moi ! Je t'aime, Tula.

Sa langue s'était déliée. Jamais encore il ne m'avait dit autant en si peu. Ses émotions paraissaient décuplées.

— Je te crois, répondis-je. Je te crois. Cesse de pleurer !

Il n'y parvenait pas.

Ses larmes ruisselaient sur ma peau comme mon sang l'avait fait quelques minutes plus tôt.

— Montre-moi ta blessure, dit-il enfin.

Je m'exécutai, docile.

— Il n'y a rien, constata-t-il avec étonnement en effleurant la base de mon cou.

— Comment ça ? fis-je, incrédule.

— Tu n'as pas la moindre marque de morsure.

Je touchai ma peau.

— C'est à n'y rien comprendre, dis-je en levant les yeux au ciel.

Apo me dévisagea, stupéfié.

— Que nous arrive-t-il ?

Mon regard se posa sur la lune qui trônait ronde, brillante et hypnotique dans le ciel nocturne. Je me perdis dans sa contemplation pendant plusieurs secondes, happé par une force inconnue. Tout à coup, une violente douleur au ventre me cloua au sol. Apo voulut savoir ce que j'avais, mais je fus incapable de lui répondre tant la crise m'empêchait de parler.

Une série de décharges électriques et de crampes musculaires se succédèrent, à peine supportables. Je me mis bientôt à ramper dans la poussière en cherchant la position la plus confortable pour affronter le flot de contractions qui me tordait les boyaux. Mes os craquèrent, se brisèrent sans raison. Mon pouls s'accéléra, mon cœur se mit à battre plus vite. Je sentis mes organes internes remuer, mes intestins s'enrouler sur eux-mêmes comme des serpents. Mes tympanes explosèrent, ma vue se brouilla. En contemplant mes mains, je vis mes phalanges s'allonger sans aucune raison pour, ensuite, mieux se recourber et former des pattes. Une secousse plus sévère que les autres me fit convulsionner. Mon corps me démangeait atrocement. Je ne contrôlais rien. Il me sembla que ma peau partait en lambeaux pour laisser la place à une épaisse toison. Mes bras, mes cuisses, mes joues se couvrirent d'une couche de poils drus. Je n'étais plus moi-même, je devenais autre chose. Un monstre, une bête, un animal.

Un loup.

Je poussai Apo à détalier, mais ce dernier était tétanisé par la peur.

— Éloigne-toi de moi ! hurlai-je dans un grognement inhumain.

Je n'avais pas la force d'essayer de lui faire entendre raison et me relevai pour courir sans me retourner à travers la végétation luxuriante. Je fis une dizaine de mètres sur mes deux pieds, Apo hurlant mon prénom derrière moi, puis une intuition primitive m'obligea à me mettre à quatre pattes. J'achevai ma transformation au beau milieu de la jungle.

Je ne peux pas vous raconter ce que j'ai fait sous ma forme lupine, ce que j'ai vu ou encore entendu, car je n'ai absolument aucun souvenir de cette première nuit. En fait, je ne me souviens d'aucune des nuits qui ont suivi ma mutation. L'âme du loup avec laquelle ma mère m'avait unie était primitive, bestiale, pure.

Je n'avais aucun moyen de la surmonter. Au lendemain de ma première transformation, j'étais totalement désespéré. Mon principal objectif était de retrouver Apo et de me reconforter dans ses bras. La bête ne s'était pas trop

éloignée de l'endroit où nous étions revenus à la vie et je retrouvai assez facilement mon chemin. Nayibi avait fait de nous des monstruosités et de toute évidence des êtres dangereux. Il n'était plus possible de retourner à Hatnuk où, vraisemblablement, nous constituerions un danger pour les autres. Arrivé sur place, je découvris qu'Apo n'était pas resté inactif. Lui aussi avait cédé à ses plus viles pulsions. Tout autour de moi gisaient des cadavres de singes. J'en comptai des dizaines, de toutes les tailles et de toutes les espèces, vidés de leur sang. Mon compagnon était hors de vue et je compris en contemplant un monticule de terre qu'il s'était enfoui dans le sol pour survivre au soleil. Je me suis débarrassé des singes avant que l'odeur de la mort n'attire un jaguar ou toute autre chose d'aussi dangereux. Puis j'ai fait un feu et j'ai entamé la construction d'un abri. Il était évident que nous allions devoir rester ici un long moment, au moins le temps d'y voir plus clair.

Nous devions comprendre ce qui nous arrivait, ce que nous étions devenus, avant d'espérer retourner auprès des nôtres. J'étais loin d'imaginer que nous serions contraints de vivre ici des centaines d'années avant d'y parvenir, que nous serions livrés à nous-mêmes ainsi qu'aux caprices de la malédiction dont nous étions frappés.

Lorsque la lumière du deuxième jour s'est mise à décliner, la terre qui recouvrait la tombe d'Apo a commencé à remuer. Sa main est apparue, réclamant de l'aide pour s'extraire de sa prison. J'étais si heureux de le voir. Nous nous sommes embrassés longuement en nous promettant d'être toujours là l'un pour l'autre. Dans mon esprit, il ne faisait aucun doute qu'ensemble nous parviendrions à briser le mauvais sort jeté par ma mère. Il nous suffisait de rester unis et d'y croire.

J'étais d'une crédulité !

Quelques minutes après qu'Apo se fût réveillé, j'ai commencé à transpirer. La lune est montée dans le ciel et les premiers effets de la mutation se sont fait ressentir. Je savais qu'il luttait contre un mal tout aussi vorace que le mien, aussi me suis-je enfui à travers la forêt pour ne revenir qu'au petit matin et assister à sa mise en terre.

Je compris tandis qu'il s'enfouissait dans le sol que Nayibi nous avait condamnés à ne jamais pouvoir vivre ensemble. Durant le jour, Apo tombait dans un profond sommeil et la nuit je me transformais en une créature indomptable de sorte qu'il nous était impossible de communiquer.

Les semaines qui suivirent furent des plus cruelles. Je subissais chacune de mes transformations. Tous les soirs sans exception, je me changeais en une bête sauvage. Ma peau se décollait de mes muscles, mes membres se brisaient pour se reconstituer, l'ossature de mon visage se déformait, il me poussait des crocs. La souffrance était continue, familière, et je la redoutais dès que le soleil déclinait. Au petit matin, je me réveillais quelque part dans la nature, frigorifié, épuisé. Parfois aux abords d'une rivière, parfois dans les herbes hautes des plaines du sud. Toujours nu, du sang séché sur moi, couché près de la dépouille d'un animal à moitié dévoré.

Sous ma forme humaine, quand je ne dormais pas pour récupérer, je m'échinai à nous construire un agréable foyer tout en essayant de me rappeler ce que je faisais de mes nuits. Je veillais sur la tombe d'Apo, chassais et fabriquais toutes sortes d'ustensiles du quotidien ainsi que des armes pour me défendre en cas d'attaque ce qui, du reste, ne se produisit jamais. Mes absences me plongeaient dans un désarroi impossible. J'avais l'impression de vivre une moitié de vie, mais que pouvais-je y faire ?

Apo, lui, se débattait avec une soif de plus en plus intarissable. Je ne pouvais pas l'aider à apprivoiser le mal qui le rongait, car je ne comprenais pas ma propre tragédie. À mon retour au campement, je ramassais des cadavres d'animaux exsangues. Il me semblait que leur nombre augmentait de jour en jour et j'appréhendais le moment où cela ne lui suffirait plus. Apo détestait la solitude dans laquelle on l'avait forcé à vivre. Il me laissait des messages de détresse sur le sol et je ne pouvais que l'imaginer, impuissant, sombrer dans une terrible dépression.

Un mois après notre condamnation, je lui fis part de mon intention de quitter la forêt pour les régions montagneuses. Des cavités dans les roches offriraient un abri sûr. La jungle autour de nous était vaste, mais je n'étais pas tranquille. Bien que cela eût été peu probable, Nayibi et ses adeptes pouvaient revenir nous faire subir de nouveaux supplices. Les éclaireurs d'une cité voisine ou des chasseurs pouvaient à tout moment nous débusquer et nous asservir. Peu importait la menace, un terrible pressentiment ne me quittait pas. Il nous fallait partir et nous cacher du reste du monde, car, j'en étais convaincu, les choses n'allaient pas s'arranger. Un problème de taille se

dressait toutefois devant nous : comment déplacer Apo ?

Ignorant la teneur des dangers qui nous attendaient durant notre voyage, je refusais qu'il parte seul en pleine nuit. Et, même s'il m'avait avoué avoir découvert quelques talents prometteurs comme une force surhumaine ou une vitesse accrue, il n'était pas question que l'on se sépare. Il me fallait donc trouver le moyen de le transporter en plein jour sans le laisser à la merci des rayons du soleil.

Une semaine entière, je me penchai sur la question d'une tombe mobile et finis par fabriquer un bard ⁵ doté d'une cage amovible faite de brindilles souples sur laquelle j'envisageai de poser des peaux et du feuillage. Imaginez-vous seulement l'effort d'ingéniosité qu'il m'a fallu pour parvenir à un tel résultat ? Comme je l'ai mentionné au début de ce récit, j'étais un homme doté de sensibilité et d'une certaine intelligence, mais mon degré de réflexion était encore limité. J'étais un être primitif. Tout ce que je savais, je l'avais appris à travers le prisme de l'imitation et de la répétition des gestes. Pour je ne sais quelle raison étrange, ma nouvelle condition d'être surnaturel n'avait pas eu que des effets négatifs sur mon métabolisme. Mon réseau neuronal s'enrichissait avec des conséquences tangibles sur mon raisonnement. Sans le savoir, je devenais plus futé. Naturellement, ces changements touchaient également Apo, encore que, je ne le découvrirais que plus tard.

À l'aube du jour J, après avoir repris mon apparence, je réunis toutes nos affaires et déterrai Apo pour l'installer le plus rapidement possible sur la civière. Je m'empressai d'ajuster la cage au-dessus de lui et de la couvrir de peaux et de fourrures pour le plonger dans le noir le plus total. Mon entreprise ne lui épargna pas quelques brûlures sans gravité. Je découvris par la même occasion que cela ne l'extirpait pas de son sommeil.

Une fois installé, je nouai des lianes entre elles autour de l'armature pour la maintenir bien en place. Je n'avais pas vu mon amant depuis le soir de ma première transformation et j'aurais donné n'importe quoi pour le regarder dormir. C'était toutefois impossible et je dus me contenter de coller mon oreille contre la cage pour écouter le son de sa respiration. Jamais il n'avait été aussi proche de moi et à la fois aussi inatteignable.

Lorsque je fus fin prêt à partir, j'attachai des lianes autour de ma taille et tirai le bard derrière moi. Il me fallut six jours pour sortir de la forêt puis

deux autres encore pour atteindre les plaines. L'effort que je fournissais n'était pas intense. Mes compétences physiques s'étant développées, j'avalais les kilomètres sans la moindre difficulté.

Je fis plusieurs haltes durant mon trajet pour boire à un cours d'eau, manger des fruits gorgés de sucre et me reposer. Plus je prenais de l'altitude et plus le paysage était à couper le souffle. La canopée se perdait maintenant dans le lointain et lorsque je vis l'horizon pour la première fois, j'ai pris conscience de l'immensité du monde. J'étais loin de me douter qu'il était encore plus vaste et étendu que ce que j'imaginai. J'aurais souhaité qu'Apo se joigne à moi, qu'il puisse sentir le vent sur son visage, contempler la beauté des paysages ou simplement assister à un coucher de soleil. Ce même spectacle s'en trouverait sans nul doute affadi sous l'éclat de la lune.

Comme je l'avais supposé, je finis par trouver une grotte au pied des montagnes, bordée par une rivière et de nombreux conifères tropicaux. L'endroit était paisible, visité par quelques cervidés farouches, des rongeurs et un couple de rapaces. J'installai Apo au fond de la grotte, là où la lumière du jour n'avait aucune chance de l'atteindre et je sortis faire un feu auprès duquel j'attendis. L'eau ruisselait à mes oreilles, les pins craquaient sous le vent, l'air était revigorant. J'entendis Apo se réveiller, mais je ne le vis pas sortir de la grotte. Le loup l'aperçut sans doute avant de filer entre les troncs.

Nous avons enduré une routine insupportable dans ce lieu sauvage durant des siècles. Je ne m'étendrai pas sur cette période, car, si celle-ci fut riche en événements et en situations inédites, l'évoquer fait remonter de douloureux souvenirs. Tout ce que je puis dire, c'est que nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Il ne nous était pas possible de nous parler, de nous caresser, de nous embrasser, mais pas un jour ne passait sans que nos sentiments ne s'accroissent. Ces derniers avaient pris racine dans le sang pour s'épanouir dans l'absence et le manque. Plusieurs fois, j'ai ressenti le besoin de partir, d'aller parcourir le monde, mais Apo m'en empêchait. Il refusait de quitter la grotte, incapable d'accepter la créature qu'il était devenu, et je ne pouvais me résoudre à le laisser seul. Son mal-être grandissant l'avait plongé dans un désarroi incommensurable qui le privait de toute étincelle de bonheur. Telle fut notre existence. Séparés de jour comme de nuit, mais condamnés à errer à la périphérie de l'un l'autre jusqu'à la fin des temps.

Un jour toutefois, je ne saurais vous dire quand précisément, peut-être dix ou vingt ans plus tard, un événement hors norme se produisit. J'étais en train

de nettoyer un poisson pêché dans la rivière que j'envisageais de faire griller quand le ciel s'est voilé. Les ombres ont commencé à envahir le sommet des arbres et à s'étendre sur le sol. En levant la tête, j'ai aperçu un cercle noir glisser lentement devant le soleil.

Il s'agissait d'une éclipse.

J'en avais déjà entendu parler sans jamais avoir eu l'occasion d'en contempler une de mes propres yeux. Je savais que l'évènement serait de courte durée, mais il m'impressionna suffisamment pour que je coure m'abriter à l'intérieur de la grotte. Quelle ne fut pas ma stupeur à mon arrivée d'apercevoir Apo debout devant l'entrée, un peu vacillant. Je crus d'abord à un mirage, une vue de l'esprit, mais lorsqu'il prononça mon prénom, je ne pus que constater que je ne rêvais pas. Ni une ni deux, je me précipitai sur lui pour me jeter dans ses bras, scellant mes lèvres aux siennes pour l'embrasser avec une fièvre qui ne m'avait pas habité depuis longtemps. Je voulais crier, rire et prononcer son prénom, mais l'émotion m'étranglait.

Apo caressa ma joue puis me serra contre lui. Il était si livide et moi si bronzé que l'on aurait dit le soleil et la lune côte à côte.

Il leva la tête vers le ciel.

— Les dieux ont finalement eu pitié de nous, dit-il.

J'avais oublié le son de sa voix et j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il me parle pendant des heures, mais je savais aussi que le temps nous était compté.

— Cet instant est fugace, l'avertis-je. Il ne durera pas.

— Tu me manques tellement, prononça-t-il. Tellement.

— Tu me manques aussi, répondis-je en glissant mes doigts dans ses cheveux.

Il ferma les yeux une seconde.

— Je suis immortel, mais je n'ai jamais été aussi mort que depuis que je suis séparé de toi.

Je l'embrassai à nouveau, faisant fi de la froideur de son corps. J'avais un nombre incalculable de questions à lui poser, tant de choses à lui dire qui ne pouvaient être écrites, mais je ne trouvais pas les mots.

— Je ne crois pas que j'aurai la force de continuer comme ça, m'informa-t-il. Je suis fatigué de tout ceci.

Il se mit à pleurer et je m'empressai d'essuyer les larmes coulant sur ses joues.

— Je suis là, le réconfortai-je. Nous finirons par trouver un moyen d'échapper à ce calvaire. Un jour viendra où nous serons réunis.

— Je n'y crois plus.

Je le serrai un instant dans mes bras, m'enivrant du parfum de sa peau ainsi que de ses cheveux, savourant chaque seconde qui m'était accordée.

— Je ne veux pas que tu me quittes, gémis-je.

— Je ne le veux pas non plus.

Et ce qui devait arriver arriva.

La lune, amoureusement rapprochée du soleil, s'éloigna. Apo recula pour se protéger en gardant sa paume dans la mienne. Le dessus de sa main grésilla et une odeur de viande brûlée s'éleva. Quand cela devint trop douloureux pour lui, il la retira non sans effleurer une dernière fois mes doigts puis demeura un moment supplémentaire dans la pénombre.

Il ne pleurait plus.

Finalement, le sommeil le rattrapa et je le vis disparaître dans les ténèbres. J'ai attendu que le soleil retrouve sa place dans le ciel puis je suis retourné à ma solitude.

Civière archaïque sans pieds fabriquée à partir de deux branches principales et de branchages tressés.

Troisième partie :Chaos

Simon se mordilla les lèvres en tâchant de dissimuler son émotion. L'histoire des amants maudits le chamboulait un peu plus qu'il ne l'aurait soupçonné. Machinalement, son regard s'orienta vers Martin dont les yeux rouges trahissaient un ressenti identique. Simon aurait aimé lui déposer un petit baiser dans le cou, le serrer contre son torse, peut-être même l'emmener dans la chambre pour un câlin improvisé, mais il se contenta de lui caresser la nuque. Quelque chose lui disait de faire preuve d'un peu de pudeur.

Tula se leva pour se dégourdir les jambes. Ressasser le passé de cette manière lui avait porté un coup au moral.

— Bien sûr, dit-il. L'histoire ne s'arrête pas là. Des éclipses, il y en a eu d'autres et j'aurais encore beaucoup à raconter, notamment sur notre migration en Amérique ou notre voyage vers l'Europe, mais il se fait déjà tard et je suis sûr que vous avez envie de vous reposer un peu.

— Je suis tout à fait disposé à écouter la suite, s'enthousiasma Martin en attrapant la main de Simon pour la serrer entre ses genoux. Quelle vie !

Tula laissa son attention se perdre.

— Oui, concéda-t-il. Une si longue vie.

Simon releva une once de tristesse dans sa voix, mais il ne savait pas s'il devait l'associer à de la nostalgie ou à des regrets. Martin, lui, examina sa propre existence qui n'était en rien comparable à celle de Tula et d'Apo. Il en vint à minimiser ses états d'âme, ses coups de blues, son récent coup de mou.

J'ai plusieurs fois eu envie d'en finir, songea-t-il en prenant un peu de recul sur sa déprime passée. Mais à y regarder de plus près, je n'ai rien vécu, je n'ai rien ressenti, je n'ai rien vu.

Il tourna la tête et vit que Simon le dévisageait.

Peut-être nous aimerons-nous aussi fort tous les deux, se plut-il à espérer.

Il quitta son amant des yeux pour s'adresser à Tula.

— Tu devrais coucher tout ça sur du papier, proposa-t-il. C'est un fabuleux témoignage.

— Personne n'y croirait.

— Ça ferait un très bon roman d'aventures pourtant.

— Apo et moi ne sommes pas les aïeux de toutes les créatures obscures, réfuta Tula. Les autres espèces tirent leurs origines ailleurs et se moquent

certainement de savoir comment nous avons été engendrés.

— À ce propos, releva Simon, quand avez-vous su que vous pouviez transmettre vos dons à d'autres personnes ?

— Transmettre nos dons ? répéta Tula, acerbe. Tu veux dire contaminer les autres avec notre malédiction ? Pas tout de suite. Pendant longtemps, nous n'avons croisé personne. Apo se nourrissait de sang de singe et de jaguar et moi je ne m'attaquais qu'à des herbivores. À aucun moment nous n'avons soupçonné la possibilité de transmettre à quiconque nos pouvoirs jusqu'à ce fameux matin où je me suis réveillé près d'un adolescent entaillé à la cuisse. Jamais je n'oublierai son regard apeuré et son petit corps fragile qui se soulevait et s'abaissait à cause de sa respiration rapide. Si j'avais su ce qu'il deviendrait, je ne l'aurais pas ramené avec moi à la grotte pour le soigner. J'aurais abrégé ses souffrances sur place.

Tula marqua une pause comme s'il cherchait à digérer la douleur que lui procurait ce souvenir.

— Contrairement à Apo, reprit-il quelques secondes plus tard, je n'ai pas choisi ma descendance. Celle-ci m'a été imposée par le loup au détour de ses nombreuses agressions manquées. Vous savez qu'une simple égratignure suffit à transmettre le mal qui coule dans mes veines alors que chez les vampires, le processus est un peu plus complexe. Il exige une réelle volonté de la part du créateur qui doit échanger son sang avec celui de sa victime pour le transformer.

— Qu'est-ce qui a motivé Apo dans son désir d'avoir une progéniture ? demanda Martin. La solitude ?

Tula s'attarda une seconde sur son visage.

— La jalousie, répondit-il.

L'alpha ne put retenir un ricanement amer.

— Nous avons connu ce qu'il y a de meilleur et de pire chez un couple.

— Qu'est-il arrivé à ta mère ? l'interrogea brusquement Simon. Qu'est-il advenu de Nayibi ?

Tula leva un sourcil. Il ne s'attendait pas à cette question, pas aussi brutalement du moins. Il n'était pas étonné du reste par le franc-parler de Simon. Ce dernier n'était pas le genre d'homme à tourner autour du pot.

— Apo et moi sommes restés trop longtemps à l'écart de la civilisation pour que les nouvelles du monde nous parviennent, répondit-il en enfouissant les mains dans son pantalon. J'ignore ce qui lui est arrivé. Il est probable

qu'elle se soit enfuie avec ses disciples ou qu'elle soit retournée à Hatnuk afin de prendre les rênes de la cité.

— Une chose est sûre, pouffa Martin. Ta mère était cinglée.

Cette remarque fit sourire l'alpha.

— Oui et non, dit-il.

— Serait-il possible qu'elle soit devenue immortelle, elle aussi ? s'inquiéta Simon.

— Je ne l'ai jamais revue si c'est ce que tu veux savoir, répondit Tula, mais j'ai souvent senti sa présence. Comme s'il existait un fil ténu qui nous aurait toujours reliés. Apo prétend que c'est parce qu'une partie de son âme vit en nous. Il a peut-être raison.

— Donc elle n'est pas morte.

— Je ne peux pas l'affirmer.

— Quoi que Nayibi ait eu en tête, je doute qu'elle soit parvenue à accomplir grand-chose, observa Martin. Sauf erreur de ma part, Ix Chel n'a pas envahi la Terre. On l'aurait su sinon.

— Je doute que Nayibi ait jamais cessé de vouloir mettre son plan à exécution, mais quelque chose ou quelqu'un a dû ternir ses projets, effectivement.

— Si Nayibi a véritablement été la première des sorcières, fit remarquer Simon, pourquoi aucune d'entre elles ne vénère Ix Chel et pourquoi n'avons-nous jamais entendu parler de ta mère ?

— Oh, mais la déesse sombre a toujours été vénérée, assura Tula. En parcourant le globe à la recherche d'Apo, j'ai trouvé de nombreuses références la concernant. Son culte s'est développé et a prospéré sur les cinq continents. Au fil du temps son image a fini par fusionner avec celle d'autres divinités. Ce ne sont que des suppositions, mais je pense que le mythe d'Hécate ou encore celui de Circée la magicienne lui sont directement rattachés. Pour ce qui est de Nayibi, je n'ai pas d'information à te donner. Aucune source ne la mentionne mais, il n'y a rien d'étonnant à cela, on ne consignait pas grand-chose par écrit de mon temps.

— Tu n'as jamais eu envie de la retrouver et de lui arracher la tête ? demanda Martin. Perso, si ma mère m'avait fait un coup pareil, je te garantis qu'elle aurait filé un sale quart d'heure !

— Ça m'a traversé l'esprit, bien sûr, puis les siècles passant, ma colère s'est atténuée. Aujourd'hui, je...

Il haussa une épaule.

— ... je crois que ça n'a plus vraiment d'importance.

— Est-ce qu'il faut craindre son retour ? le questionna Simon.

Cette idée glaça d'effroi Martin.

— J'aime à croire que non, répondit Tula. Si ma mère est encore de ce monde, elle doit se terrer quelque part, à moins que, dans leur grande sagesse, les dieux ne la retiennent prisonnière dans l'inframonde.

— Bon, lâcha Simon en se frottant le menton, songeur. Et Apo ?

— Quoi Apo ? fit Tula.

— Il est instable.

— Il est simplement fragile.

— De quoi est-ce que vous parlez ? demanda Martin.

Simon caressa l'arrière de son crâne en souriant.

— Tu n'as rien suivi, n'est-ce pas ?

— Suivi quoi ?

— Apo n'est pas fou, expliqua Tula. C'est un être d'une grande sensibilité, c'est tout.

— Une sensibilité que sa transformation n'a fait qu'exacerber par la suite, surenchérit Simon en se levant du canapé. Tu nous as beaucoup parlé de toi ce soir en te gardant bien de t'étendre sur les conséquences de sa transformation. Joseph Vardrenne m'a assuré que ton amant était dangereux. Et je commence à suspecter dans quelle proportion. Apo n'est jamais parvenu à satisfaire son addiction au sang, n'est-ce pas ? Toute sa vie, il a dû lutter contre la soif insatiable que tu as mentionnée ce soir.

— Apo est un vampire, lui notifia Martin. Le premier d'entre tous, c'est normal qu'il ait commis quelques meurtres. J'en ai moi-même un certain nombre à mon actif...

Simon orienta son regard vers Martin.

— Tula nous a caché une partie de leur histoire, dit-il. Une partie bien sombre si j'en crois les informations reçues sur mon portable.

Il tourna la tête vers l'alpha en montrant son téléphone.

— Tu ne nous as pas tout raconté à propos d'Apo. Il n'est pas aussi inoffensif que tu veux nous le faire croire. Je me trompe ?

Simon fit défiler les pages du dossier scanné sur son appareil.

— 1590, formula-t-il. John White débarque sur l'île de Roanoke en Caroline du Nord avec des hommes, des vivres et du matériel destiné aux

colons récemment implantés. Lorsqu'il arrive sur place, il ne peut que constater leur disparition. Cent quinze personnes se sont mystérieusement envolées du jour au lendemain. Quand avez-vous migré vers les États-Unis déjà ?

Tula se crispa.

— Apo n'y est pour rien, dit-il.

— 1872, poursuivit Simon. Le *Mary Céleste* quitte le port de Staten Island, New York, pour rejoindre l'Italie. On a retrouvé le navire quatre semaines plus tard, vidé de son équipage. Des situations comme celle-ci, j'en ai une liste aussi longue que le bras. Tu as cru que cela allait recommencer quand tu as découvert qu'il avait assassiné la famille Biengentil ? C'est pour ça que tu es parti dans la précipitation. Pour trouver un endroit où vous planquer ?

— Je te le répète, fit Tula en se frottant le visage avec les deux mains, accusant une subite fatigue, Apo n'est pas responsable de toutes ses disparitions. C'est moi. C'est moi qui lui trouvais ces endroits perdus afin qu'il assouvisse sa faim.

Apo déambulait, pieds nus, à travers la ville, vêtu d'un pantalon et d'une chemise en flanelle à carreaux trouvés dans les affaires du docteur Pirelli, à la fois fasciné et angoissé par ce qui l'entourait. L'électricité avait remplacé les lanternes, le gaz et les bougies. La lumière était omniprésente et d'une telle intensité qu'elle occultait les étoiles dans le ciel de l'hiver.

Il n'y avait plus l'ombre d'un endroit où se cacher. L'obscurité n'offrait plus le moindre refuge. La nuit avait perdu de son éclat.

L'homme a fini par apprivoiser les ténèbres, songea-t-il.

L'ambiance, les décorations suspendues au-dessus des passants, les paquets cadeaux et les sacs remplis de provisions lui indiquèrent que l'on s'apprêtait à fêter Noël. Des chants s'élevaient dans le froid, mais aucune chorale n'était dans son champ de vision de sorte qu'il se demanda par quelle magie la musique parvenait à se diffuser ainsi, jusqu'à ce qu'il remarque d'étranges petites boîtes grises accrochées à des poteaux.

Il resta un moment à les fixer, intrigué, puis ses pas le conduisirent sur une vaste place au milieu de laquelle trônait un majestueux sapin ainsi que de drôles de petites baraques en bois. Poussé par la curiosité et l'étrangeté des chalets installés en cercle, Apo se glissa dans la queue de visiteurs avant d'être arrêté par un agent de sécurité. Celui-ci portait un drôle de bonnet rouge et blanc sur la tête et une barbe de trois jours lui couvrait les joues.

À vue de nez, il faisait deux fois le poids du vampire.

— Vous allez où comme ça ? questionna-t-il Apo.

— Je veux me rendre là, répondit ce dernier en pointant un doigt par-dessus l'épaule du vigile.

— Pourquoi est-ce que vous vous baladez pieds nus ?

Apo baissa la tête.

— Parce que je n'ai pas trouvé de chaussures à ma taille, répondit-il.

— Levez les bras, s'il vous plaît.

— Pour quelle raison ?

L'agent montra un détecteur d'objets métalliques.

— C'est obligatoire. Mesure de sécurité.

Apo se conforma à la directive sans tout à fait comprendre ce à quoi il devait se plier puis fut autorisé à passer, non sans hériter d'un dernier coup

d'œil circonspect de la part du vigile. Quelques personnes remarquèrent qu'il n'était pas chaussé, mais dans l'ensemble, la foule, trop compacte et occupée à flâner à droite et à gauche, ne prêta guère attention à lui. L'atmosphère était festive, pleine de gaieté et Apo se surprit à apprécier la présence des enfants qui couraient autour de lui en riant, celle des vendeurs qui l'incitaient à venir goûter leurs spécialités de saison ou encore l'odeur épicée du vin chaud qui flottait avec insistance dans l'air. Il observa les gens autour de lui, le bonheur qui se propageait entre eux comme une puce saute de chien en chien, et se souvint qu'il fut un temps où lui aussi avait été heureux.

Avec Tulakapcha.

Le monde avait continué de tourner en son absence. La mode avait évolué, les mœurs aussi d'après ce qu'il pouvait en juger. Des couples de même sexe ou de couleurs de peau différentes se tenaient par la main, s'embrassaient librement sans faire naître la moindre objection de la part des autres personnes. De toute évidence, un certain nombre de barrières sociales avaient été levées depuis son emprisonnement et, même si cela lui passait un peu au-dessus de la tête, il se félicita de ces progrès. Au fil des heures, les promeneurs se firent plus rares, les boutiques éphémères baissèrent leurs panneaux, guirlandes et néons s'éteignirent et Apo se retrouva seul sur un banc. Il pencha la tête en arrière pour accueillir quelques flocons duveteux. Tula lui manquait et il n'avait qu'une obsession : partir à sa recherche. Mais avant cela, il tenait à profiter de cet instant de liberté retrouvée, savourer sa victoire sur le manque qui l'avait tenu en laisse pendant des siècles. La faim, la douleur, tout cela appartenait au passé. Il en était heureux. Il se sentait léger. Mais qu'impliquait ce nouvel état ? Est-ce que la chasse lui manquerait ? Peut-être pas. Ce monde nouveau avait l'air d'offrir d'intéressantes perspectives. Et l'humanité ? Quelle était la nature de sa relation avec les hommes maintenant qu'il n'avait plus besoin de tuer des centaines de personnes pour vivre ? Difficile à dire. Il avait cessé de les considérer comme des êtres sensibles depuis si longtemps. Arriverait-il à les voir autrement que comme du bétail ? Et dans le même temps, comment pourrait-il avoir ne serait-ce qu'une once de pitié à leur égard ? En avaient-ils jamais eu pour lui ou pour Tula ? Les hommes étaient mauvais. C'était déjà ce qu'il pensait quand il était l'un d'entre eux. Rien ne lui permettait de dire que les choses fussent différentes à cette époque moderne.

Apo inspira profondément l'air frais, sentit ce dernier rafraîchir ses

poumons. Il avait bien changé depuis sa transformation. Nayibi avait fait de lui un monstre, une créature sans foi ni loi dont la seule préoccupation était de massacrer pour se nourrir. Pouvait-il redevenir le Apo d'avant, celui dont Tula était tombé amoureux ?

Le vampire était un peu perdu. Son désir de vengeance le consumait et, parallèlement, tuer ne semblait plus aussi amusant. Il ne pouvait cependant pas se résoudre à laisser les agissements des éradicateurs impunis.

Que faire ?

— Excusez-moi ? fit une voix enrouée.

Apo se redressa sur le banc. Trop absorbé par ses réflexions, il n'avait pas prêté attention à l'individu qui s'était approché de lui.

— Je m'en vais, répondit-il en se levant, persuadé qu'on était venu lui demander de quitter les lieux. Je me suis simplement assis quelques secondes.

L'inconnu, d'une trentaine d'années, ôta les mains des poches de son manteau. Il portait un bonnet ainsi que des gants en laine qui lui donnaient un air enfantin.

— Non, non, fit ce dernier avec bienveillance. Je ne voulais pas vous importuner, simplement savoir si tout allait bien.

— Ça va. Je vous remercie.

Le jeune homme sourit, un peu gêné, indécis.

Apo le considéra avec méfiance.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Je... vous semblez, comment dire ? Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? J'ai remarqué que vous ne portiez pas de chaussures et on ne peut pas dire que vous soyez chaudement vêtu, non plus.

— Je ne crains pas le froid.

Apo pivota sur ses talons et commença à s'éloigner.

— Attendez ! l'arrêta l'humain. Vous ne pouvez pas rester dans cette tenue par ce temps. Il fait zéro degré ! Quelle est votre pointure ? J'ai sûrement une paire de chaussures chez moi que je n'utilise plus et que je peux vous donner.

Apo contempla ses orteils.

— J'habite à deux pas d'ici, précisa le jeune homme. Ça ne vous prendra qu'une minute.

— Pourquoi est-ce que vous feriez ça ? le questionna Apo.

Le bon samaritain se gratta la joue.

— L'esprit de Noël, vous voyez ?

— Non, je ne vois pas et je ne vous connais pas, releva Apo, un peu surpris par la démarche.

— Je ne vais pas vous agresser si c'est ce qui vous fait peur.

Cette idée saugrenue amusa le vampire. La tension dans ses muscles se dissipa. Il loucha sur ses pieds une seconde fois. L'invitation était généreuse et il lui fallait effectivement des chaussures.

— Très bien, céda-t-il finalement. Je vous suis.

L'inconnu tendit une main amicale qu'Apo serra dans la sienne.

— Je m'appelle Baptiste.

— Apo.

— Ce n'est pas courant.

— C'est un très vieux prénom.

— Je veux bien vous croire.

Ils quittèrent la place, marchèrent silencieusement pendant cinq minutes, puis Baptiste désigna une ruelle sur leur gauche en sortant un jeu de clés de la poche de son manteau.

— C'est par là, dit-il en désignant la façade d'un immeuble blanc.

Apo considéra le dénommé Baptiste en cherchant à savoir ce qui pouvait motiver sa générosité. Si la vie lui avait bien appris une chose, c'était que personne n'agissait gratuitement. Tôt ou tard, votre bienfaiteur espérait un retour sur investissement. Baptiste pianota sur son digicode et poussa une lourde porte vitrée. Apo le suivit sans rien dire jusqu'à son appartement situé au troisième étage.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire ? proposa Baptiste une fois à l'intérieur.

— Un verre d'eau, merci.

— Vous ne voulez pas plutôt une boisson chaude ?

Apo haussa les épaules.

— Va pour un thé alors, fit Baptiste.

Ce dernier alluma la télévision avant de disparaître derrière une porte qu'il laissa entrebâillée.

Il réapparut quelques secondes plus tard.

— Faites comme chez vous, invita-t-il Apo toujours planté au milieu de la pièce, j'arrive.

Apo demeura encore un moment debout avant de s'asseoir devant l'écran plat. Il n'avait jamais vu de télévision jusqu'à ce soir et demeura subjugué

par les petites personnes qui se trouvaient à l'intérieur. Il se leva pour toucher les images, mais celles-ci défilèrent si vite qu'il ne put en saisir une seule. Décontenancé, il balaya du regard l'espace autour de lui. Le mobilier ne ressemblait en rien à ce qu'il avait connu jadis. Les formes étaient multiples, les couleurs nombreuses et les matières si surprenantes. Laisant glisser son doigt sur la surface laquée de la table basse, il se demanda comment tout ceci avait été fabriqué.

L'utilité de beaucoup d'objets lui était d'ailleurs inconnue.

— J'ai aussi quelques vêtements, cria Baptiste depuis sa chambre. Je pense qu'une paire de chaussettes ne sera pas de trop.

Apo entendit l'eau bouillir dans la cuisine. Se déplaçant dans la pièce, il s'évertua à comprendre via les différents appareils l'univers dans lequel il s'était réveillé. Plus de cent ans s'étaient écoulés depuis que les éradicateurs l'avaient enterré et il se sentait légèrement dépassé. Attiré par une série de cadres accrochés à un mur, il se pencha très légèrement en avant pour contempler les clichés, puis s'approcha d'une lampe et se brûla la rétine des yeux en la fixant trop longtemps.

Un craquement derrière lui le fit se retourner. Apo eut à peine le temps de se décaler qu'une balle siffla tout près de sa tête pour se loger dans le mur derrière lui. Ses muscles se contractèrent aussitôt devant le danger. Baptiste pointait une arme à feu sur lui. Son visage n'affichait plus aucune forme de sympathie.

— J'aurais dû m'en douter, fit Apo en évitant un nouveau projectile. Un éradicateur.

Baptiste raila.

— Tu as vraiment cru à cette histoire de charité chrétienne ? Tu es un peu crédule comme vampire.

— Qu'est-ce qui m'a trahi ? demanda Apo en effleurant du bout des doigts un vase près de lui.

— À peu près tout.

Baptiste fit feu une troisième fois sans intention de blesser Apo.

Le bruit sec de la détonation mourut dans la pièce.

— Joli joujou, plaisanta-t-il. Tout droit sorti des ateliers de la Confrérie. Même les flics n'ont pas une arme de ce calibre. Ça ne fait pas un bruit, mais beaucoup de dégâts...

Soucieux de détourner l'attention du tireur, Apo n'évita pas le prochain tir

et se décala au contraire pour que la balle traverse son épaule. Satisfait d'avoir enfin fait mouche, Baptiste relâcha sa vigilance pendant une demi-seconde. Ce fut plus que suffisant au vampire pour s'emparer du vase et le jeter droit devant lui. Un réflexe poussa le chasseur à lever les bras afin de se protéger. Profitant de l'effet de surprise qu'il venait de créer, Apo bondit sur le canapé puis sur son assaillant et lui retourna le poignet d'un simple geste. L'arme tomba à terre et, avec une rapidité farouche, le vampire se glissa derrière sa prise pour la mordre au cou. Ses canines s'enfoncèrent dans les muscles, déchirant peau et fibres, libérant un jet de sang chaud dans sa bouche.

— J'ai appelé du renfort, grogna tant bien que mal Baptiste en se laissant tomber sur les genoux.

Apo éloigna ses lèvres de la plaie sanguinolente, lâcha sa proie qui porta aussitôt une main à sa nuque.

— J'en doute, fit-il en regardant Baptiste appuyer sur sa blessure. Tu n'aurais pas pris le risque que je t'entende parler ou que je m'enfue.

Dans un acte désespéré, le chasseur se jeta sur son pistolet. Apo le prit de vitesse et l'éloigna du pied puis s'essuya la bouche du revers de la main. De plus en plus faible, Baptiste se retourna sur le dos, le souffle saccadé. Apo s'accroupit et ôta sa main qui faisait pression sur la déchirure pour voir l'état de la blessure.

Baptiste résista un temps.

La plaie était profonde.

Il allait mourir.

Evelyne Mumbia ne s'était pas trompée en affirmant que son plan ne plairait pas à Joseph Vardrenne, car, effectivement, celui-ci ne lui convenait pas du tout et à plus d'un titre.

C'est une sacrée connerie ! maugréa en silence le directeur. *La gosse va réussir à se faire tuer.*

Le dos calé au fond de son fauteuil de directeur, Vardrenne suivait avec attention le déroulement des opérations en cours via le réseau de communication déployé par les experts de l'agence. Même si rien n'avait été laissé au hasard, faire gober à Dao Johnson qu'il était parvenu à s'échapper sans la complicité des agents sur place relevait pour lui à de l'amateurisme. Le plan d'action avait été monté en quarante-cinq minutes, autant dire dans la précipitation, avec une poignée d'hommes dans la confiance et des moyens plus que limités. Ce n'était pas un manque de confiance en l'équipe qui le faisait douter du succès de la mission, mais le comportement irrationnel du fugitif. Johnson était un déséquilibré et rien ne garantissait que ce dernier puisse les conduire tout droit à Grégorian.

Encore moins jusqu'au virus.

— Où en sont-ils ? questionna Vardrenne en se penchant sur un micro placé devant lui.

Le récepteur grésilla.

— Aucun changement, lui répondit une voix masculine et un peu lointaine. Le suspect est toujours en fuite sur l'autoroute en direction de l'ouest.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ? On sait où il va ?

— *Nada.*

— Les micros fonctionnent correctement ?

— Parfaitement.

— Et l'agent Mumbia ?

— Son rythme cardiaque est un peu élevé mais elle va bien.

— Vous ne me perdez pas la trace de cette voiture, ordonna Joseph en voyant Anna Petrovic rentrer dans son bureau. Et à la moindre incartade du gamin, vous m'arrêtez tout ça. Est-ce que c'est bien compris ?

— Reçu cinq sur cinq.

Vardrenne se redressa en marmonnant dans sa barbe.

— Ils savent ce qu'ils font, le rassura Anna Petrovic debout devant lui. Evelyne ne risque rien.

— J'ai jeté cette gamine tout droit dans la gueule du loup.

— En d'autres circonstances, j'aurais trouvé cette remarque particulièrement drôle. L'agent Mumbia sait parfaitement ce qu'elle fait. Ce n'est plus une enfant et elle est entre de bonnes mains.

Joseph se gratta le menton.

— J'ai déjà pas mal de cadavres à la morgue, observa-t-il. J'aimerais éviter d'y ajouter le sien.

— Vous avez connu des situations identiques quand vous étiez sur le terrain, Joseph. Vous savez bien que notre boulot comporte des aléas et que le danger rôde à chaque coin de rue. C'est d'ailleurs ce qui le rend aussi excitant.

Vardrenne considéra la jeune femme. Petrovic n'avait pas tout à fait tort. Il avait plusieurs fois côtoyé la mort au cours de ses anciennes investigations, s'était blessé à de multiples reprises, parfois même gravement. Ça ne l'avait pas empêché de se relever et de repartir de plus belle. Tous les agents savaient à quoi s'en tenir en signant le formulaire d'entrée.

Mumbia ne faisait pas exception.

Il prit une profonde inspiration et s'enfonça dans son fauteuil en croisant les mains sur son ventre.

— Où en est-on avec la nomination de la Présidence du nouveau Conseil ? s'enquit-il.

— La fille de la conseillère Miranda, Mérédith Chapuis, semble bien partie pour succéder à Marcellus Robert.

— Très bien. Plus vite elle prendra ses fonctions, plus vite je pourrai retourner auprès de ma femme.

— Mérédith Chapuis connaît l'existence de la Confrérie mais s'en est toujours tenue éloignée. La mort de sa mère l'a pas mal secouée. Elle aura très certainement besoin d'être chaperonnée. Au moins pendant quelque temps.

— Je suis assis dans ce fauteuil depuis 48 heures, je ne vois pas très bien ce que je pourrais enseigner à cette jeune femme. Et entre nous, ce rôle vous incombe davantage qu'à moi. Vous excellez dans ce domaine.

Une seconde durant, il sembla à Vardrenne que Petrovic rougit.

— Ne soyez pas modeste, répondit-elle. Vous vous en sortez très bien vous

aussi.

Ce fut à son tour d'être gêné.

— Bon, dit-il après avoir toussoté. On peut arrêter de s'envoyer des fleurs ?

— J'allais vous le proposer.

Anna s'approcha du bureau pour y déposer une pile de dossiers. Elle garda une pochette plastifiée dans ses mains.

— Qu'est-ce que vous m'apportez ?

— Quelques documents à signer. Rien de bien méchant.

— C'est assez trivial, plaisanta-t-il. Je m'attendais à une énième crise à gérer.

— Quelquefois il s'agit simplement de commandes à passer, de factures à régler et de salaires à verser.

Anna prit place dans un fauteuil et croisa les jambes.

— J'aimerais que l'on discute, dit-elle.

— De ?

— Simon Geoffroy pour commencer.

— Je crois avoir déjà tout dit à son propos.

— Excepté l'essentiel. Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Joseph planta ses yeux vitreux dans ceux de Petrovic.

— Vous savez bien que l'agence ne peut pas tolérer qu'il reste en liberté, déclara-t-elle avec fermeté. Il faut le capturer.

— Et le tuer, j'imagine ?

Anna se pinça les lèvres.

— C'est à envisager, dit-elle.

— Le cas de Simon est un peu plus complexe qu'il n'y paraît, nuança Vardrenne. Je ne le considérais pas comme un ennemi.

— Faut-il pour autant le voir comme notre allié ? C'est un lycan qui, de surcroît, s'est amouraché d'un vampire. Je vous laisse imaginer le désastre à venir s'ils....

— Ne me dites pas que vous avez peur qu'ils nous pondent des gosses ? la coupa-t-il.

Anna se mordit l'intérieur de la joue.

— Nous devons nous montrer d'une fermeté sans faille dans ce genre de situation, fit-elle, un peu piquée au vif. Aucun loup ne peut circuler librement sur notre territoire. Ça a toujours été la politique de la Confrérie.

— Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Une partie de nos agents est

mobilisée à trouver ce foutu virus, l'autre à essayer d'étouffer ce qui s'est passé dernièrement. Je ne vais pas aller le chercher par la peau du cul et vous le ramener ici. De toute façon, je ne sais pas où il est.

La réaction de la jeune femme laissa Vardrenne penser qu'elle n'en croyait pas un mot.

— Je ne comprends pas que vous lui fassiez encore confiance, répliqua-t-elle. C'est un danger pour l'agence. Il sait tout de nous. Qu'est-ce qui l'empêcherait d'offrir ses services à la première guilda de sorcières qui croiserait sa route ou encore de vendre des informations à certains de nos ennemis ?

— Simon est un gars bien. Il essaye d'arranger les choses comme il peut.

— Vous avez de l'estime pour lui on dirait.

— Il n'a pas mérité ce qui lui arrive.

— Si vous le dites.

Joseph bascula en avant puis se leva pour aller fermer la porte de son bureau.

— Je vais vous avouer quelque chose, dit-il avec gravité, et j'aimerais que cela reste entre nous. Pour le moment, du moins. Je peux me fier à vous, n'est-ce pas ?

— Je trouve assez vexant que vous me posiez encore la question.

— Oui bon, grommela Vardrenne. Je n'ai pas tout dit à propos de ce qui s'est passé dans les laboratoires Avagen. J'ai sciemment dissimulé une information dans mon rapport.

Anna gesticula sur son siège, avide de savoir ce que le directeur allait lui annoncer. Ce dernier regagna sa place.

— Une information de quel genre ?

Vardrenne s'éclaircit la gorge.

— Nous avons récupéré quelqu'un là-bas, dit-il. Un surnaturel.

— Où est-il ?

— En sécurité.

— Au près de l'agent Geoffroy donc. Pourquoi n'avoir rien dit ?

— Tout indiquait que l'agence avait été compromise et je ne voulais pas prendre le risque d'informer nos ennemis que nous détenions peut-être un témoin des agissements de Grégorian. Une taupe dans nos murs aurait facilement pu s'occuper de lui. Encore que j'ignorais qui était cet inconnu au moment où on l'a emmené avec nous. Si j'avais eu connaissance de son

identité, j'aurais peut-être agi différemment.

— Son identité ? Vous m'intriguez. De qui s'agit-il au juste ?

Vardrenne étudia le visage de son assistante en s'autorisant un moment avant de répondre.

— Du lycan avec un grand L.

Anna parut surprise de cette révélation.

— Vous voulez dire l'alpha primitif ?

— Lui-même. Grégorian et sa clique le retenaient prisonnier.

Le visage d'Anna se durcit. Visiblement, elle n'aimait pas ce qu'elle venait d'entendre. Vardrenne dodelina de la tête.

— Simon est convaincu que les premières recherches sur le rétrovirus ont été menées à partir de son sang et j'ai tendance à croire ce qu'il raconte. Ça me fait mal de le reconnaître mais, jusqu'à présent, il ne s'est pas trompé une seule fois.

Anna posa sa pochette sur un coin du bureau et se leva pour faire quelques pas.

— Je suppose qu'il n'a pas l'intention de nous le livrer, formula-t-elle comme un reproche.

— Je serais assez surpris qu'il le fasse, effectivement.

— Et ça ne vous pose pas de problèmes qu'un lycan fraîchement créé traîne avec l'alpha primitif ? À eux deux, ils pourraient faire de Paris un terrain de chasse à ciel ouvert.

— J'ai toutes les raisons de croire que Simon va, au contraire, se révéler être un atout. Il dissuadera l'alpha d'engendrer une meute si jamais ce dernier nourrissait un tel projet. J'ai confiance en son jugement.

— Et si vous vous trompez ? On fait nos valises et on prend le premier avion pour une île déserte ? C'est jouer avec le feu.

Joseph fit pivoter son siège, attrapa une bouteille de whisky qui trônait sur le dessus d'un meuble derrière lui.

— Je vous sers un verre, proposa-t-il à sa collaboratrice.

— Non merci. Jamais pendant le service.

Joseph se servit puis les deux agents demeurèrent un moment silencieux, chacun pesant le poids de l'argumentation de l'autre.

Ce fut Anna qui rompit leur méditation.

— Vous avez conscience qu'il va vouloir retrouver son compagnon, déclara-t-elle. Si ce que vous dites est vrai à propos de l'alpha, il n'aura de

cesse de retourner le monde pour être de nouveau avec *lui*.

Une grimace sur le visage de Joseph témoigna de son étonnement.

— Vous êtes au courant pour le loup primitif et le vampire ? demanda-t-il. Je croyais que plus personne ne connaissait cette histoire, qu'elle s'était perdue à travers le temps.

— Pas dans son intégralité, reconnut Anna, mais de vieux ouvrages mentionnent encore leurs noms. On prétend que la Confrérie aurait réussi à s'emparer du vampire au début du siècle dernier, mais les témoins sont morts aujourd'hui et nos archives ont brûlé pendant la guerre de sorte qu'on n'a aucun moyen de savoir ce qui est réel et ce qui tient de l'imaginaire.

— La Confrérie s'est en effet occupée du vampire, affirma Vardrenne.

— Et pour le reste ?

— Certains parlent de malédiction, d'autres d'un amour contrarié. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un ramassis de conneries jusqu'à ce que...

— Jusqu'à ce que ?

— Wong me confirme que la légende n'en était pas une et qu'ils existaient bel et bien.

— Pourquoi cela ne m'étonne pas ?

— C'était dans les années quatre-vingt-dix. On venait d'abattre le dernier lycan. La France ne comptait officiellement plus de loups-garous sur son territoire et tout le monde à l'agence fêtait ça. Sauf elle, naturellement. Je me souviens que je suis rentré dans son bureau pour lui apporter une coupe de champagne. Je lui ai demandé pourquoi elle ne se joignait pas à nous.

Vardrenne secoua la tête en souriant.

— Vous savez comment elle était, hein ?

Anna ricana.

— Elle vous a dit de la fermer et de vous asseoir, je parie ?

— C'est là qu'elle m'a déballé ce qu'elle savait à propos de l'alpha et de l'originel. D'après elle, tant que l'un et l'autre étaient en vie, il n'y avait pas de quoi se réjouir. Elle m'a aussi expliqué que l'emplacement exact de la tombe du vampire avait été oublié et que plus personne ne savait où il avait été enterré. Elle était néanmoins convaincue d'une chose : le lycan ne renoncerait pas et le vampire ne resterait pas indéfiniment prisonnier.

Vardrenne se massa la nuque.

— Maintenant qu'il est à nouveau libre de ses mouvements, formula Anna, l'alpha va se remettre en route, c'est une certitude. Espérons que sa quête ne

s'achève jamais. On prétend qu'ensemble, ils seraient invincibles.

— Qu'il cherche son amant, grommela Vardrenne. Pendant ce temps-là, il ne nous causera pas d'ennuis. De toute façon, il m'est avis qu'il n'est pas près de le trouver.

Anna fixa la pochette posée sur le bureau.

— Je ne me montrerais pas aussi sûr de moi si j'étais vous.

Anna tendit sa chemise en plastique à Vardrenne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en l'ouvrant

— La seconde raison de ma visite, répondit-elle avec anxiété. Et après vous avoir écouté, je pense que ce n'est pas bon. Pas bon du tout. Il y a environ un mois et demi, des ouvriers du bâtiment ont mis à jour une sépulture sur un chantier dans le centre-ville de Lyon. Une tombe plus exactement, avec le cadavre d'un homme enchaîné dans un cercueil. La découverte a fait l'objet de quelques lignes dans le journal local, mais n'a pas intéressé grand monde. L'agence lyonnaise, en sous-effectif, n'a dépêché aucun spécialiste sur place comme il est d'usage dans ce cas de figure, si bien que personne ne sait ce que contenait réellement le tombeau.

— Et ?

— L'équipe de scientifiques qui étudiait le cercueil a été retrouvée morte.

— Laissez-moi deviner. Le corps enchaîné s'est volatilisé ?

— Ce n'est pas le plus important. Jetez un œil aux clichés.

Vardrenne sortit une paire de lunettes de sa veste et les posa sur le bout de son nez.

— La chaîne qui a servi à maintenir l'individu emprisonné porte des inscriptions, précisa Anna. Les maillons sont oxydés, mais si vous regardez attentivement. On voit très bien...

— ... des runes, nota Joseph.

Anna hocha la tête.

— Des runes wiccanes.

Vardrenne se redressa en jetant les documents sur son bureau.

— Bordel de merde ! aboya-t-il. Il ne manquait plus que ça.

Apo contempla longuement la dépouille du chasseur allongé sur le côté au beau milieu du salon, le corps froid, les lèvres blanches, la peau dure. Il exhalait une douce odeur de putréfaction imperceptible pour les humains mais qui, dans plusieurs jours, finirait par les alerter sur la présence d'un cadavre dans l'appartement. Cela faisait presque trois jours qu'il ne s'était pas alimenté et il se félicita de ne pas souffrir du manque. C'était enfin terminé. Plus de crampes, de douleurs, d'envies morbides.

Le calvaire était enfin terminé.

Apo détourna le regard de sa victime puis s'installa sur le canapé avec son ordinateur portable sur les genoux. Grâce aux connaissances récupérées dans l'esprit de Sonia Pirelli, il ne lui avait pas fallu une heure pour apprendre à s'en servir.

S'adapter ou mourir.

Toute l'histoire de sa vie.

Ses diverses excursions dans la tête de la scientifique ne lui avaient offert qu'un aperçu limité de l'actuelle société, une vision tronquée de ce qu'était devenu le monde. Avec internet et la télévision, ses lacunes avaient vite été comblées. Au début, les informations lui étaient parvenues de manière anarchique et violente puis, d'heure en heure, celles-ci s'étaient faites moins confuses, plus digestes. Il les avait alors regardées avec un mélange d'intérêt et d'effroi, de curiosité aussi. Après une soirée entière passée à surfer sur la toile, Apo était parvenu à se faire une idée globale de la réalité. Il en était arrivé à la conclusion que la vie, en dépit des efforts constants de la race humaine pour se convaincre du contraire, ne s'était pas tellement améliorée en fin de compte. L'homme avait imposé son règne, certes, mais il avait surtout appauvri la planète, créé de nouveaux besoins, adulé de faux dieux. Son existence n'était pas différente de celle qu'il menait autrefois. Malgré le sexe facile et l'essor des réseaux sociaux, les gens se sentaient toujours aussi seuls et désœuvrés.

Pauvre également, pour la plupart. La race humaine était en train de préparer son suicide sans le savoir.

Durant les deux nuits qui suivirent la mort de son hôte, Apo lut tout ce qu'il dénicha sur le siècle écoulé. Des pages des magazines pour hommes aux

articles de presse en passant par les chapitres de plusieurs romans. Peu importait le style et la forme pourvu que le contenu lui permette de rattraper son retard.

Soit proche de tes amis, plus encore de tes ennemis.

Il ne fut guère étonné de la survenance des deux guerres mondiales – quelques indices à la fin du XIXe laissaient déjà présager d’une catastrophe de ce type – ni de la chute de l’URSS ou encore moins de la suprématie des États-Unis sur le reste du monde. Il salua néanmoins l’effort des dirigeants européens à œuvrer pour la paix. Concernant le quotidien, il approuva le fait que la mode se soit débarrassée des contraintes sociétales pour ne se soucier que du confort et de la beauté des femmes. Les progrès de la médecine l’enchantèrent. Un humain en bonne santé, c’était du sang de qualité. L’absence d’informations sur les créatures obscures lui indiqua cependant que les différentes races surnaturelles n’étaient pas parvenues à s’imposer face aux humains. En lisant entre les lignes des coupures de journaux, en étudiant les avis de recherche ou en épluchant les cas de disparitions mystérieuses ou inexplicables, Apo comprit que, plus que jamais, ses congénères vivaient comme des charognards, dans l’ombre. Il était vrai que depuis son exhumation il n’en avait pas encore rencontré un seul. Pourtant il les devinait tout autour de lui, grouillant sous terre, dans les allées sombres ou les égouts. Avaient-ils senti son retour ? Les plus vieux vampires, sans nul doute, mais aucun ne s’était précipité pour l’honorer comme il se devait.

Était-ce si surprenant après tout ? On ne pouvait pas dire qu’il s’était montré particulièrement soucieux du bien-être de ses enfants jusque-là, les laissant bien souvent se débrouiller par eux-mêmes après leur naissance, les abandonnant parfois à leur triste sort quand la nécessité l’imposait. Seul Tulakapcha pouvait prétendre à son amour. Tula et personne d’autre.

Apo délaissa l’écran d’ordinateur pour se replonger dans un passé lointain où l’ennui et la lassitude l’avaient poussé à engendrer une quantité inouïe de vampires. Il vivait alors une vie de pacha à Florence, tuant le temps comme il le pouvait, se gavant du sang de charmants éphèbes pendant que Tula se faisait esquisser le portrait par de jeunes peintres farfelus. Il croyait à tort qu’en s’entourant de monstres créés à son image, la vie serait plus facile à vivre, moins longue et moins tortueuse.

Comme je me suis fourvoyé, songea-t-il, amer.

Apo reporta son attention sur le corps du chasseur. Pourquoi ne pouvait-il

pas s'empêcher de le contempler ? Était-ce des remords qu'il éprouvait ? Des regrets ? Maintenant qu'il ne ressentait plus la faim, son âme allait-elle prendre le relais et le torturer ? Et pourquoi avait-il si chaud tout à coup ? Les heures passées à lire dans l'appartement de Baptiste lui avaient au moins permis d'arriver à la conclusion que les humains n'avaient pas d'importance. Seul Tula comptait. Il n'avait plus besoin de tuer pour se nourrir, mais rien ne l'empêchait de tuer pour se venger. Et c'était bien ce qu'il comptait faire.

Plus de cent ans loin l'un de l'autre.

C'était presque aussi insupportable que la soif.

Apo fit craquer son cou.

Son poing droit se serra sans qu'il ne s'en aperçoive. Les éradicateurs devaient payer pour ces années perdues. Tous, peu importe le temps que cela lui prendrait. Tula et lui ne seraient jamais tranquilles tant qu'un seul d'entre eux serait debout. Jamais ils ne profiteraient de la quiétude à laquelle tous deux aspiraient avec cette ligue d'assassins à leurs trousses. Une fois débarrassés de leurs ennemis, plus rien ni personne ne viendrait se mettre entre eux et leur bonheur. En proie à une soudaine violence intérieure, Apo repoussa l'ordinateur et bondit sur ses pieds. Une tension dans le dos l'obligea à s'étirer. Ses os craquèrent mais la gêne persista. Troublé, assailli de doutes, il fit les cent pas dans la pièce. Sa conscience ne cessait de le harceler.

À moins que...

Le cadavre se mit soudain à vibrer, détournant son attention de la vive pulsion qui l'animait. C'était la septième fois que cela se produisait depuis que l'agent avait succombé à ses blessures et Apo finit par en déduire qu'un de ces petits appareils de télécommunication était resté dans la poche de son pantalon. Il se pencha au-dessus du mort et fouilla à la recherche du téléphone.

Ce dernier sonna une nouvelle fois entre ses mains.

Boulot, lut-il sur l'écran.

Les éradicateurs s'inquiétaient sûrement de ne pas avoir de nouvelles de leur collègue. Apo se passa la langue sur les dents puis se redressa. L'appartement offrait un lieu sécurisant mais, il le savait, bientôt, il devrait l'abandonner.

Pour aller où ? songea-t-il. Par où commencer ? Quelle direction prendre ?

Si seulement il avait partagé un lien télépathique avec Tula, cela lui aurait

rendu la tâche plus facile, mais la malédiction de Nayibi avait pour but de les séparer. Pas de les réunir. En se touchant le front, Apo s'aperçut qu'il transpirait. Tout à coup et sans raison, il se mit à saigner du nez. Filant dans la salle de bain, il alluma le néon et étudia son reflet dans le miroir accroché au-dessus du lavabo. La lumière, vive, était cruelle pour ses pupilles surnaturelles, mais il put tout de même constater qu'il avait le teint brouillé. Intrigué, il approcha son visage, contempla le blanc de ses yeux qu'il estimait un peu jaune. S'il avait été humain, on lui aurait trouvé une mauvaise mine. Sa gorge le piquait et il toussota. Un tiraillement musculaire l'obligea à se masser la nuque. Du revers de sa manche, il essuya la sueur sur son front en tâchant d'ignorer sa bouche légèrement sèche.

Quelque chose n'allait pas.

Tu sais très bien ce qui se passe, se dit-il en faisant pression sur sa narine avec un morceau de coton.

Apo s'efforçait d'ignorer la mesquinerie de ses pensées quand les battements de cœur d'une personne s'arrêtant derrière la porte d'entrée l'alertèrent d'un possible danger.

Il quitta la pièce après avoir jeté la boule d'ouate ensanglantée dans le lavabo et colla son œil contre le judas de la porte.

Le visiteur cogna.

— Baptiste, tu es là ? demanda une femme.

Apo sentit le pouls de cette dernière battre à tout rompre. Sa voix trahissait une certaine inquiétude.

— Mon chéri ? C'est Pauline. Si tu es là, ouvre-moi.

Elle frappa de nouveau, avec plus d'intensité cette fois-ci. Apo ferma les yeux et visualisa le sang de Pauline couler dans ses veines. Chaud, épais, savoureux.

Les crispations redoublèrent. Ses crocs lui faisaient mal. Ses gencives aussi.

Non. Pas ça.

La visiteuse cogna avec davantage d'entrain. Elle allait finir par alerter quelqu'un avec son remue-ménage. Peut-être connaissait-elle l'activité de chasseur de Baptiste ? Il était tout à fait possible qu'elle fût elle-même une éradicatrice. Le cerveau d'Apo se mit à bouillir. Le manque, celui qu'il pensait avoir vaincu, se fit de plus en plus insistant. Il se diffusait dans son propre réseau neuronal, courait dans ses veines, explosait dans ses muscles tétanisés.

— J'en ai fini avec la soif, gémit-il.

Mensonge !

— Je l'ai vaincue ! marmonna bruyamment Apo en posant son front contre la porte. Je n'ai pas souffert pour rien !

— Baptiste ? clama Pauline. Ouvre ! Je sais que tu es là ! Je t'entends parler.

Apo se redressa.

Ses mains tremblaient.

Les martèlements répétés de Pauline eurent bientôt raison de sa patience. Prenant une profonde inspiration, le vampire serra ses doigts autour de la poignée et entrebâilla la porte. Le visage de Pauline se figea une seconde de stupeur en découvrant à la place de son petit ami un inconnu à la peau mate et aux traits sud-américains.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, hésitante.

Apo ouvrit un peu plus la porte.

— Je suis un ami de Baptiste, se présenta-t-il.

— Un ami ? Je ne vous connais pas.

— Je suis arrivé il y a deux jours. J'habite à l'étran...

— Où est Baptiste ?

— Il est sorti.

— Sorti ?

— Je veux dire qu'il n'est pas là.

Pauline se hissa sur la pointe des pieds en essayant de regarder par-dessus l'épaule d'Apo. Ce dernier bomba le torse pour lui faire obstacle.

— Je suis sa copine, se permit de préciser Pauline en ôtant son bonnet en laine. Je peux l'attendre avec vous ? Il ne m'a pas donné de nouvelle depuis des jours...

— Je ne crois pas que...

— ... il ne répond pas à mes messages. Cela ne lui ressemble pas. Je suis très inquiète.

— Je crois savoir qu'il est très pris par son travail en ce moment.

Suspicieuse, Pauline renifla.

— Vous n'avez pas l'air d'aller bien, observa-t-elle.

Apo s'épongea le front à l'aide de son bras. Des gouttelettes de sueur glissèrent dans son dos, perlèrent sur ses lèvres.

— Ça va, dit-il en posant la paume de sa main sur son ventre.

Un reflux gastrique remonta le long de son œsophage. La régularité du pouls de Pauline qui battait avec obstination le plongea dans une sorte d'hypnose. Son regard se perdit et il se mit à fixer l'artère sous la peau.

Ses yeux le brûlaient.

Sa tête tournait.

— Qu'est-ce que j'ai ? demanda Pauline en effleurant sa gorge.

Le regard d'Apo s'assombrit, devenant menaçant. Pauline reconnut aussitôt le danger dans ses pupilles et, poussée par un instinct de survie qu'elle ne se connaissait pas, recula.

— Vous savez quoi ? bredouilla-t-elle. Je vais l'attendre dans le hall de...

Elle n'eut guère le temps d'achever sa phrase, car Apo l'empoigna pour l'attirer dans l'appartement. Avec une rapidité extraordinaire, il posa sa main devant la bouche de la jeune femme afin d'étouffer le cri qui tentait de s'en échapper.

Du pied, il referma la porte derrière lui.

Eve Mumbia faisait mine d'être impressionnée par le canon du pistolet dirigé sur son profil, mais intérieurement, elle bouillonnait d'impatience. Il lui tardait en effet d'arriver à destination et de mettre un terme à toute cette mascarade. Serrant ses doigts autour du volant du véhicule qu'elle conduisait, elle se mordit l'intérieur de la joue en essayant de garder son calme.

Il fallait donner à son ravisseur l'impression qu'il maîtrisait le cours des événements, qu'il était tiré d'affaire, et franchement, ce n'était pas évident en présence d'un type comme Dao Johnson qui ne cessait de se vanter.

— Putain ! avait-il beuglé quelques minutes à peine après avoir quitté le parking souterrain de l'agence. Ces enfoirés ! Je la leur ai mise bien profond ! Hein ? Tu ne m'en croyais pas capable, Mumbia ?

Pauvre con, avait-elle rétorqué intérieurement. *Si seulement tu savais.*

Tellement obnubilé par sa prestation, son ravisseur n'avait même pas remarqué que sa fuite avait été orchestrée de toutes pièces. Une chose en tout cas ne faisait pas débat : peu importait l'endroit où cet abruti comptait se rendre, il la conduirait elle ainsi que les équipes d'assaut qui les suivaient tout droit jusqu'au virus lycan.

Et c'est tout ce qui compte, songea-t-elle.

La nuit était tombée rapidement après leur départ précipité, le froid persistant à l'extérieur ainsi que le gel rendaient la conduite difficile. À trop surveiller la route, Evelyne commençait à avoir des crampes dans les muscles des bras et sa blessure à la cuisse lui faisait de plus en plus mal. Dans l'habitacle, l'atmosphère était tendue. Au fil des kilomètres, Johnson perdit sa bonne humeur et sa nonchalance habituelle pour se montrer taciturne et grognon. Régulièrement, Eve l'interrogeait sur leur destination, mais à chaque fois qu'elle ouvrait la bouche, son voisin la toisait avec un coup d'œil mauvais avant de lui demander de la boucler et de rouler en silence. Quelquefois, il lui donnait des indications sur la direction à suivre, mais pas la moindre information sur leur point de chute. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'ils roulaient vers le sud-ouest.

Ils avaient dépassé Angoulême depuis vingt minutes quand Johnson lui demanda enfin de quitter la N10 pour emprunter le réseau secondaire.

— Si tu me donnais une adresse, je pourrais la rentrer dans le GPS, proposa

Evelyne.

— Contente-toi de rouler.

— J'aimerais faire une pause.

— T'en fera une quand je te le dirai.

— Je conduis depuis presque cinq heures, indiqua-t-elle. Il faut que je m'arrête. À moins que tu ne préfères finir sur le bas-côté, parce que c'est ce qui risque d'arriver si...

— Très bien ! Très bien ! rouspéta Dao en calant son arme entre ses cuisses pour consulter son portable. Gare-toi dès que tu pourras.

Evelyne savoura cette petite victoire. Elle n'aurait pas supporté qu'il lui dise non. Elle avait atrocement envie d'uriner et à chaque fois qu'elle levait le pied droit d'une pédale, elle avait l'impression que sa vessie allait exploser. Depuis leur départ, Dao n'avait cessé de pianoter sur son téléphone, et à sa manière de froncer constamment les sourcils, il était manifeste que quelque chose le contrariait.

Le fuyard était ennuyé. Mais par quoi ? Eve avait bien tenté de jeter quelques coups d'œil sur l'écran pour y lire les messages, sans succès. Lui avait-on donné d'autres instructions que celles qu'il avait déjà suivies ? Peut-être ignorait-il totalement ce qu'on attendait de lui ? À moins que sa décision d'assassiner les membres du Conseil eût été jugée trop radicale. De cela, elle en doutait. Au vu de leurs intentions, Grégorian et ses acolytes étaient loin de faire dans l'humanisme.

Vous avez du flair, Mumbia ! lui avait assuré son instructeur au cours d'un entraînement alors qu'elle n'était encore qu'une novice. *Utilisez-le ! Il se pourrait bien qu'un jour, cela vous sauve la mise.*

Elle avait suivi le conseil à la lettre et depuis, pas un jour ne passait sans qu'elle n'écoute son instinct ou qu'elle ne se laisse guider par un de ses pressentiments. Cela se traduisait toujours par des fourmillements dans les mains, une tension dans la nuque ou un léger vertige, mais le fait est qu'elle n'hésitait jamais au moment de prendre une décision. C'était pareil avec Johnson. Dès l'instant où elle était entrée dans la salle d'interrogatoire, elle avait su que c'était à travers lui et lui seul qu'elle atteindrait Grégorian.

Que lui disait son cœur en cet instant précis ?

Que les choses ne se déroulent pas comme Johnson l'avait imaginé.

Dix minutes plus tard, Evelyne entra dans un village et se gara près d'un bar à la façade rouge. Il était un peu plus de vingt heures.

— Il faut que j’aille aux toilettes, dit-elle en coupant le moteur.

Johnson délaissa sa conversation pour la dévisager.

— Me prends pas pour un con, Mumbia, fit-il avec agressivité.

— Tu n’as pas envie de pisser, peut-être ? lui rétorqua-t-elle âprement.

Le jeune homme renifla puis laissa échapper un juron à cause de la douleur due à son nez cassé.

— OK, lâcha-t-il. Mais pas d’entourloupes.

Il leva son pistolet en guise de menace.

Eve sortit de la voiture. Dao camoufla son arme sous ses vêtements et l’accompagna dans l’établissement. Le bar ne comptait que trois clients, deux hommes et une femme qui se trouvaient dans un état d’ébriété manifeste. Le propriétaire avoisinait la cinquantaine et les considéra avec méfiance. Dao commanda deux cafés pendant qu’Evelyne demanda à ce qu’on lui indique les toilettes.

— Au fond à droite, précisa le propriétaire d’un signe de la tête.

Eve se soulagea rapidement puis tira la chasse d’eau.

— Vous me recevez ? chuchota-t-elle.

Une voix rassurante dans son oreille gauche lui répondit :

— Il y a des interférences et le signal est de plus en plus faible. La qualité du réseau n’est pas très fiable. Vous vous êtes arrêtés ?

— On fait une pause dans un café.

— Il ne faudrait pas que l’on vous perde. Comment ça se passe ?

— Il n’est pas très bavard. J’ignore où nous allons, mais j’ai l’impression qu’il reçoit des consignes qui ne lui conviennent pas. Il marmonne dans sa barbe et ronchonne dès qu’il reçoit un SMS. Je le trouve de plus en plus nerveux.

— Il est en relation avec Grégorian ?

— Je ne peux pas l’assurer, mais il ne cesse de pianoter sur son téléphone. Bon, il faut que je retourne auprès de lui maintenant. S’il a le moindre soupçon, tout est foutu. On reste en contact.

— Très bien. On va étudier les environs pour essayer de deviner ce qu’il a en tête, mais à part des vignes et des hectares de forêts, il n’y a pas grand-chose dans le coin. Soyez prudente. Même si son arme est chargée à blanc, il reste dangereux.

— Bien reçu.

Evelyne se lava les mains puis se passa un peu d’eau sur le visage avant de

retourner dans la salle. Dao sortit au même instant des toilettes pour hommes.

— Avale ton café, on y va, ordonna-t-il.

Evelyne se dirigea vers la table en évitant de montrer que sa jambe la lançait. En passant devant le comptoir, elle loucha sur le téléviseur accroché au-dessus du bar qui diffusait les images d'un immeuble de plusieurs étages cerné par la police.

— Drôle d'histoire que cette attaque à Paris, hein ? fit le gérant en l'accompagnant dans son observation.

— Oui, répondit-elle en buvant sa boisson. Comme vous dites.

— Tout va comme vous voulez, madame ? la questionna-t-il en jetant un regard suspicieux à Dao qui se rapprochait d'elle.

— Parfaitement.

L'homme renifla.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda-t-il.

Evelyne remarqua que Johnson effleurait du bout des doigts la crosse de son pistolet. Elle s'empressa d'aller se coller à lui.

— Je suis une très mauvaise conductrice, fit-elle avec légèreté. Entre la neige et le verglas, j'ai un peu perdu le contrôle de la voiture. Mon pauvre chéri s'est cogné le nez contre le tableau de bord.

Elle gloussa en cherchant à se faire passer pour une idiote.

— Mais rien de grave, ricana-t-elle. Enfin, voilà ce qui se passe quand on n'attache pas sa ceinture, hein ?

Si ses explications étaient un brin tirées par les cheveux, le gérant s'en contenta.

— Ah, ça ! fit-il. Il faut se méfier sur les petites routes.

— Un accident est si vite arrivé, concéda-t-elle en poussant Dao vers la sortie.

— Faites attention quand même. La météo annonce de nouvelles chutes de neige...

Eve salua le propriétaire du bar et sortit dans le froid de la nuit. En regagnant silencieusement la voiture, il lui sembla apercevoir une ombre dans l'habitacle d'une Audi garée un peu plus loin. Dao reçut un nouveau SMS avant de grimper dans le véhicule.

Il sortit son arme et la pointa sur Evelyne.

— Monte, lui ordonna-t-il.

— Pas avant que tu m'aies dit où on va.

Dao grimaça.

— Fais pas chier, Mumbia, répliqua-t-il en armant le chien, j'ai déjà assez d'emmerdes comme ça.

Eve leva les mains en l'air une seconde avant d'ouvrir la portière et de s'engouffrer à l'intérieur de la voiture.

Johnson s'installa à son tour.

— Il y a un village équestre à quinze kilomètres d'ici. Roule.

Evelyne soupira, retira son manteau et le jeta sur la banquette arrière.

— Qu'est-ce qui te met dans un état pareil ? demanda-t-elle en démarrant. Tu as accompli la mission que l'on t'avait assignée pourtant.

— Ce ne sont pas tes oignons.

— Écoute, fit-elle, j'ai fait plus de quatre cents bornes avec une arme pointée sur moi et je suis fatiguée. J'ai le droit de savoir ce qui m'attend. Même si j'ai bien une petite idée.

— Qu'est-ce que ça peut faire de toute façon que je te dise quoi que ce soit ? On va tous y passer.

— Tu peux encore m'aider à tout arrêter. Il te suffit de me dire où est le virus.

Dao quitta la route des yeux pour contempler son profil.

— Tu n'arrêteras rien du tout, Mumbia. Il est déjà trop tard. C'est quoi votre problème à vous autres ? Pourquoi vous n'écoutez pas quand on vous dit quelque chose ?

Même si elle refusait d'y croire, cette annonce glaça le dos de la jeune femme. Grégorian avait-il vraiment eu le temps de mettre au point son arme chimique ?

Vingt minutes plus tard, sur les indications de Johnson, Evelyne quitta la route pour emprunter un chemin de terre au bout duquel une barrière baissée l'obligea à s'arrêter. Elle distingua de la lumière entre les arbres cinq cents mètres plus loin et en conclut qu'ils étaient arrivés à destination. Tout à coup, deux individus cagoulés surgirent des bois, munis de fusils automatiques. À la lumière des phares, leurs tenues rappelèrent à Evelyne celles des forces spéciales de l'armée de terre. Dao baissa la vitre de son côté pour dévoiler son identité à l'un des hommes, le second la mit en joue. Une forte odeur de fumier et de chevaux se fit sentir. Du garde qui la menaçait, elle ne distinguait que des yeux sombres fixés sur elle. Un seul geste de sa part et la balle traversait la vitre pour se loger dans sa poitrine. Pour la première fois

depuis le début de cette opération, Evelyne ressentit de la peur. Machinalement, elle serra les cuisses et contracta sa vessie. Elle eut également une pensée pour sa famille.

Munie d'un talkie-walkie, l'une des sentinelles avertit le centre de contrôle de l'arrivée de Dao Johnson puis les autorisa à passer.

— Où est ce qu'on est ? demanda Evelyne en roulant au pas. C'est quoi tout ça ?

— Un village équestre.

— Dis plutôt une couverture.

Dao lui indiqua de se garer non loin d'une ancienne maison de maître de caractère, ce qu'elle fit sans sourciller, puis tous deux sortirent de la voiture pour aller à la rencontre d'un homme chaudement vêtu d'un long manteau qui les attendait sur le perron. Une berline dont le moteur tournait l'attendait pour partir. L'empreinte musquée se fit plus forte aux abords des écuries nota Evelyne. Quelques chevaux hennirent et un jeune étalon, encore probablement trop fougueux, donna une série de coups contre son box.

Le froid sembla à Evelyne plus mordant que jamais.

— C'est lui ? s'enquit-elle auprès de Johnson. C'est Grégorian ?

— Ferme-la.

Dao l'attrapa par le bras et la força à avancer. Lorsqu'ils arrivèrent enfin à sa hauteur, Evelyne reconnut l'homme d'après la description qui lui en avait été faite par Vardrenne et qu'il tenait lui-même de Simon Geoffroy.

— Grégorian ! l'interpella-t-elle en se dégageant de l'emprise de Dao. Rendez-vous ! Vous êtes cerné par les agents de la Confrérie.

Son annonce parut sans effet. Dao la rattrapa et sortit son arme. Grégorian descendit deux marches et pointa la sienne dans leur direction.

D'une balle dans la tête, il abattit froidement Dao Johnson.

— Pendant des centaines d'années, expliqua Tula, le sang des animaux peuplant la jungle a suffi à pallier les besoins d'Apo, puis un jour ça n'a plus fonctionné. Apo avait beau s'attaquer à des bêtes toujours plus grosses, toujours plus nombreuses, rien ne le rassasiait. Nous avons tout tenté chacun de notre côté pour trouver une solution au problème, mais l'emprise de la soif sur sa volonté n'a jamais cessé de grandir. À la fin, Apo ne vivait plus que pour s'abreuver. Il y consacrait toutes ses nuits. Rien d'autre ne comptait, rien n'avait de sens hormis la satiété au point de devenir l'ombre de lui-même. Même notre amour n'était plus suffisant. La raison avait cédé la place à une morbide obsession et je me sentais de plus en plus impuissant. Il me laissait des mots de désespoir, des messages dans lesquels il exprimait sa souffrance.

— Alors, tu t'es mis en tête de combler son besoin de sang par n'importe quel moyen ? lui reprocha Simon. En lui offrant en pâture des villages entiers. Tout cela uniquement pour retrouver l'amour de ton amant ?

— J'étais convaincu que j'allais le perdre.

Martin effleura l'épaule de Simon.

— Ne le juge pas trop vite, fit-il. Tu ne sais pas ce que c'est. Le manque est une sensation atroce. Je suis passé par là et je prie pour ne plus jamais avoir à revivre cette expérience. C'est comme un ver qui ronge une pomme. Ça ne s'arrête jamais. Je n'ose pas imaginer ce par quoi Apo est passé.

Simon fronça des sourcils.

— Mais ils ont assassiné des centaines d'innocents ! dit-il.

— Toi aussi.

Les mots grondèrent comme une onde de choc. Martin se mordit la lèvre inférieure. Simon le fusilla du regard.

— Comment est-ce que tu peux me dire ça ?

— Simon...

— Tu sais combien je m'en veux d'avoir massacré toutes ces personnes.

Simon eut un geste de recul. Martin prit conscience que ses paroles avaient blessé son petit ami. Embêté, il chercha sa main et croisa ses doigts dans les siens.

Simon ne le repoussa guère.

— Je le sais très bien, assura le vampire avec douceur, mais je veux que tu comprennes aussi que peu importe ce dont il s'est rendu coupable, Tula n'a agi que par amour. J'aurais fait la même chose pour toi.

— Je ne cherche pas à minimiser mes actions ou à te convaincre que celles-ci sont justes, fit l'alpha en essayant de capter le regard de Simon. Ce que j'ai fait est impardonnable, mais les crises d'Apo étaient devenues si éprouvantes que je ne pouvais plus me résoudre à rester sans rien faire. Et puis, entre nous, l'époque était différente. J'étais différent. Notre survie, il n'y avait que ça qui comptait à mes yeux. Le reste n'avait pas d'importance.

— Tu lui as donc donné du sang humain, déclara Simon.

— Le mien pour commencer. Rappelez-vous, il en avait déjà bu une fois. Je le lui laissais dans des bols de terre cuite ou dans des jarres que je confectionnais. Apo endurait un véritable supplice. Je l'imaginai se tordant de douleur, seul, des crampes retournant son estomac, lui tétanisant les muscles. Je n'avais pas de mal à le visualiser se cognant la tête contre les rochers, pleurer, hurler. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Je n'avais que lui.

— Et lui n'avait que toi, releva Martin.

Tula alla s'asseoir dans le canapé en se massant les poignets. Les cicatrices avaient disparu depuis longtemps déjà, mais il avait encore l'impression de sentir leurs boursouflures sous ses doigts.

— Les phases de manque ont brutalement chuté, poursuivit-il. Apo s'est très vite rétabli. Mon sang était plus riche que celui d'une panthère ou d'un herbivore, plus savoureux que celui d'un singe, rassasiant. C'était un véritable miracle. En quelques jours seulement, son état s'est amélioré. Il se disait enfin apaisé et j'étais le plus heureux des hommes, car tout ce que j'avais à faire, c'était lui donner un peu de mon sang.

Tula laissa échapper un petit soupir en secouant la tête.

— Nous pensions enfin avoir trouvé la solution à son mal, dit-il. Nous pensions avoir bénéficié d'un peu de répit...

— Mais vous vous trompiez, formula Simon.

— C'est exact. Au bout de deux jours, Apo a fait une sorte de réaction allergique. Contre toute attente, mon sang a fini par le rendre encore plus malade.

— Comment ça ? fit Martin avec étonnement. Je m'abreuve au cou de Simon depuis plusieurs jours et ça ne me fait rien. C'est pourtant un loup-

garou comme toi.

— À ceci près que je suis l'alpha primitif, précisa Tula. Ce qui me maintient en vie est du pur concentré de magie primordiale. Simon est un hybride. Le poison qui coule dans ses veines a été dilué encore et encore au gré des différentes générations de lycans.

— Encore un cadeau de ta mère, railla Martin.

— Sa cruauté est effectivement sans égal, confirma Tula.

Simon retira sa main de celle de Martin. Il était vingt-deux heures passées et il sentait le loup tourner en rond au fond de lui, grognant, jappant, suppliant pour se manifester. Paradoxalement, une force tranquille faisait écho aux supplications de la bête. Une sorte de plénitude latente que Simon devait à la compagnie de Tula. Sans son pouvoir de domination, il le savait, le loup serait déjà en train d'arpenter les trottoirs de Paris à la recherche d'une proie à déchiquter.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-il en se grattant la joue.

— J'ai rapidement compris que c'était moi la cause de son affaiblissement. J'ai donc essayé de mélanger mon sang avec celui de différents animaux pour en atténuer les effets néfastes sur Apo, mais cela n'a rien donné. Il ne gardait rien et vomissait à longueur de temps.

— Alors un jour, tu lui as sacrifié quelqu'un.

— Oui.

Un long silence s'immisça entre les trois hommes. Martin se leva, prit une chaise et s'installa dessus. L'instant était solennel.

— Je n'oublierai jamais son visage, indiqua Tula. Il me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

— Qui était-ce ? demanda Martin en visualisant dans son esprit l'air apeuré de sa toute première victime.

— Je n'ai jamais connu son prénom. Elle vivait au sein d'une nouvelle communauté d'individus implantée sur des terres arables en contrebas, dans la vallée. Cela faisait deux mois que je les surveillais. Je n'avais vu personne depuis des centaines de lunes et j'étais tiraillé entre la curiosité et la crainte qu'ils nous découvrent. Malgré un désir ardent de nouer contact avec eux, j'étais conscient que leur simple présence pouvait être synonyme de carnage la nuit venue. J'ai donc tout fait pour les dissuader de venir explorer le coin en accrochant aux arbres des avertissements fabriqués à partir d'os et de crânes de rongeurs ou d'oiseaux attachés entre eux. J'empilais des pierres les

unes sur les autres, je laissais à la vue les cadavres de cervidés éventrés. Il fallait que je les empêche d'approcher de crainte que le loup ne repère leur odeur et ne les attaque par la suite. Au bout du compte, ils ont compris qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Un après-midi d'été, alors que je réfléchissais au meilleur moyen de soulager Apo, j'ai été alerté par des bruits de pas autour de notre campement. Apo dormait profondément à l'abri dans l'obscurité de notre grotte. Je me suis aussitôt caché derrière un arbuste une arme à la main. Quand elle est apparue, grande et frêle, je l'ai trouvée d'une beauté renversante. Un visage émacié avec de grands yeux clairs et une chevelure d'un noir intense. Ses vêtements ne m'étaient pas familiers, ses bijoux non plus. Elle avançait prudemment, mais ne manquait pas de courage. J'ignore ce qui m'est passé par la tête, pourquoi j'ai tout de suite pensé qu'elle pourrait satisfaire Apo. Peut-être était-ce dû à la vitalité qu'elle dégageait, sa fougue ou sa jeunesse. Peut-être que ça n'avait rien à voir avec elle et que j'étais tout simplement démuni, à bout de nerfs, désespéré. Certains diraient qu'elle était au mauvais endroit au mauvais moment. Le fait est que je suis sorti de ma cachette pour me jeter sur elle. La pauvre enfant s'est débattue comme elle a pu, mais elle n'avait aucune chance entre mes bras. Je l'ai bâillonnée puis attachée à un arbre jusqu'à ce que le soleil décline. Tout le temps où elle est restée là, elle n'a cessé de me regarder droit dans les yeux. Je suis sûr qu'elle savait ce qui l'attendait.

Lorsque la nuit a commencé à tomber, je me suis éloigné par souci de ne pas l'attaquer sous ma forme lupine. Au petit matin, elle était morte. Jamais je n'avais vu un corps aussi livide. Elle avait gardé les yeux grands ouverts. Il manquait toutefois quelque chose dans son regard. L'étincelle de curiosité qui l'animait quand elle s'est approchée de notre camp. Apo l'avait drainée jusqu'à la dernière goutte. Son corps était couvert de marques de morsures. La mise à mort avait dû durer des heures. Il ne l'avait même pas détachée. Sur le sol, près d'elle, avait été écrit : *encore*.

— C'est ainsi qu'ont débuté les meurtres de masse, affirma Simon.

— Nous n'avions pas d'autre solution. Mon sang était particulièrement nourricier, mais Apo ne le supportait pas. Celui des humains l'était moins, mais il ne le rendait pas malade. La soif n'avait pas disparu, mais au moins était-elle apaisée pendant quelques heures. Au fil des semaines puis des mois, Apo a commencé à me réclamer plus de victimes. Une par nuit ne lui suffisait pas. Je faisais ce que je pouvais, mais il devenait difficile de lui trouver des

gens à sacrifier. En m'attaquant aux membres d'une seule communauté, j'allais finir par attirer l'attention des villageois, risquant ainsi de compromettre notre position. Il m'arrivait de parcourir plusieurs kilomètres pour satisfaire son appétit.

— Apo ne chassait jamais ?

— De temps en temps, mais je refusais qu'il se laisse piéger par l'aurore. Dans son obsession à se nourrir, il lui était plusieurs fois arrivé d'oublier de rentrer et de devoir s'enterrer pour se protéger du jour. Je me faisais un sang d'encre à chaque fois que cela se produisait. C'est pour cette raison que j'ai insisté pour lui fournir moi-même ce dont il avait besoin. Il faut que vous compreniez que je n'avais que lui et que j'étais disposé à tout faire pour le protéger. Et si cela impliquait de tuer des dizaines de personnes chaque jour...

Tula laissa mourir sa phrase. Nul besoin d'en dire davantage.

Simon prit une grande inspiration.

— Donc, Apo est *addict* au sang, conclut-il. Plus que n'importe quel autre vampire.

— C'est pourquoi nous avons dû vivre si longtemps cachés. La raison pour laquelle nous avons voyagé de pays en pays. Les exactions d'Apo ont plus d'une fois attiré l'attention des éradicateurs sur nous.

— Toujours sur vos gardes, sans cesse traqués, ajouta Martin. Et personne n'a jamais songé à lui enfoncer un pieu dans le cœur ? Je dis ça je dis rien, mais ça aurait été nettement plus radical...

— Crois-moi, répondit Tula, Apo a essayé d'attenter à sa vie plus d'une fois. Il m'a même supplié de le décapiter ou de le démembrer durant son sommeil, je n'ai jamais réussi à m'y résoudre. Je ne crois pas que ce serait envisageable par ailleurs. Rien ne garantit qu'un pieu puisse en venir à bout... Il n'y a bien que le soleil qui puisse le terrasser, encore que cela n'est pas prouvé. Pour ce que j'en sais, les U.V lui infligent de terribles brûlures, mais est-ce que cela le tuerait ? Je n'en ai aucune certitude.

— Ça marcherait sur moi, expliqua Martin. Un pieu dans le cœur ou une promenade en plein cagnard et *pouf*, plus de Martin.

— Encore une fois, expliqua Tula, Apo et moi sommes quelque peu différents de vous. Nous sommes identiques à ce que nous étions autrefois. Pas d'évolution, pas de modification. Tes frères et toi avez eu des centaines d'années pour évoluer...

— Pour nous affaiblir, tu veux dire ? Si je possédais ne serait-ce que la moitié des pouvoirs d'Apo, j'aurais dominé le monde...

Simon posa une main sur l'épaule de son compagnon.

— Ne va pas lui donner de mauvaises idées s'il te plaît, plaisanta-t-il. En tout cas, je comprends mieux pourquoi la Confrérie a enfermé Apo au lieu de s'en débarrasser. Étant immortel, c'était le seul moyen de l'empêcher de nuire.

— Ce qu'ils ont fait est pire que la mort, rétorqua Tula avec gravité.

Simon dévisagea Tula.

— Je te l'accorde.

Son téléphone portable se mit soudain à sonner. En un éclair, il fondit sur l'étagère sur laquelle il l'avait posé et décrocha.

— Simon, c'est Joseph.

Le ton était grave.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda Simon.

— Vous avez un téléviseur à disposition ?

Simon ralluma la télévision qu'il avait coupée durant la narration de Tula.

— Oui.

— Branchez-vous sur une chaîne d'info, incita Vardrenne. Je crois que ça devrait vous intéresser.

Apo sortit d'un appartement situé au troisième étage, les mains rouges, la bouche dégoulinante de salive et de sang, son T-shirt taché d'éclaboussures. Après avoir attaqué Pauline, il avait décidé de faire de l'immeuble son terrain de chasse. Ses pupilles étaient extrêmement dilatées, ses muscles crispés, toute son intention focalisée sur ce qu'il ressentait. Ses canines, longues et pointues, lui faisaient un mal de chien et une érection de tous les diables pulsait dans son pantalon. Boire à outrance avait excité ses sens et sa libido. Son cœur cognait dans sa poitrine comme le feutre d'une baguette de timbale sur la peau tendue d'un tambour. Chaque pulsation résonnant à ses tympans, plus forte que la précédente. Grisé par la sauvagerie de ses meurtres, il perdit un instant l'équilibre, se cogna contre le mur du couloir, trébucha, se redressa pour s'arrêter devant une nouvelle porte qu'il enfonça d'un simple coup de pied. En apparence, l'appartement semblait désert, mais le vampire savait que deux personnes s'y cachaient. Leurs cœurs affolés faisaient presque autant de bruit qu'une sirène de pompier. Tout souriant, il se lécha les doigts, fit un pas dans l'entrée en prenant un malin plaisir à faire craquer les lattes de parquet sous ses pieds. À l'étage du dessous, un bébé pleurait dans son lit. Apo avait assassiné ses parents vingt minutes plus tôt et se le réservait pour plus tard. Ses cris étaient une douce symphonie à ses oreilles. Le père de famille, un sexy trentenaire, avait bien cherché à s'interposer lorsqu'il avait sorti sa femme de la salle de bain en la traînant par les cheveux, mais que peut faire un homme face à une bête comme lui ? Apo poussa lentement la première porte qu'il rencontra en la faisant gentiment grincer, le parfum de l'épouse grisait encore ses papilles.

— Y-a-quel-qu'un ? demanda-t-il en prenant une voix terrifiante. Allez, je sais que vous êtes là.

La pièce qui se révéla être la cuisine était plongée dans le noir. Il entra sans allumer la lumière et en fit rapidement le tour. Dans le corridor desservant les pièces suivantes, il renversa un vase posé sur un guéridon qui se brisa en mille morceaux, décrocha des cadres photo pour les jeter à travers les pièces, brisa des miroirs pour ne plus avoir à contempler son reflet démoniaque. Lorsqu'il atteignit la chambre, Apo découvrit deux personnes âgées serrées l'une contre l'autre dans leur lit.

— Ah, laissa-t-il échapper. Vous voilà.

— Laissez-nous tranquilles, lui ordonna le mari.

Apo se posta au pied du lit pour contempler le couple apeuré. Il y avait une certaine beauté dans la frayeur que sa présence faisait naître chez eux.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? les interrogea-t-il en s'asseyant en face d'eux.

— Quarante-six ans, répondit l'épouse.

Apo les considéra longuement, s'attardant sur leur fine peau ridée, leurs mains tachées et leurs cheveux blancs.

— J'oublie parfois que vous êtes si fragiles, dit-il pensivement.

Puis il soupira.

— Quarante-six ans, répéta-t-il. Et vous pensez sûrement savoir ce qu'est l'amour après tout ce temps passé ensemble, n'est-ce pas ?

L'homme et la femme échangèrent un regard inquiet.

— Vous ne savez rien, dit-il, en proie à une subite tristesse. Moi, j'ai quelqu'un depuis plus deux mille ans. Et on me l'a volé.

— Partez d'ici, le supplia le vieillard. Nous ne vous avons rien fait.

— Mais je ne peux pas partir. J'ai besoin de vous. Ces gens dont je parle ont été très méchants avec moi, voyez-vous, et...

Il leva l'index de sa main droite pour faire patienter son auditoire et se couvrit la bouche avec son autre poing pour étouffer un rot.

— Pardon, s'excusa-t-il. J'ai un peu trop mangé.

Cette confidence tétanisa de frayeur la vieille dame.

— Je disais donc que des personnes mal intentionnées s'en étaient prises à moi et je dois les retrouver.

— Pour les tuer ?

— Pour les punir de ce qu'ils ont fait.

Son désarroi fit place à la colère.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec nous ? demanda la vieille dame. Nous ne vous connaissons pas... Je vous en prie, partez.

— Les gens dont je vous parle se cachent. Il me faut les débusquer. J'ai besoin d'attirer leur attention. Et vous allez m'aider.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça, pleurnicha la grand-mère. Vous pouvez faire le choix de nous épargner.

Apo soupira de lassitude.

— Je crains, malheureusement, que cela ne soit pas possible.

Cinq minutes plus tard, il quittait la chambre en titubant, reléguant quelque part au fond de lui les dernières traces de remords qui subsistaient encore dans son âme. La soif avait pris le dessus sur sa volonté, simple marionnette d'un désir ardent auquel il ne savait pas résister.

Tu ne peux pas t'en empêcher ! hurla tout à coup une sombre voix dans sa tête. *Tu aimes ça, tuer, boire, chasser ! Encore et encore !*

— Faux ! cria Apo avant de donner un grand coup de poing dans un mur. C'est la malédiction ! C'est Nayibi ! Je ne peux pas lutter contre la soif !

Son bras traversa le béton jusqu'au coude.

— C'est faux, répéta-t-il dans un sanglot. J'ai essayé de lutter.

Menteur ! insista la voix. *Rappelle-toi, la fille. Comme elle était belle et savoureuse. Tu as pris du plaisir à boire à son cou, à sentir son sang épais couler le long de ta gorge, les différentes saveurs qu'il transportait, le soulagement. Et ce soldat, un soir alors qu'il rentrait auprès de sa famille, las des horreurs de la guerre. Il était séduisant, lui aussi. Tellement attirant dans son uniforme de militaire.*

Apo retira son bras du trou qu'il venait de faire.

— Tais-toi ! hurla-t-il en se frappant la tête.

Tu n'avais plus faim et pourtant tu n'as pas su résister. Tu l'as tué ! Tu les as tous tués ! Tu n'es qu'une bête ! Un monstre !

Apo se rua dans l'escalier de secours et descendit à l'étage du dessous, là où il avait laissé l'enfant. Le bébé gazouillait joyeusement dans son lit. Apo se pencha au-dessus de son berceau, tenaillé entre son instinct de tueur et la culpabilité qui refaisait surface. Le nourrisson était innocent à l'instar des habitants de l'immeuble à qui il avait ôté la vie.

Ils sont tous coupables ! Tous ! Ils t'ont séparé de Tula. Ils te l'ont pris !

— Ce ne sont pas eux les responsables, murmura Apo en caressant la joue ronde du bébé.

Tue-le !

L'enfant gigota.

Tu veux revoir l'homme que tu aimes ? Ils ne te le rendront pas. Pense à tout ce que tu as enduré. Ne veux-tu pas que la douleur disparaisse ? Fais-leur ce qu'ils t'ont fait ! Vengeance !

Apo prit le bébé dans ses bras et le serra contre lui pour le bercer tendrement, et lorsqu'il sentit des larmes chaudes couler, il mit un certain temps avant de réaliser qu'il s'agissait de larmes de sang.

— Lâchez cet enfant tout de suite, ordonna tout à coup quelqu'un derrière lui.

Sans faire le moindre geste brusque, Apo pivota sur ses talons. L'individu portait un gilet pare-balles flanqué du sigle de la police ainsi que des protections aux épaules et aux genoux. Malgré le visage d'Apo barbouillé de sang et ses dents reluisant dans le faible éclairage, il ne semblait pas comprendre à quel genre de créature il avait affaire.

— Reposez cet enfant, intima-t-il à Apo en faisant un pas en avant.

Le vampire s'exécuta docilement.

— Ce n'est pas vous que je voulais voir, dit-il.

— Tu t'attendais à quoi, connard ? Allonge-toi sur le sol, les mains dans le dos. Fais ce que je te dis ! Tu es en état d'arrestation.

L'agent approcha avec prudence, son arme pointée sur lui. Par le biais d'un micro accroché à son gilet, il appela un collègue qui le rejoignit en moins de trente secondes. Celui-ci était pâle et, de toute évidence, pris de nausées. À peine eut-il franchi l'encadrement de la porte qu'il se pencha sur le côté pour vomir.

— Qu'est-ce que tu as, Marchal ? s'enquit son collègue en gardant Apo dans son champ de vision. Tu ne te sens pas bien ?

— C'est une boucherie, marmonna l'autre.

— Quoi ?

— Y'a des cadavres partout... dans chaque appartement. Ce fumier les a tous massacrés.

L'officier s'essuya les lèvres du revers de la main gauche.

— Cet enulé les a... nom de Dieu ! dit-il le souffle un peu court avant d'être secoué par un nouveau spasme. Il les a tous bouffés.

— Il n'est pas question que je te laisse aller là-bas. C'est beaucoup trop dangereux.

— Tula sera à mes côtés. Je ne risque rien.

Martin examina furtivement l'alpha qui enfilait un blouson.

— Ouais, grogna-t-il. Ça ne me reconforte pas plus de te savoir tout seul avec lui.

— Martin... soupira Simon, un sourire aux coins des lèvres. Après tout ce qu'il nous a raconté ce soir, tu crois encore qu'il peut se passer quelque chose entre lui et moi ? Cet homme est fou d'amour pour son amant. Il a décidé de lui consacrer sa vie entière.

Pour finir de le convaincre, Simon attrapa Martin par le menton et l'embrassa.

— Nous avons déjà eu cette conversation, ajouta-t-il en laissant sa bouche à quelques millimètres de la sienne. C'est toi qui me plais. Toi et tes quenottes pointues.

Après avoir répondu à un nouveau baiser, Martin s'empara d'une longue mèche tombée sur le nez de son compagnon et la glissa derrière son oreille gauche.

— As-tu déjà envisagé de changer de coupe ? demanda-t-il.

— Pas vraiment, pourquoi cette question ?

— Je me disais que ça t'irait bien les cheveux courts.

— Voyez-vous ça ?

En caressant la joue de son petit ami, Martin sentit la repousse des poils sous ses doigts.

— Je t'imagine bien avec une barbe aussi.

Cette idée amusa Simon.

Son grand-père avait souvent arboré cet attribut au retour de ses expéditions. Simon se souvint qu'elle était à chaque fois longue et broussailleuse et sentait le tabac, le sable, parfois même les épices. Elle lui donnait surtout l'occasion d'accompagner son aïeul chez le barbier, un endroit fascinant pour un petit garçon de douze ans. Simon adorait se caler au fond d'un fauteuil en cuir, effleurer le métal froid de l'armature du siège qui se renversait, sentir l'odeur du talc, le parfum frais des après-rasages. Les

hommes fumaient en lisant des journaux ou discutaient affaires entre eux. La radio diffusait en boucle de vieilles chansons. Simon restait à chaque fois émerveillé devant la dextérité du professionnel et de la lame aiguisée entre ses doigts qui crissait contre la joue de son client. Simon eut un pincement au cœur en se remémorant ce souvenir. Il tardait au gamin qu'il était de devenir adulte pour faire comme les grands.

— Tu as d'autres exigences comme celles-ci ? questionna-t-il Martin en revenant au moment présent.

Le corps de son amant était tiède entre ses bras, mais ses lèvres pâles et craquelées. Il en conclut que le vampire avait besoin de se nourrir.

— Je veux que tu me laisses vous accompagner, sollicita Martin.

— Les forces de l'ordre sont déjà sur place, répondit Simon. Il y a fort à parier que des chasseurs se seront dissimulés parmi la foule de curieux. S'il l'un d'entre eux t'aperçoit, il va aussitôt te prendre en chasse.

— Et toi non, peut-être ?

— Vardrenne m'a garanti une sorte de sauf-conduit. J'aime à croire que c'est un homme de parole. Personne ne s'en prendra à moi.

— Tu as vu les informations comme nous, répliqua Martin pas vraiment convaincu. Si c'est bien Apo qui est retranché dans cet immeuble, il n'est pas venu pour s'amuser. Il cherche l'affrontement. Bon sang ! explosa-t-il. On parle déjà de plusieurs victimes ! Laisse-moi au moins assurer tes arrières.

Simon prit la joue de Martin en coupe.

— Apo est sans doute apeuré, décontenancé par ce qui lui arrive. Je suis convaincu que Tula saura lui faire entendre raison et que tout se passera bien.

Il leva les yeux vers le sapin décoré.

— Je te promets d'être là pour Noël.

— Je me fiche pas mal de ce dîner ! gronda Martin. Si Tula ne parvient pas à calmer Apo, nous ne serons pas trop de trois pour le maîtriser.

— N'insiste pas, Martin, s'il te plaît.

— Mais de quoi as-tu peur au juste ?

Simon se passa la langue sur les dents puis se gratta le lobe de l'oreille gauche.

— Je crains que le moment venu, tu ne prennes la mauvaise décision, avoua-t-il.

— Excuse-moi ?

— Apo est le premier de ton espèce. Tu as sûrement des tonnes de

questions à lui poser.

— Je ne vois pas le rapport.

— Ce que je veux dire, c'est que dans l'hypothèse où il faudra choisir entre sauver des vies humaines et le protéger lui, tu pourrais être tenté de faire passer tes propres intérêts avant ceux des autres...

Le visage de Martin se déforma sous l'effet de la contrariété.

— Je te signale que c'est Tula qui espère sauver Apo. Moi, tout ce que je veux, c'est l'empêcher de te faire du mal. Ta sécurité est tout ce qui m'importe.

— Je commence à te cerner, Martin, insista Simon. Tu te montres parfois imprévisible et je ne tiens pas à ce que des chasseurs ou des innocents soient tués durant cette intervention. Il y a déjà eu suffisamment de dégâts comme ça.

Le vampire, de plus en plus froissé, se dégagea de l'étreinte de Simon.

— Tu sous-entends que je pourrais compliquer les choses, maugréa-t-il en finissant de le repousser pour le toiser avec dureté. Tu me considères comme un poids plutôt qu'un soutien de taille ! C'est assez humiliant.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Tu ne me fais pas confiance en fait ?

— Mais bien sûr que si, voyons !

Tula s'approcha d'eux et posa une main amicale sur une épaule chacun.

— Ne vous disputez pas, dit-il. Pour commencer, nous ne savons pas encore si c'est vraiment Apo qui est là-bas.

— Les informations communiquées par l'agence laissent penser le contraire, rétorqua Simon.

— Quand bien même, continua Tula. Ça n'en vaut pas la peine. Apo est mon problème. Je peux me charger de lui. Vous avez déjà fait beaucoup pour moi, et puis vous avez une apocalypse à arrêter si j'ai bonne mémoire.

Il attrapa les mains du couple et les lia entre elles.

— Aimez-vous, dit-il. Quoi qu'il arrive, quoi que vous soyez amené à affronter dans l'avenir, entretenez les sentiments que vous avez l'un pour l'autre. Croyez-moi, à la fin, c'est tout ce qui compte.

Simon baissa la tête.

— Tu as raison, approuva-t-il.

Puis, se tournant vers Martin, il chuchota :

— Je ne voulais pas te vexer. Excuse-moi.

— Je suis désolé moi aussi. Je n’aurais pas dû insister, mais après tout ce qui nous est tombé dessus, ta transformation et tout le reste, j’ai peur de te laisser seul.

Son visage se décrispa.

— Il faut dire que tu as tendance à te mettre inutilement en danger.

Simon esquissa un sourire gêné.

Tula s’éloigna afin de leur offrir un peu d’intimité.

— Quand toute cette histoire sera terminée, déclara Simon en serrant Martin contre lui, j’aimerais que l’on s’octroie du temps. Je veux partir quelque part avec toi, un endroit tranquille où nous serions que tous les deux. Profiter l’un de l’autre.

Martin se jeta aussitôt sur sa bouche.

— Oh, Simon, roucoula ce dernier en mordillant ses lèvres. Tu aimes trop le danger pour aller passer des vacances sur une île déserte.

— Ce n’est pas totalement faux, ricana Simon, peu avant d’enfouir son visage dans le cou du vampire.

Il inspira profondément puis murmura :

— Je sais bien que ce n’est pas le bon moment, mais j’ai très envie de toi.

Martin fit de son mieux pour résister à l’appel des chauds baisers de son partenaire.

— Je te confirme, dit-il en apercevant Tula revenir vers eux. Mauvais timing.

Soudain, une crampe à l’estomac fit grogner Simon. Posant une main sur son flanc, il s’écarta de son amant en grimaçant.

— Qu’est-ce que tu as ? s’inquiéta Martin

— Une petite douleur de rien du tout. Un point de côté.

— Ne mens pas. C’est l’esprit du loup ?

Simon hocha la tête.

— Je le sens, murmura-t-il. Sous ma peau. Derrière mon visage. Il est là. Impatient, il guette le moment opportun pour surgir.

— Tu parviendras à prendre le dessus, lui promit Tula en posant une main paternelle sur son front. Dès que nous aurons mis Apo à l’abri et que le problème avec le virus lycan aura été réglé, je te montrerai comment faire. Maintenant, inspire profondément puis expire.

Simon s’efforça de suivre le conseil de l’alpha et au bout de plusieurs minutes, parvint à calmer la bête.

— Le lycan en toi est puissant, fit Tula. J'ai le sentiment que mon pouvoir de domination ne va pas le contenir très longtemps.

— Alors on ferait mieux de partir ! exulta Martin en s'emparant d'un jeu de clés posé dans un vide-poche. En voiture ! on a de la route à faire.

Puis, pointant un index bien droit devant Simon, il ajouta :

— Et je t'interdis de m'interdire de venir avec vous !

Evelyne observa un moment le corps de Johnson étendu par terre puis se focalisa sur Alexandre Grégorian. Une indéniable prestance habitait cet homme. Quoi qu'elle pût penser de lui, de ses agissements ou des crimes qu'il avait commis, Evelyne ne pouvait faire fi de ce que le terroriste éveillait chez elle. En s'attardant sur ses mains gantées de cuir, elle comprit aussitôt ce qui avait attiré Dao Johnson. Grégorian vous donnait tout de suite envie de lui faire plaisir. Il n'avait pas besoin de vous exprimer ses attentes. Sa posture dominatrice ainsi que l'étrange bienveillance dans le sourire vous le faisaient tout de suite comprendre.

— C'est comme ça que vous remerciez les gens qui travaillent pour vous ? demanda méchamment Evelyne. En leur tirant dessus ?

— Dao a manqué à tous ses devoirs, répondit froidement son interlocuteur. Dès le moment où il a été pris, il aurait dû se donner la mort. Il le savait et il ne l'a pas fait.

Il soupira dans l'air glacial de la nuit.

— Une totale dévotion, formula-t-il. C'est tout ce que nous attendons de nos éléments. C'est aussi simple que ça.

Des bruits de pas venant dans leur direction détournèrent l'attention d'Evelyne. Le chauffeur de la berline garée devant la maison s'arrêta à un mètre d'elle.

— Monsieur, dit-il à l'attention de Grégorian. On vient de m'informer que des intrus avaient franchi le périmètre de sécurité. Nos hommes se chargent de les retenir quelque temps, mais il semblerait que nous soyons en infériorité numérique.

— Merci, Rodolphe.

— Avez-vous encore besoin de mes services avant que je ne vous quitte, Monsieur ?

— Je crains que non.

— Très bien. Ce fut un honneur, Monsieur.

— Ce le fut également pour moi, Rodolphe.

Le chauffeur s'orienta d'un quart vers Evelyne.

— Madame, la salua-t-il avant de retourner auprès de la voiture.

Evelyne trouva la situation totalement farfelue, voire grotesque. Elle

regarda le chauffeur s'éloigner, le vit monter dans le véhicule et refermer la portière derrière lui. Il se passa moins de cinq secondes avant qu'une détonation suivie d'un éclair lumineux ne la fasse sursauter.

— Qu'est-ce que je vous disais, fit Grégorian en tournant la tête vers elle. Une totale dévotion.

— Vous êtes tous complètement cinglés, lâcha-t-elle en laissant les derniers frissons d'effroi finir de la consumer.

Grégorian donna un petit coup de poignet vers les écuries.

— La folie n'est qu'une question de point de vue. Après vous, dit-il.

— Vous êtes foutu Grégorian. Ça vous apportera quoi de me tuer ?

— Qui a dit que j'allais vous tuer ? Avancez, s'il vous plaît.

D'abord hésitante, Evelyne finit par obtempérer. Quand une série de coups de feu déchira la nuit, elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Vardrenne avait dû ordonner l'assaut.

— Les pions avancent, fit observer Grégorian en forçant la jeune femme à reprendre sa marche.

— Où est le virus ? le questionna-t-elle en tâchant de gagner un peu de temps.

— Ne vous fatiguez pas, mademoiselle. Les souches que nous gardions à Paris ont été envoyées un peu partout à travers le pays. Même si vos équipes et vous parvenez à m'arrêter ce soir, vous ne mettrez jamais la main sur la totalité des échantillons. Vos efforts pour empêcher ce projet sont vains. Je l'ai déjà expliqué à notre ami Simon Geoffroy. Comment va-t-il à ce propos ? J'ai ouï dire que vos services ne l'avaient pas abattu. J'ignorais que la Confrérie pouvait faire preuve d'indulgence.

Eve ne répondit pas. Ce n'était effectivement pas dans les habitudes de l'agence d'épargner un lycan, mais Joseph Vardrenne avait été clair sur ce point. Simon bénéficiait d'une immunité et aucun mal ne devait lui être fait. On pouvait ne pas être d'accord avec sa décision, mais on se devait de s'y conformer. À mesure qu'elle se rapprochait des écuries, les émanations musquées se firent plus prononcées. Bientôt gênée par des effluves moins agréables, Evelyne se couvrit la bouche et le nez. Le bâtiment sur sa droite était long, large et en brique rouge. De la neige recouvrait le toit. Toujours en la menaçant de son arme, Grégorian fit coulisser une lourde porte en bois.

— Par ici, indiqua-t-il.

— À quoi ça rime ? demanda Evelyne. Pourquoi est-ce que vous

m'emmenez là-dedans ? Vous êtes foutu.

— Ne discutez pas et entrez.

L'espace d'un instant, Eve s'imagina désarmer Grégorian et le maîtriser, mais l'état de sa jambe lui fit renoncer à son projet.

L'odeur à l'intérieur des écuries lui souleva le cœur.

— Qu'est-ce qui pue comme ça ? fit-elle.

Grégorian referma derrière leur passage. Evelyne piétina jusqu'à un premier box et y découvrit un cadavre. Vu l'état de décomposition de ce dernier, cela faisait plusieurs jours qu'il était entreposé ici.

— Qu'est-ce que c'est ce que ce merdier, grogna-t-elle.

Un cheval qu'elle ne voyait pas souffla bruyamment quelque part.

— Le résultat de plusieurs tentatives de nos scientifiques pour pallier la mutation lycane, expliqua Grégorian.

Evelyne se déplaça de box en box et fit, à chaque fois, la même découverte.

— Qui sont ses gens ? demanda-t-elle.

— Des collaborateurs, des chercheurs. Tous volontaires pour la cause. Une fois le sang de monsieur Geoffroy en notre possession, nous nous sommes dépêchés de reprendre nos expériences. Seulement, nous étions à court de cobayes.

Grégorian eut un petit sourire en coin.

— Vous pouvez essayer de discréditer nos manières, être écoeurée par ce que je vous raconte, mais les faits sont là. La planète meurt à vitesse grand V et aucun gouvernement n'agit. COP 21, COP 22, promesses électorales, rien ne bouge. Et je ne vous parle pas de l'impuissance de votre organisation qui, sous couvert de terrasser les monstres qui pullulent dans nos égouts, nos écoles, nos maisons, ne fait qu'en réalité les protéger. Vous ne servez à rien, mademoiselle. La Confrérie est dépassée, les ONG sont inutiles. Nous, nous avons la solution.

— L'extinction de l'espèce humaine.

— À danger imminent, réponse imminente.

Grégorian s'arrêta devant une nouvelle cage. Un loup noir y gisait sur le flanc, la gueule ouverte. On lui avait tiré une balle dans la tête. Une balle en argent de toute évidence. Dans celle d'à côté gisaient un cheval éventré et un loup gris, tué lui aussi.

— Combien d'essais cliniques comme ceux-là avez-vous pratiqués ? demanda Evelyne. Toutes ces personnes sont mortes depuis des jours.

Alexandre Grégorian ne montra aucun signe de pitié, aucune considération.

— Paris n'était qu'un des nombreux centres de recherche, dit-il. Nous avons travaillé sur plusieurs fronts en même temps et dans plusieurs villes.

Eve pointa un index réprobateur sur le corps d'un lycan roux.

— Vous voyez bien que votre super virus est défaillant, critiqua-t-elle, que tout ceci ne sert à rien.

— L'avenir nous le dira, rétorqua Grégorian. Notre plan pour sauver le monde n'est évidemment pas parfait. Voyez-le comme une première étape.

— Une première étape, répéta-t-elle, abasourdie. Dans dix minutes une brigade entière de chasseurs va enfoncer cette porte et nous vous arrêterons. Dites-moi où ont été envoyés les échantillons et je vous promets de ne pas vous laisser pourrir dans une cage humide et froide pour le restant de vos jours.

— Je ne sais pas.

— Vous mentez.

— Je vous assure que non. J'ai clairement demandé à mes collaborateurs de ne pas m'informer du lieu de réception des échantillons. Par mesure de sécurité au cas où une situation de ce type viendrait à se produire.

Evelyne commença à s'habituer à la puanteur ambiante. Elle s'approcha d'un nouveau box, s'attendant à y trouver une énième victime des expériences de Grégorian. À sa grande surprise, elle découvrit un adolescent recroquevillé dans un coin, de la paille dans les cheveux. Son visage était rouge et trempé de sueur et il grelottait.

— Ouvrez la porte ! s'écria-t-elle. Ce garçon est encore vivant !

— Il est trop tard pour lui, réfuta Grégorian.

Evelyne prit soudain conscience de la nudité du jeune homme.

— Il est en état de choc, observa-t-elle.

Evelyne se tourna vers Grégorian.

— Aidez-le !

Grégorian leva son arme.

— Reculez, s'il vous plaît.

Devant la non-réaction de la jeune femme, Grégorian arma son pistolet.

— J'insiste, dit-il.

Evelyne se plia aux exigences de Grégorian. Lorsqu'elle fut à bonne distance, ce dernier ouvrit l'enclos, se faufila à l'intérieur puis fit coulisser la grille derrière lui avant de la verrouiller.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Evelyne en se précipitant vers lui.

Grégorian vida son chargeur et le balança par-dessus l'enclos. Il se débarrassa ensuite de son pistolet en le jetant dans la litière.

— Mon rôle dans cette affaire est terminé, annonça-t-il.

Evelyne chercha un moyen de faire sortir Grégorian de sa prison, mais aucun ustensile à sa portée ne lui permit de briser la serrure.

— Pourquoi est-ce que vous faites ça ? s'enquit-elle. Vous allez mourir si vous restez là-dedans.

Il ôta son manteau, le laissa tomber à ses pieds puis déboutonna sa chemise. Derrière lui, l'inconnu se transformait. Le craquement de ses os qui se brisaient et se reconstituaient couvrait à peine l'affolement des chevaux présents.

— J'ai fait ce que je devais faire, déclara Grégorian. Je n'ai jamais prétendu que j'étais innocent. Moi aussi, j'ai des convictions, mademoiselle. Même si ce fut au nom d'une juste cause, le temps est venu pour moi de payer pour mes exactions.

Les contours d'un loup à la robe sombre se dessinèrent rapidement derrière Grégorian. Conscient que l'animal n'allait plus tarder à apparaître, il s'agenouilla, posa ses mains sur ses genoux.

— Existe-t-il un antidote ? demanda Eve, en désespoir de cause.

Grégorian sourit.

— Je crains que non, hélas. Voyez-vous, le sang de l'agent Geoffroy nous a permis de comprendre quelque chose. Un détail qui nous avait jusqu'alors échappé.

Le loup renifla la paille puis leva son museau. Lorsque son attention se posa sur Grégorian, il retroussa ses babines et montra ses crocs.

— Qu'est-ce que c'est ? Dites-le-moi !

— Le virus lycan n'est pas un organisme ordinaire. Il est à la fois biologique et magique. C'est ce qui fait toute sa beauté, ma chère. Mais également toute sa complexité.

— Comment j'arrête tout ça ?

Un grognement sourd s'éleva soudain derrière Grégorian qui prit une profonde inspiration en fermant les yeux.

— Comment ?! réitéra Evelyne.

— Vous ne le pouvez pas, répondit Grégorian juste avant que le lycan ne fonde sur lui. Il est déjà trop tard.

Martin gara son coupé sport sur la place Antoine Vollon. Assis à côté de lui, Simon consulta l'écran de son portable. Ce dernier indiquait trois heures quinze du matin. Ils avaient roulé d'une traite sans s'arrêter et il lui tardait de sortir de la Nissan pour s'étirer et se dégourdir les jambes.

Derrière eux, Tula s'impatientait.

— Qu'est-ce qu'on attend pour y aller ? demanda-t-il.

Simon brancha la radio, chercha les infos.

« ... une prise d'otage est actuellement en cours... »

— Le secteur est bouclé, dit-il en écoutant la journaliste faire un état de la situation. À mon avis on ne fera pas un mètre sans être interceptés par des membres du RAID.

« ... le préfet s'est rendu sur place... »

— Comment on entre alors ? le questionna Martin en surveillant les alentours.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Martin cessa de regarder à travers la vitre pour se tourner vers son conjoint.

— Quoi, comment ça ? s'exclama-t-il. Je croyais que tu avais un plan !

Simon se renfrogna.

— Je n'ai pas toujours réponse à tout, s'excusa-t-il. Laisse-moi réfléchir une seconde, tu veux ?

— On pourrait passer par les toits, proposa Martin. Ça a marché la dernière fois.

— Il y a trop de monde, on se ferait repérer de suite.

— On n'a qu'à voler des uniformes de flics ou de pompiers et se faufiler à l'intérieur ? Ni vu ni connu.

— T'es pas dans une série Netflix, soupira Simon.

Tula ouvrit tout à coup la portière arrière et sortit. Simon se précipita à son tour hors du véhicule.

— Attends, où est-ce que tu vas ? demanda-t-il en rattrapant l'alpha.

— Il faut que j'aie vu, que j'en aie le cœur net.

Simon stoppa sa progression en le saisissant par le bras.

— Les flics vont te tomber dessus à la minute où tu vas t'approcher de l'immeuble.

— Je n’ai pas vu Apo depuis plus de cent ans, répliqua Tula en projetant un regard triste vers la foule réunie au loin. Je ne supporterai pas d’attendre plus longtemps. Je veux le voir. Si c’est lui là-bas, il a sûrement besoin de moi.

— Je comprends, admit Simon. Et je suis là pour t’aider, mais la précipitation n’est pas la solution. Il nous faut un plan d’action.

Simon orienta légèrement la tête vers Martin qui les rejoignait.

— Si tu penses à quelque chose, l’avertit celui-ci une fois auprès d’eux, c’est maintenant ou jamais.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Simon, perplexe.

— Des vampires. Ils foncent droit sur nous.

Tula leva la tête, huma l’air ambiant puis scruta les environs. Son grognement était un feulement mélodieux aux oreilles de Simon.

— Ils sont nombreux, précisa-t-il.

Novice, Simon mit un peu plus de temps avant de capter la présence des êtres surnaturels en approche. Il les chercha un moment lorsque, tout à coup, une vingtaine d’individus sortirent de l’obscurité. La grande majorité se tint à l’écart, trouvant refuge sur le capot d’une voiture, dans un arbre, sur un mur ou encore en haut d’un toit. Pupilles rondes et brillantes, sourires carnassiers ou mines contrariées. Les deux groupes se toisèrent avec méfiance puis un vampire se détacha du lot en s’approchant à vitesse humaine. Tula demeura impassible, mais la noirceur dans ses yeux trahissait une profonde méfiance. Instinctivement, Martin se plaça devant Simon. Le vampire avait l’apparence d’un beau jeune homme. Simon se fit la réflexion qu’il devait avoir dans les vingt-cinq ans au moment de sa transformation. Il portait une veste en cuir marron par-dessus un pull en laine beige ainsi qu’une sorte de gavroche sur la tête. Dans ses grands yeux gris ne reflétait aucune agressivité, mais cela faisait-il pour autant de lui une créature de confiance ? Le vampire s’arrêta, garda les mains dans les poches. De jolies boucles rousses s’échappaient de sous sa casquette et quelques taches de rousseur décoraient son nez. C’était un homme de taille moyenne avec de larges épaules et une barbe de trois jours.

— Bonsoir, fit le vampire. Je m’appelle Gaston. Je peux savoir ce que vous venez faire dans mon secteur ?

Sa voix était très grave et sans accent.

— Secteur ? fit Martin avec son éternelle arrogance. Depuis quand les vampires s’octroient-ils des territoires ?

Gaston sourit.

— Vous n’êtes manifestement pas d’ici tous les trois.

— C’est un problème ? demanda Simon.

Gaston renifla puis eut un petit mouvement des épaules que Simon trouva assez sexy. Il y avait beaucoup de masculinité chez le vampire ainsi qu’une sagesse maîtrisée. Quelque chose dans sa manière de se tenir lui indiqua qu’il était très âgé.

— Tout dépend de ce que vous êtes venus faire ici, répondit Gaston.

— En quoi cela te concerne-t-il ? fit Martin, de plus en plus agressif.

Gaston se tourna vers son clan en ricanant puis reporta son attention sur les trois compères en face de lui.

— Deux lycans, ce n’est déjà pas quelque chose que l’on voit tous les jours, mais deux lycans, copains comme cochons avec un vampire, c’est une première, alors je m’interroge.

— Nous sommes venus chercher quelqu’un, intervint Tula.

— Je vois. Tu parles sans doute du vampire qui se trouve dans l’immeuble là-bas ? Ça tombe bien, nous aussi.

Tula, Martin et Simon échangèrent un regard paniqué.

— Son âme est forte, vieille, ancestrale même, poursuivit Gaston. Sa présence m’a réveillé en pleine journée. Je n’ai jamais ressenti ça auparavant.

— C’est bien Apo alors, soupira Tula en s’adressant à ses amis. Lui seul est assez vieux pour dégager une telle aura.

— Quel âge as-tu ? demanda Martin à Gaston.

— Quatre-cent-six ans. Et je vis dans cette ville depuis la moitié de ma vie.

— C’est toi le plus vieux dans le coin ? Il n’y a pas plus ancien ? Quelqu’un d’autre à qui on pourrait s’adresser ?

— Plus depuis la dernière rafle des chasseurs.

— Comment t’en es-tu sorti ?

— Tout ce que vous avez besoin de savoir c’est que cette ville m’appartient et que l’on n’y déambule pas sans me rendre des comptes.

Gaston renifla une nouvelle fois et Simon s’aperçut qu’il s’agissait d’un tic dont le vampire était affublé.

Tula s’avança malgré une mise en garde de Martin.

— Ne t’en fais pas, indiqua-t-il.

Un vampire à la peau noire sauta d’un toit pour atterrir sur ses deux pieds, bientôt rejoint par un deuxième qui se déplaça avec vélocité jusqu’à Gaston.

Soucieux d'apaiser la tension galopante, ce dernier leva la main pour signifier à son tour que tout allait bien.

Pour l'instant, pensa Simon.

— Le vampire dans l'immeuble est mon compagnon, révéla Tula. Nous avons longtemps été séparés l'un de l'autre. Je suis venu le ramener chez nous.

— J'ai connu des couples mixtes, fit Gaston après quelques secondes de réflexion. Ils ont toujours fini par s'entretuer. Il arrive un moment où la nature profonde reprend le dessus. Les vampires et les loups-garous ne sont pas réputés pour faire de vieux os ensemble. Il y a trop de différences entre nos deux espèces.

— Tssss ! souffla Martin dans sa barbe. N'importe quoi.

Simon lui lança un regard rassurant.

Pas nous, murmura-t-il comme pour rompre tout éventuel mauvais sort.

Gaston fit un pas en avant. Bien que Tula le domine de par sa taille, Gaston ne semblait pas le moins du monde impressionné.

— Ton petit copain constitue une menace pour notre communauté, reprocha-t-il. Il a massacré des dizaines de personnes déjà. Des témoins l'ont filmé en train de mordre un policier à la gorge avant de le balancer par-dessus une fenêtre. Depuis la dernière rafle, on se fait discrets par ici. Nous faisons notre possible pour ne pas attirer l'attention des chasseurs. La dernière fois qu'ils sont intervenus, nous avons perdu beaucoup d'êtres chers. En tant que recteur de cette ville, je ne peux pas laisser une telle chose se reproduire. Nous vivons le plus pacifiquement possible en nous efforçant de ne pas tuer les humains lorsque nous nous abreuvons. Quand cela nous est possible, nous effaçons leur mémoire, nous altérons leurs souvenirs. Le temps des massacres est révolu.

Devant la sincérité du vampire, Simon ne put s'interdire de se sentir un peu coupable. Il avait participé à la Grande Rafle lui aussi. Devinant son désœuvrement silencieux, Martin attrapa sa main gauche et la serra dans la sienne.

— Tu n'es plus cette personne, chuchota-t-il en évitant de prononcer le mot chasseur. Tu n'es plus l'un d'entre eux.

Simon se mordit la lèvre et fit un signe discret de la tête.

— Je suis sincèrement désolé, fit Tula en s'adressant à Gaston. Pour les pertes que vous avez essuyées, et je loue vos efforts pour vivre en paix avec

les humains.

— Nous ne vivons pas en paix avec eux, répliqua Gaston, mais nous n'avons pas le choix d'agir autrement si nous voulons survivre. Les humains ont pris le dessus sur les populations surnaturelles. Ils sont parvenus à éradiquer presque en totalité les lycans.

Il fit une courte pause puis lâcha :

— Ton amant doit être neutralisé.

— Je te souhaite bien du courage, lui lança joyeusement Martin en sautillant pour narguer la troupe de vampires en retrait. Vous ne savez même pas à qui vous avez affaire ! Si j'étais vous, je déguerpisrais d'ici fissa !

— Il s'agit d'un immortel devenu fou, hurla une femme quelque part. Il mérite la mort !

Les autres l'imitèrent bientôt en réclamant sa tête.

— Il ne peut pas mourir, témoigna Martin.

Rires et moqueries résonnèrent sous le faible éclairage des réverbères.

Martin s'en amusa.

— Et vous voulez savoir pourquoi ? ricana-t-il. Accrochez-vous bien ! Parce qu'il s'agit de mon père.

(Puis se tournant vers Gaston :) Du tien aussi. Il est notre créateur à tous. Le premier d'entre nous. Le vampire originel !

Après un long silence, une pluie de protestations s'éleva parmi les créatures.

— Impossible ! s'exclama Gaston. C'est un mythe, il n'existe pas. Personne ne l'a jamais rencontré.

— Il ne se trouve aucun vampire assez âgé pour témoigner de son existence, riposta Tula.

Martin s'approcha pour coller son visage sous le nez de Gaston. Ce dernier s'était nourri il y a peu, car son haleine dégageait une douce odeur de fer.

— Tu l'as dit toi-même, assena-t-il en lisant le doute et la peur dans son regard. Jamais tu n'as ressenti une aura aussi puissante que la sienne. D'où crois-tu qu'il la sort ?

Martin pointa son index en direction de la foule au loin.

— Apo est certainement le plus puissant des vampires. Même à cent contre un, vous perdrez. Je peux vous le garantir.

Martin ignorait si ses allégations étaient vraies ou fausses. Rien ne permettait en effet d'affirmer qu'Apo ferait le poids face à une armée

constituée d'immortels, mais il s'en moquait, car tout ce qu'il devait faire, c'était se montrer assez convaincant pour susciter la crainte chez ses congénères. Gaston fit quelques pas, l'air songeur.

Au bout d'un long moment de réflexion, il s'orienta vers Tula.

— Est-ce la vérité ? Est-ce vraiment notre père ?

Tula hocha la tête.

— Raison de plus pour le tuer, alors.

L'hélicoptère descendit dans un bruit d'hélices et de vrombissements sourds puis se posa au beau milieu d'un manège extérieur pour chevaux. Le pilote coupa les moteurs et les palmes commencèrent à ralentir. Sans attendre leur arrêt complet, Joseph Vardrenne descendit de l'appareil, baissa la tête et courut vers Evelyne Mumbia qui l'attendait avec d'autres agents de l'autre côté de l'enclos. Vardrenne sentit ses jambes flageoler sous l'effort. Le voyage dans les airs l'avait un peu plus secoué que prévu. Il n'avait jamais aimé ça de toute façon. Être enfermé dans une boîte de métal à cinq mille pieds ne lui semblait pas du tout naturel.

Les deux pieds au sol. Y a qu'ça de vrai, grogna-t-il intérieurement tandis que Evelyne le conduisait jusqu'à la maison de brique.

— Où est ce salopard de Grégorian ? demanda-t-il lorsqu'il en eut la possibilité.

— Là-bas, répondit la jeune femme en pointant un bâtiment sombre. C'est pas beau à voir, je vous préviens.

— Qu'est-ce qu'on a fait du lycan qui l'a bouffé ?

— Il a été endormi afin d'être interrogé plus tard. Un badge avec son identité a été retrouvé dans le box où il était retenu. On en tirera peut-être quelque chose. Bien que j'aie tendance à croire qu'un type qui s'injecte un virus mortel au nom d'une utopie malsaine n'est pas du genre à balancer ses complices.

— Pourquoi est-ce que Grégorian a fait ça ? C'est à n'y rien comprendre.

Eve gratta le sol gelé avec le bout de sa chaussure.

— Il a prétendu que son travail était achevé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Joseph scruta les alentours avec inquiétude. Des hommes en combinaison blanche s'agitaient dans tous les sens pendant que leurs collègues, armés et vêtus de gilets noirs, surveillaient les périmètres avec flegme. Des agents masqués emportaient les cadavres découverts, d'autres se chargeaient de prendre des clichés ou des notes. En apparence, la scène faisait penser à une fourmilière dans laquelle on aurait donné un coup de pied, alors qu'en réalité, chaque membre sur place savait exactement ce qu'il devait faire. Vardrenne était content de bosser avec des gens de leur trempe, des professionnels

dévoués corps et âme au bien commun. Il était fier même d'être devenu leur patron. Il lui vint à l'esprit qu'Alexandre Grégorian devait avoir éprouvé une satisfaction similaire vis-à-vis des hommes à son service. Finalement, les gentils et les méchants n'étaient pas bien différents. Chaque camp croit détenir la vérité.

Mais il n'y a rien de plus inconstant que la vérité, songea Vardrenne en montant les marches du perron pour aussitôt s'engouffrer dans la maison.

Le papier peint datait et se décollait par endroits des murs. La poussière formait une couche épaisse sur les plinthes et la surface de quelques vieux meubles. Il entra dans la première pièce sur sa droite, celle disposant d'une vieille cheminée. À en juger par le désordre qui régnait, les papiers ou les dossiers empilés par terre, il devait s'agir du bureau d'Alexandre Grégorian. Joseph s'approcha de la table ronde occupée par un technicien informatique et autour de laquelle, autrefois, il y a fort longtemps peut-être, une famille avait dû prendre ses repas.

— Vous avez pu récupérer quelque chose ? s'enquit-il en se calant derrière le jeune homme à lunettes qui pianotait nerveusement sur un clavier.

— La plupart des fichiers ont été détruits, mais je suis en train de voir comment récupérer les informations contenues sur le disque dur. Vous savez, les gens pensent que supprimer l'historique de leurs recherches les met à l'abri des regards indiscrets, mais je vais vous dire, ils se trompent. Y'a toujours des failles et j'ai des doigts de fée.

Eve s'appuya contre un mur en croisant les bras devant elle. Elle commençait à accuser le coup. La fatigue lui pesait sur les épaules et la blessure à sa cuisse la lançait. À tous les coups, quelques points de suture avaient sauté.

— Grégorian m'a avoué que le virus lycan et les échantillons de sang de Simon Geoffroy avaient été envoyés à différents endroits afin d'y être analysés, annonça-t-elle en se retenant de bâiller. Mais il a refusé qu'on lui communique leur destination.

— C'est ingénieux, fit Joseph. Comme ça même sous la torture, il n'aurait rien dit.

— Tout en rendant nos propres recherches beaucoup plus ardues. Il m'a aussi assuré qu'il n'existait aucun remède.

Vardrenne se déplaça, pensif.

— Vous me prévenez si vous trouvez quoi que ce soit, dit-il, confiant, au

jeune informaticien en lui tapotant l'épaule avant de quitter la pièce.

— *No problemo*, chef, répondit ce dernier sans quitter l'écran des yeux.

Il resta un moment dans le hall à observer ses hommes puis leva la tête.

— Et là-haut ? fit-il en suivant les courbes d'un escalier en colimaçon.

— Rien que des chambres, répondit Eve. Apparemment, l'endroit servait à la fois de dortoir et de réfectoire aux équipes scientifiques et aux gardes. Vous avez entendu ce que je vous ai dit ?

— J'ai entendu.

Eve donna un coup de tête en direction de la cuisine et invita Vardrenne à l'accompagner.

— Il me faut un café, souffla-t-elle.

Pendant que la jeune femme fouillait dans les placards, Joseph s'installa sur l'une des deux chaises que comptait la pièce.

— Le nouveau conseil a élu son président, annonça-t-il d'une voix monocorde. Je l'ai appris avant de monter dans l'hélicoptère.

Evelyne se retourna pour le dévisager.

— De qui s'agit-il ?

— L'aînée de l'ex-conseillère Miranda.

— C'est une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

— À vous de me le dire. Elle a décidé de me maintenir dans mes fonctions.

Evelyne attrapa une boîte de café instantané.

— Ah, fit-elle, satisfaite de sa trouvaille. Tout n'est pas perdu.

Puis, se tournant pour s'emparer d'un verre qui séchait sur le rebord de l'évier, elle fit couler de l'eau chaude dedans.

— Vous le méritez, Joseph. Vous faites du bon boulot.

— Vous n'êtes pas la première à me dire ça et pourtant on n'a toujours pas mis la main sur le virus lycan ni découvert quoi que ce soit à propos de l'organisation derrière tout ce merdier.

— Aucune avancée de ce côté-là ?

— Nos services ont épluché les statuts des sociétés impliquées de près ou de loin dans les agissements d'Avagen. Les noms de quelques dirigeants, de notables et de personnalités politiques ou artistiques sont ressortis, mais nous n'avons pas le pouvoir de les interroger, encore moins de les arrêter. Nous avons également fait des rapprochements financiers, constaté des transferts d'argent sur des comptes off-shore, mais pas de quoi incriminer qui que ce soit. Nous avons des kilomètres de documents à éplucher. Ça peut prendre

dix ans avant de démasquer les vrais coupables.

— Il est peut-être temps de suivre les recommandations de Madame Wong en fin de compte.

Vardrenne se racla la gorge.

— De tout dévoiler au public et de réclamer le soutien de l'État ? J'y ai pensé figurez-vous.

— Et ?

— Pour être tout à fait franc, j'hésite encore.

— Si ça peut vous aider, je n'ai jamais compris pourquoi la Confrérie devait rester secrète. C'est vrai quoi, on est les gentils. On pourrait nous filer un petit coup de main de temps en temps, sans compter que je ne serais pas contre un peu de reconnaissance. Nous risquons notre peau tous les jours, une once de gratitude ne ferait pas de mal.

— Ne comptez pas trop là-dessus, indiqua Vardrenne. C'est pas près d'arriver. Je vous dis pas le bordel si le monde découvrait tout ce qu'on sait. Il y aurait des enquêtes parlementaires, des débats à n'en plus finir. On risquerait même de nous foutre en tôle un moment.

Il se leva.

— Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda Evelyne.

— Comme d'habitude. On agit dans l'ombre avec nos propres moyens et on serre les fesses en espérant qu'on verra le jour se lever. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ?

Evelyne Mumbia cessa de remuer son café et but une gorgée.

— Que je vais recevoir une médaille.

Vardrenne sourit.

— Allez vous reposer un peu, Mumbia, lui conseilla-t-il.

— Je crois que je n'arriverai pas à fermer l'œil.

Joseph se dirigea vers la porte d'entrée.

— Prenez le temps de finir votre café au moins, lança-t-il.

Elle vida le reste de sa boisson dans l'évier.

— Il est infect. Au fait, Joseph... je veux dire Monsieur le Directeur.

Vardrenne stoppa sa progression et se retourna, un sourire malicieux au coin des lèvres.

— C'est pas votre style de jouer les lèche-culs, Mumbia.

Evelyne lui sourit. En ces temps de crise, un sourire aussi éclatant que celui-là, ça pouvait soit vous fendre le cœur soit vous donner une raison de

continuer à vous battre.

— Un détail me revient tout à coup, Joseph. Quelque chose que m'a avoué Grégorian avant de mourir.

Vardrenne se montra intéressé.

Le visage d'Evelyne s'assombrit.

— Il a prétendu que le virus lycan était à la fois biologique et magique. Il avait l'air fasciné par cette découverte.

— Magique, vous dites ?

— Ce sont ces mots.

— Je vois. Merci pour l'info.

— Vous croyez qu'il a dit la vérité à propos de l'absence d'antidote ?

— Je ne sais pas, mais si vous décidez de partir pour mettre votre famille à l'abri, sachez que je ne vous en voudrais pas.

Evelyne le fixa puis hocha la tête. Vardrenne se tourna et longea le couloir par lequel il était venu.

— Où allez-vous, Joseph ? lui demanda Evelyne tandis qu'il s'éloignait.

— Rendre visite à une vieille amie.

Tula laissa exploser sa rage. Celle-ci l'irradia sur place des pieds à la tête. Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Simon fut témoin de la toute-puissance du loup primitif. Un frisson de peur remonta le long de sa colonne vertébrale, lui faisant dresser les poils des bras. Tula dégageait une énergie folle, si dense qu'elle l'engluait sur place. Gaston dut la sentir lui aussi, car il fit un pas en arrière, comme s'il avait été repoussé par des mains invisibles.

— Personne ne touchera à un cheveu d'Apo ! avertit Tula dans un grognement. PERSONNE !

Il fit craquer son cou et son regard s'illumina de colère. Devant la menace qu'il constituait, les vampires à la solde de Gaston se rapprochèrent en sifflant, dévoilant leurs canines et serrant les poings. Martin contracta les muscles de ses jambes, prêt à bondir sur le premier qui ferait un geste malheureux. La tension était palpable. Simon tendit une main tremblante vers l'alpha avec l'intention de l'apaiser, mais peu avant de le toucher, ce dernier se tourna pour aboyer :

— Change-toi ! Immédiatement !

Malgré ses efforts pour résister à l'appel de son maître, Simon fut contraint de se soumettre à l'ordre reçu. Sous sa peau, une force indépendante de sa volonté s'échappa de lui. Il se plia en deux, avec l'insupportable impression que son torse et son ventre allaient s'ouvrir. Une chaleur inconnue lui brûlait les entrailles comme un feu ardent.

— Simon ! s'écria Martin d'une voix suppliante. Résiste !

— Je ne... peux.... pas, répondit ce dernier.

Ôtant ses vêtements, Simon se laissa entièrement consumer par l'esprit du loup. Tula muta à son tour en une bête gigantesque, un loup aux proportions démesurées à la crinière noire, une bande argentée sur le dos. Ses bras devinrent des pattes puissantes et musclées, terminées par des coussinets épais et de longues griffes recourbées. Ses vêtements se déchirèrent couture après couture. Son crâne se déforma, s'allongea pour imiter les contours de celui d'un canidé féroce et dangereux. Sa silhouette s'étira. Ses cuisses doublèrent de volume. Lorsqu'il eut achevé sa transformation, il baissa la tête, les oreilles pointées vers l'arrière. Deux fois plus petit que Tula, frêle et

élancé, Simon-garou faisait pâle figure à côté de l'alpha. Une connexion mentale s'établit cependant aussitôt entre eux, un rapport de soumission directe à laquelle le jeune lycan se plia avec docilité. L'alpha montra les crocs en grognant pour imposer sa supériorité et Simon-garou, dominé, s'aplatit totalement au sol.

La première victime du duo fut un des mignons de Gaston. Simon-garou se jeta sur lui, le renversa en arrière et lui arracha la tête. Tula fondit sur un groupe de trois vampires qui tentèrent de le mordre à l'échine et de lui briser les reins. Bondissant, se jetant à terre, les écrasant de tout son poids, Tula finit par se débarrasser de ses assaillants. Il éventra aussitôt le suivant d'un violent coup de patte, envoya valser un nouveau contre la portière d'une voiture qui se mit à hurler. Rien ne semblait contenir la hargne des lycans. Devant le danger, plusieurs vampires s'accrochèrent aux barreaux des balcons suspendus au-dessus de leurs têtes ou se réfugièrent dans des arbres. Un couple préféra s'enfuir plutôt que de risquer une mort certaine. Pendant tout le temps que dura l'attaque, Martin demeura en retrait. Il avait tout juste eu le dessus sur Simon la dernière fois qu'ils s'étaient affrontés et il hésitait à se jeter à corps perdu dans la bataille, surtout avec Tula dans les parages.

Un coup de griffe est si vite arrivé...

Et puis, d'après ce qu'il pouvait en juger, les lycans se débrouillaient plutôt bien sans lui. Simon-garou démembra une vampire et se repêta de sa viande avant d'être rappelé à l'ordre par Tula qui l'obligea à se concentrer sur les autres assaillants. Réveillés par le tapage nocturne, quelques habitants se penchèrent bientôt aux balcons pour voir ce qui se passait dehors. Martin leur intima l'ordre de rentrer chez eux, mais se vit opposer une fin de non-recevoir. Il entendait la curiosité bouillir dans leurs veines et leur pouls cogner à leur cou, comme un chant de sirène, lointain et hypnotique. Des jeunes, excités par le spectacle, jetèrent des bouteilles vides et quelques projectiles que Martin ne parvint pas à déterminer. Soudain, un homme ouvrit les volets et réclama un peu de silence. Il obtint pour toute réponse d'être mordu à la gorge par une femelle vampire soucieuse de le faire taire. Elle emporta sa proie dans l'obscurité de sa chambre. Un autre vampire, qui avait tout d'un rocker des années 80, grimpa le long de la façade de l'immeuble pour s'attaquer à une quinquagénaire en train de filmer avec son téléphone portable. Lorsqu'elle poussa un hurlement en disparaissant à son tour, Martin sut que la situation allait vite dégénérer. Simon-garou jappa après qu'un

individu monté sur son dos eut planté ses crocs dans sa peau. Tula était aux prises avec cinq vampires qui lui menaient la vie dure. Du sang maculait le bitume, des morceaux de chair traînaient ici où là, des bras, une jambe...

— *Es reicht !* se dit Martin en lui-même.

Avec une vitesse inouïe, il courut dans le sens opposé à la confrontation et rejoignit la foule amassée devant l'immeuble qui faisait l'objet de toutes les attentions médiatiques. Un dispositif de sécurité avait été mis en place et, comme prévu, personne ne pouvait accéder au bâtiment. Toutes les caméras des chaînes d'informations étaient orientées vers une fenêtre du deuxième étage. Des véhicules de pompiers, des ambulances et des fourgons de police étaient garés de chaque côté de la rue. Un corps recouvert d'un drap blanc gisait sur le sol. Un berger allemand tenu en laisse par un homme cagoulé regarda dans sa direction, huma l'air puis aboya à deux reprises.

Maudit clébard, pesta Martin en se glissant parmi les gens.

Il devait coûte que coûte entrer dans l'immeuble, mais les accès étaient bouclés. Soudain, un mouvement sur sa gauche attira son attention. Ses sens surnaturels en alerte, il remarqua la présence d'un homme et deux femmes qui le fixaient avec une attention prédatrice.

Des chasseurs, devina-t-il.

Les forces de l'ordre commencèrent à vouloir faire reculer la foule de curieux. Martin serpenta entre les corps chauds et emmitouflés des badauds, suivi par les trois individus, et s'approcha de la barrière de sécurité installée sur le trottoir. Lorsqu'il parvint à s'en rapprocher suffisamment près, il sauta par-dessus et se précipita vers l'entrée du bâtiment malgré l'objection d'un agent des forces de l'ordre. Quelques sommations furent lancées, un policier tira son arme de son étui et le pointa vers Martin. Un pompier s'efforça de lui barrer le passage, mais après avoir opéré un bond extraordinaire, Martin s'en débarrassa. D'un coup d'épaule, il enfonça la porte de l'immeuble et se retrouva nez à nez avec deux hommes cagoulés dans le hall, vêtus de gilets de police, un HKG36 dans les mains.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? le questionna l'un des deux.

Martin répondit du tac au tac :

— Je suis négociateur de crise, mentit-il. On m'envoie pour essayer...

— On n'a jamais demandé un...

Derrière Martin, un homme entra en ordonnant qu'on s'empare de lui.

— Arrêtez-le !

— Et puis merde ! lança Martin.

Puisant dans ses ressources, il bondit par-dessus les membres du RAID, se servit des murs pour se propulser et atterrir sur les marches d'escalier derrière le binôme.

— Comment est-ce qu'il a fait ça ? demanda un des deux flics, éberlué.

L'autre ne trouva rien à répondre. Sans attendre une seconde de plus, Martin grimpa les marches à toute vitesse et atteignit sans difficulté le deuxième étage. Le couloir qui desservait les différents appartements était jonché de cadavres, les murs recouverts de sang. Pendant une seconde, Martin se crut dans un film d'horreur, un de ceux dans lesquels un détraqué s'est évadé d'un hôpital psychiatrique et entreprend de massacrer tout le monde sans raison. Il n'y avait aucun bruit, si ce n'était les piailllements d'un enfant que Martin décida de suivre. C'est dans la salle de bain d'un appartement qu'il trouva Apo, allongé dans la baignoire, marmonnant indistinctement. Il ne semblait pas avoir conscience de la présence de Martin. Ce dernier s'empessa d'aller vérifier que le bébé se portait bien. Ses parents gisaient au pied de son berceau. La gorge arrachée pour la mère, la nuque brisée pour le père. Le corps d'un policier n'avait plus de tête. Martin effleura la joue de l'enfant à l'aide de son index.

— On peut dire que tu as eu de la chance, toi, lui sourit-il.

Conscient que le temps jouait contre lui, Martin retourna dans la salle de bain. Le vampire n'avait pas bougé d'un pouce. Le T-shirt blanc qu'il portait, ses mains ainsi que le bas de son visage étaient maculés de sang.

Martin s'approcha prudemment.

— Apo ? l'interpella-t-il.

Aucune réaction. Le vampire avait l'air totalement sous l'emprise d'une drogue. Avait-il consommé trop de sang ? Depuis quand les vampires risquaient-ils une overdose ?

— Combien de personnes as-tu vidées, Apo ?

Martin prit le risque de lui donner quelques tapes sur la joue. À tout moment, Apo pouvait lui sauter dessus et faire de lui de la bouillie pour bébé.

— Apo, je m'appelle Martin. Il faut que tu viennes avec moi.

Plus bas, les forces de l'ordre investissaient les lieux. Nul doute que parmi leurs membres se cachaient un ou deux chasseurs prêts à loger une balle en bois dans la poitrine des deux vampires. Apo dégageait un parfum sensuel, intrigant. Le sang de ses victimes coulait à vitesse folle dans ses veines et

l'espace d'un instant, Martin eut envie de planter ses dents dans son cou pour y goûter.

— Qui es-tu ? demanda Apo en louchant sur Martin.

Les pupilles du vampire étaient terriblement dilatées.

Il se redressa pour s'asseoir.

— Oh, tu es un de mes enfants de la nuit. Tu ne devrais pas rester ici, j'attends les éradicateurs... Nous allons nous battre !

— Ils sont déjà là.

— Parfait !

Apo sortit de la baignoire et tituba jusqu'au lavabo pour s'asperger le visage d'eau.

— Il faut te ressaisir, lui intima Martin. Les humains ont des armes capables de nous faire beaucoup de mal. C'est fini le temps où ils te couraient après avec des lances.

— Ils ne me font pas peur.

Du bruit au premier étage indiqua à Martin que l'équipe d'intervention n'était plus loin.

— Allez, Apo. On y va. Tulakapcha...

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Apo délaissa le lavabo pour se jeter sur Martin qu'il souleva par le cou.

— Qu'est-ce vous avez tous à m'attraper par la gorge comme ça ? bredouilla ce dernier.

— Comment ? grogna Apo en ayant tout à coup retrouvé ses moyens. Comment connais-tu ce nom ?

— Il est ici, déclara avec difficulté Martin. Laisse-moi te conduire à lui.

Gaston asséna un violent uppercut au lycan qui, sonné, vacilla sur ses pattes. Blessé à une oreille et au museau, Simon-garou haletait. Le vampire s'essuya la bouche du revers de la main et renifla. Les membres de son nid qui n'étaient pas morts avaient fini par détalier comme des lapins, le laissant à la merci des loups. L'humain enfoui au fond du lycan désapprouvait ce carnage, mais il n'avait pas suffisamment de volonté pour décider de quoi que ce soit. Le lycan n'aimait pas beaucoup son alter ego. Ce dernier posait trop de questions, se laisser souvent assaillir par le doute et le remords. Lui n'avait pas ce genre de considérations. Quand il aurait enfin le dessus sur son âme, il prendrait la fuite avec ou sans l'alpha, rejoindrait une meute quelque part et vivrait paisiblement une existence sauvage. Bien sûr, Simon-garou n'avait pas de vocabulaire, pas de mot pour exprimer ses désirs. Il n'avait que ses cinq sens, mais cela ne l'empêchait pas d'imaginer l'air frais des plaines mongoles glisser sur son profil, des proies deux fois plus grosses que lui détalant pour lui échapper, des louveteaux avec lesquels jouer. Simon-garou grogna, secoua la tête pour chasser les pensées de l'humain qui parasitaient ses rêveries et se déplaça sur le côté sans lâcher son ennemi des yeux. Tula le rejoignit et tous deux firent front contre le dernier vampire encore debout.

Ce n'était qu'une question de temps et d'opportunité avant qu'ils n'en viennent à bout.

— Si vous croyez m'impressionner, raila Gaston de plus en plus acculé. Vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

Tula grogna.

Gaston serra les poings devant son menton.

— Approche, sac à puces ! Quand j'en aurai fini avec toi, j'aurai plaisir à m'occuper de ton amant.

Du regard, l'alpha enjoignit à Simon-garou de se tenir à l'écart. C'était la provocation de trop. Tula plia les pattes arrière, sur le point de sauter sur Gaston, quand deux silhouettes apparurent dans son dos. Simon-garou reconnut l'odeur de l'une d'entre elles.

Martin.

L'humain avait de l'affection pour cette créature.

Une voix fébrile s'éleva :

— Tulakapcha ?

La fourrure de l'alpha frémit.

— Tula... C'est bien toi ?

Le loup rabattit ses oreilles vers l'arrière, tourna la tête et fixa son attention sur le jeune homme marchant vers lui. Ce dernier était caché par l'obscurité ambiante mais, au fur et à mesure de ses pas, les contours de son visage se dévoilèrent. En le découvrant à la faveur de l'éclairage d'un lampadaire, l'alpha couina. Il délaissa le vampire et inversa sa mutation. Les poils sur son dos tombèrent d'un coup, ses griffes se rétractèrent, ses cuisses reprirent une forme plus élancée, sa mâchoire se fit moins saillante. En quelques secondes seulement, Tula reprit forme humaine.

— Apo, prononça-t-il d'une voix brisée avant de se mettre à courir vers l'homme qu'il aimait. Apo !

Ce dernier écarta les bras pour accueillir son amant.

— C'est bien toi ? fit Tula. Laisse-moi te regarder.

Ses joues étaient chaudes et douces dans le creux de ses mains.

— Tula...

— Je t'ai enfin retrouvé.

Fou de joie, Tula serra son compagnon contre lui, s'imprégna du parfum de sa peau.

— Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux, s'écria-t-il en le serrant encore plus fort dans ses bras. Toutes ces années passées loin de toi à me morfondre, à vivre dans l'incertitude et la peur...

— Je suis là à présent.

Tula embrassa Apo sans se soucier du sang séché sur ses lèvres ou son menton. Une centaine d'années les séparait de leur dernier baiser. Rien n'aurait pu l'empêcher d'unir sa bouche à celle de son éternel amour.

— Je n'ai jamais cessé d'espérer, chuchota Apo.

Tula fit glisser ses doigts sur la nuque de son amant.

— Nous ne nous quitterons plus ! affirma-t-il.

Conscient qu'ils n'étaient pas encore tout à fait tirés d'affaire, Martin s'approcha du couple.

— Je ne voudrais pas minimiser l'importance de vos retrouvailles, dit-il, mais on a des chasseurs aux trousses...

Il se pencha sur le côté pour chercher Gaston des yeux.

— ... et un vampire en fuite.

Il dépassa Tula après lui avoir tendu un bas de jogging pour aller à la rencontre de Simon-garou qui levait la patte contre un pneu de voiture, marquant ainsi les lieux de son empreinte olfactive. Simon-garou redressa l'échine en le voyant approcher, montra les dents avant de réfréner son agressivité.

— Tu peux faire quelque chose ? formula Martin en pivotant vers Tula qui terminait de s'habiller.

L'alpha s'agenouilla puis imposa au lycan de venir le rejoindre. Ce dernier obéit sans broncher et planta ses yeux bleus dans ceux de Tula.

— Reviens, Simon. Reviens. *Inspire...*

Le loup gémit, secoua la tête, s'ébroua, et les premiers signes de mutation se manifestèrent. Contrairement à Tula cependant, retrouver son apparence humaine fut plus douloureux.

— Pourquoi est-ce que c'est si long avec lui ? demanda Martin en voyant la pauvre créature se tordre de douleur.

— Simon est un jeune loup. Il lui faudra du temps avant de passer de l'un à l'autre sans souffrir.

— Je déteste le voir comme ça.

Martin quitta Simon des yeux pour longuement dévisager Tula.

— Ne m'enlève pas Simon s'il te plaît, le supplia-t-il.

— Quoi ? fit Tula en se tournant à son tour. Non... bien sûr que non, voyons ! Pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille ?

— Je sais que les loups vivent en meute, fit Martin, qu'ils ont besoin d'être entourés par leurs semblables.

Un affreux bruit de craquement d'os s'immisça dans la conversation.

— S'il reste ici parmi les humains, poursuivit-il, il va devenir fou. Il va perdre son humanité.

Cette réflexion sembla amuser l'alpha.

— Simon n'a pas besoin d'être entouré d'une meute ou de courir à travers les steppes de l'Asie centrale pour être heureux, déclara-t-il.

— Et son instinct de tueur ?

— Il a juste besoin de vivre avec quelqu'un qui l'aime. Martin, sa meute, ce peut être toi. Uniquement toi. Il te suffit de le vouloir. Les loups vivent ensemble par facilité, parce qu'ils pensent que cela les rendra plus forts, mais rien n'est écrit dans la pierre.

Tula lui tapota l'épaule avec confiance puis s'en alla retrouver Apo,

quelques mètres plus loin. Simon se releva enfin. Chancelant, éprouvé par l'effort physique qu'il venait de vivre, il s'appuya sur le vampire.

— Comment tu te sens ? s'enquit ce dernier.

— Nauséeux, mais ça va aller.

— Bien. Enfile ça.

— Un short ?

— C'est tout ce que j'ai trouvé. Tu préfères rester à poil ?

Remarquant Tula enlacé dans les bras d'un jeune homme à la peau foncée, Simon demanda dans un murmure :

— C'est Apo ?

— Ouais.

— Mon Dieu, il est couvert de...

— Je sais.

— Comment est-il arrivé là ?

— Je suis allé le chercher.

— Pardon ?

— Pendant que vous étiez en train de faire mumuse avec la faune locale, j'ai pénétré dans l'immeuble et je suis allé le récupérer. Et avant que tu ne m'engueules, je tiens à préciser que vous ne m'avez pas laissé d'autres choix.

— Comment as-tu réussi à te faufiler jusqu'à lui sans te faire repérer par les autorités ?

Martin prit un air embarrassé. Simon glissa une mèche de cheveux derrière son oreille, à l'écoute des explications de son conjoint.

— Martin ? insista-t-il.

Le vampire leva les mains.

— On peut pas dire que je me sois montré très discret, confessa-t-il. Pour tout dire, j'ai peut-être foncé dans le tas sans réfléchir.

— Le contraire m'aurait étonné et vous êtes ressortis comment ?

— Est-ce que c'est si important que ça ?

Simon se frotta le front en soupirant.

— Au point où on en est, j'imagine que non.

Après avoir rapidement scanné les habitations puis les cadavres disséminés autour d'eux, Martin interpella le couple.

— Il faut qu'on y aille ! leur indiqua-t-il. Et dare-dare ! Le quartier est truffé de chasseurs. On ne va pas tarder à avoir de la compagnie.

— Qu'ils viennent à nous, le coupa Apo en lâchant son compagnon. Il est

temps que les éradicateurs payent pour ce qu'ils nous ont fait.

— Je crois que nous avons eu notre quota de morts pour cette nuit, lui reprocha Simon avec dureté.

Apo le fusilla du regard.

— Qui êtes-vous ? le questionna-t-il sur le même ton.

— Des amis, répondit Tula. Ils m'ont aidé à te retrouver. Apo, je t'en prie. Quittons cette ville, ce pays. Je ne veux plus perdre une minute de plus maintenant que je t'ai retrouvé.

— Pourquoi ? J'ai des comptes à régler avec certaines personnes ici.

— Avec tout mon respect, ce n'est pas le moment de faire des histoires, intervint Martin. Pas après le carnage dont tu es responsable. Alors tu nous suis et tu ne discutes pas.

Apo découvrit ses canines en émettant un feulement d'avertissement, aussitôt imité par Martin. Simon s'interposa aussitôt, moins pour gagner du temps que pour protéger son amant. Il était manifeste que le vampire originel aurait le dessus sur sa progéniture.

— Martin, dit-il doucement, calme-toi. On est tous dans la même équipe.

Tula confirma les paroles de Simon et prit les mains d'Apo dans les siennes.

— Apo, fit-il. Simon a raison. On est tous venu pour toi, mais on ne peut pas rester ici plus longtemps, ça devient dangereux.

— Mais...

— Je t'aime Apo. Je t'aimerai toujours, mais tu as de nouveau perdu ton sang-froid ce soir. Ce que tu as fait dans cet immeuble...

Il se tut. Achever sa phrase revenait à donner une réalité sordide à une situation qu'il ne connaissait que trop bien.

Apo baissa la tête en se mordant les lèvres.

— J'ai cru que j'y étais arrivé, murmura-t-il, que c'était fini... Après mon réveil, j'ai vécu plusieurs jours sans éprouver de symptômes. J'étais persuadé d'être enfin libéré...

Il éloigna ses mains de celles de Tula, fit un pas en arrière, le regard empli d'une détermination froide.

— Je sais maintenant que quoi que je fasse, je ne pourrai jamais me débarrasser de cette malédiction. Elle fait partie intégrante de ce que je suis. Il n'y a rien à faire que de l'accepter.

— C'est faux, réfuta Tula en cherchant à lui caresser la joue. Il y a toujours

de l'espoir. Ensemble nous finirons par trouver un remède. Allons, souffla-t-il, épuisé. Partons.

Apo considéra Tula avec bienveillance.

— Je t'aime aussi, Tula, mais il n'est pas question que j'aille où que ce soit. Pas tant que je n'aurai pas obtenu vengeance ! Les éradicateurs...

Il s'interrompt pour chercher du soutien dans les yeux de son compagnon. Un soutien que, du reste, il ne trouva pas.

— Apo... non.

— Un siècle ! Ils m'ont enfermé durant un siècle ! Tu n'imagines pas l'enfer que ce fut. Être cloîtré sous terre, enchaîné, à me dessécher. J'ai senti la chair de mon visage se détacher des os, mes nerfs se contracter, des insectes grouiller à l'intérieur de moi. Je me suis vu mourir, Tula, dépérir, et tout ça en étant persuadé que je ne te reverrais plus. Je n'ai plus de larmes, encore moins de patience. Je n'aurai aucune clémence à leur égard.

— Je comprends ta colère...

— Non, tu ne la comprends pas. Il n'est pas question que je passe l'éponge cette fois-ci. J'en ai plus qu'assez de me cacher, de laisser le manque ou les humains me dicter ma conduite. Il est temps pour nous de réclamer la place qui est la nôtre auprès des créatures obscures. Nayibi a fait de nous ce que nous sommes, mais son erreur a été de croire que nous vivrions dans la soumission de son pouvoir. Je refuse de vivre comme un paria à partir d'aujourd'hui. C'est terminé.

— Je ne peux pas croire ce que j'entends, Apo.

Tula fit un pas en avant, mais son compagnon recula d'autant.

— C'est la faim qui s'exprime, surenchérit l'alpha. Tu ne penses pas ce que tu dis. Revenons chez nous. Je prendrai soin de toi, comme je l'ai toujours fait.

— Ne me demande pas de quitter une prison pour une autre, supplia Apo. Je ne retournerai pas dans la jungle.

— Regarde-toi. Tu as du sang partout. Tu as massacré des dizaines de personnes en prenant le risque de dévoiler notre existence... Il faut te mettre à l'abri.

— Que le monde sache que j'existe, car je ne me cacherai plus.

Apo secoua la tête de gauche à droite.

— Je n'ai plus honte de mes crimes. J'ai décidé de m'accepter tel que je suis. Je n'ai plus peur. Ce soir, j'ai pris conscience que le manque était là

pour me rappeler que je dois tuer pour me nourrir, que je suis et que j'ai toujours été un...

— ... un prédateur, confirma une voix féminine.

— Bon sang, il n’y a pas moyen d’être tranquille dans cette ville ! s’emporta Martin en pivotant sur ses talons.

Simon l’imita et découvrit plusieurs femmes, d’âges et de couleurs de peaux différents, approchant en cercle concentrique. La plus jeune ne devait pas avoir vingt ans. La plus âgée semblait aussi vieille que le monde.

— Des sorcières, observa Apo.

Tula le sentit se raidir. Ses pupilles s’élargirent. Les inconnues s’arrêtèrent à deux mètres des hommes, psalmodiant une sorte d’incantation. Une élégante femme aux cheveux bruns et à la peau laiteuse s’avança d’un pas et prit la parole :

— Je m’appelle Olivia Chauvray.

— Que voulez-vous ? lui demanda Tula en cherchant à protéger son compagnon.

Toute l’assemblée leva un index et désigna Apo.

— Faites la queue comme les autres, leur adressa Martin.

— Nous ne partirons pas d’ici sans lui, répliqua Olivia.

Une adolescente approcha dans une jolie robe blanche en traînant derrière elle une longue chaîne. Son apparition évoqua à Simon le mythe d’Andromède, offerte en sacrifice pour calmer l’ire de Poséidon.

— Hors de question que l’on me remette ces choses, s’opposa Apo en apercevant les liens d’acier.

Tula le prit dans ses bras et le serra contre lui.

— Je ne les laisserai pas t’emmener, lui promit-il.

Simon éprouva une sensation étrange dans sa poitrine, une sorte de fourmillement électrique. L’aura de Tula devenait agressive. Bientôt, celle-ci le forcerait à se changer pour attaquer les sorcières.

— Tula, dit-il en prenant les devants. On ne peut pas s’en prendre à elles.

— Je ne les laisserai pas nous séparer une fois de plus ! Si elles s’opposent à nous, nous n’aurons pas d’autres choix que de nous défendre.

— Je refuse de tuer des innocentes.

— Elles sont tout sauf innocentes.

Dans l’air froid du petit matin, son haleine forma un nuage de vapeur.

— Personne ne m’enlèvera Apo, poursuivit-il.

Les deux lycans échangèrent un long regard. Simon désapprouvait les paroles de Tula, mais comprenait sa réaction. Son amour pour Apo était si fort qu'il était prêt à sacrifier sa vie ainsi que celle de n'importe qui d'autre pour le protéger.

— Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi, mon ami, formula Tula, mais je n'hésiterai pas à t'utiliser si cela peut m'aider à le sauver.

— Tu sais que je m'opposerai à toi si tu mets la vie de Simon en danger, le mit en garde Martin.

Tula posa une main sur la joue du jeune vampire qui, étrangement, se laissa faire.

— Je n'en attendrai pas moins de ta part, sourit-il.

— Ce n'est pas le moment de nous menacer les uns les autres, déclara Simon. On va s'en tirer, ayez confiance. Nous devons rester groupés. Il n'y a que comme ça qu'on s'en sortira.

Olivia Chauvray leva à son tour un doigt vers Apo.

— Le vampire doit retourner d'où il vient, affirma-t-elle.

— Il n'ira nulle part ! aboya Tula. Je l'emmène avec moi et prendrai soin de lui. Vous n'entendrez plus parler de nous.

— Tu as failli à cette tâche, répondit la sorcière. Tu sais ce qui va se passer s'il reste éveillé. Son désir de sang va devenir insupportable.

— Vous êtes des sorcières, fit observer Simon, désireux d'apaiser les choses. Il doit bien exister un sortilège pour contenir sa faim.

Olivia détourna son regard pour le poser sur Simon.

— Le mal qui l'habite est incurable, expliqua-t-elle. Donnez-le-nous sans faire d'histoires où nous le prendrons par la force.

— Vous pouvez toujours rêver, rétorqua l'alpha.

Plusieurs voitures approchèrent soudain, et ralentirent pour se garer dans n'importe quel sens. Joseph Vardrenne sortit de l'une d'elles pour aller à leur rencontre. Le vieux chasseur était entouré de gardes munis d'arbalètes et de pistolets.

— Ne me forcez pas à vous faire du mal, les avertit Tula en les voyant approcher. Faites encore un pas et je ne répons plus de rien.

Les chasseurs obéirent tout en gardant leurs armes bien en évidence devant eux.

— Laisse-moi leur parler, proposa Simon à Tula.

— Sois prudent, fit Martin.

Tula accepta d'un signe de tête.

— Joseph ! cria Simon en courant vers lui. Vous m'aviez promis qu'il ne nous arriverait rien.

— Je n'ai jamais rien dit à propos de l'originel, fit-il.

— Depuis quand la Confrérie emploie-t-elle des sorcières pour faire le sale boulot ?

Joseph se racla la gorge.

— Olivia est...

Il tourna la tête pour la contempler quelques secondes.

— ... une connaissance de longue date. Ne me faites pas la morale, Simon, l'agence a toujours bossé avec des médiums ou des magiciens quand cela s'avérait utile. La sororité d'Olivia ne fait que nous filer un coup de main.

— C'est plus qu'un coup de main, là, Joseph ! C'est de la complicité de...

— De quoi ? De meurtre ? Arrêtez vos conneries.

— Apo a vécu l'enfer à cause de la Confrérie. Il mérite qu'on lui vienne en aide.

— Nous ne faisons pas toujours ce qui est juste, reconnut Joseph, mais nous faisons ce qui est nécessaire.

— Il doit y avoir un autre moyen de l'empêcher de nuire que de l'enterrer vivant. C'est cruel.

Simon se tourna vers le couple enlacé.

— Ils s'aiment depuis l'éternité.

— Ne me faites pas chier avec votre sentimentalisme à la con, Geoffroy. Votre petit copain m'a déjà joué cette carte une fois. Ça ne marche plus.

— Écoutez ce que je vais vous dire. Si vous tentez quoi que ce soit pour les séparer, vous allez risquer la vie de vos hommes ainsi que celle de toutes les sorcières ici présentes. Probablement la vôtre aussi. Tula est tout aussi dangereux que son amant, voire davantage. Pour le moment, il se contient, mais je vous garantis qu'il ne se laissera pas faire. J'ai vu ce dont il était capable.

— Dans ce cas, nous les éliminerons tous les deux. Et vous aussi, si vous persistez à vous mettre en travers de mon chemin.

Les deux hommes demeurèrent silencieux un moment. Il s'agissait de paroles en l'air. L'un et l'autre en avaient pleinement conscience.

— Je ne peux rien faire de plus, fit Vardrenne au bout d'un petit moment. Le nouveau conseil a voté la capture du vampire. Ce n'est pas contre vous,

mais les ordres sont les ordres. Le vampire doit être neutralisé.

— Laissez-les regagner le Yucatan. Apo a beaucoup de rancœur à l'égard de la Confrérie et des humains. Faites un pas vers lui et il consentira peut-être à passer l'éponge sur les cent dernières années.

— Vous êtes bien placé pour savoir que l'on ne négocie pas. Un jour ou l'autre, le vampire voudra regagner la civilisation et que se passera-t-il quand ça arrivera ?

— Nous pouvons éviter une hécatombe, vous et moi, Joseph. Maintenant. Le visage du vieil homme se durcit.

— C'est précisément ce que je suis en train de faire, affirma-t-il. Je suis navré, Simon.

Vardrenne fit un signe de tête et les sorcières entonnèrent un chant magique aux intonations plus graves. Deux femmes, une mère et sa fille, dessinèrent une série d'inscriptions ésotériques à l'aide d'une craie blanche sur le bitume. La plus petite des deux se plaça ensuite au centre d'un cercle avec une poupée dans les mains. Lorsque les chasseurs se mirent en mouvement, Tula repoussa Apo et se changea en loup. Simon sentit la bête, une nouvelle fois, griffer ses entrailles, donner des coups de patte, mordre sa chair.

À son grand étonnement toutefois, il ne se transforma pas. Derrière lui, Tula l'incita à muter, mais ses appels demeurèrent sans effet.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Martin en avançant dans sa direction.

— Je ne peux pas me changer ! Je suis... je suis bloqué.

— C'est à cause des sorcières ! C'est elles qui en sont responsables !

Bien décidé à briser l'incantation, Tula engagea la confrontation en courant droit vers la jeune wiccane à l'origine du sortilège. Il fut arrêté dans son élan par un filet métallique déployé à son attention. Sous l'effet de la vitesse, l'animal s'emmêla les pattes dans les mailles, roula en boule et dérapa sur le sol. Munis de tasers, les hommes de Vardrenne fondirent sur lui en un rien de temps et l'immobilisèrent à l'aide de puissantes décharges électriques. L'alpha poussa des jappements de douleur tout en cherchant à se redresser, mais les chasseurs s'acharnèrent tant et si bien que Tula ne trouva bientôt plus la force de combattre.

Martin se jeta à son tour dans la bataille en courant pour rejoindre Simon quand une flèche lui traversa le mollet. Il eut à peine le temps de se pencher pour la retirer que le détonateur incrusté dans le carreau explosa, lui arrachant une partie de la jambe.

— Martin ! hurla Simon, incapable de faire le moindre mouvement.

Déséquilibré, désorienté, Martin se renversa sur le dos. Il voulut parler, mais le choc lui embrouillait les pensées.

— Joseph ! s'époumona Simon en essayant de se dégager de l'emprise magique. Joseph ! Revenez ! Ne le laissez pas comme ça ! Aidez-le !

Mais le vieil homme se contenta de regagner sa voiture. Paralysé et impuissant, Simon regarda Martin se vider de son sang. Serrant les dents, il s'efforça de bouger les bras. Lorsqu'il comprit qu'il ne parviendrait pas à rompre le sort, il laissa échapper un cri de rage.

Apo fut, de son côté, rapidement encerclé. Pas moins de dix hommes en possession d'armes à feu se dressèrent autour de lui.

— Éradicateurs, siffla-t-il en les observant. Enfin, nous nous rencontrons.

— Fais pas d'histoires et tout se passera bien, l'avertit un agent de couleur noir.

Les yeux remplis d'une colère indescriptible, Apo voulut se jeter sur lui, mais le chasseur, particulièrement rapide, lui tira trois fois dans la poitrine, ce qui arrêta le vampire en plein élan.

— Des balles en bois, railla ce dernier après avoir fouillé dans une des plaies à la recherche d'un des projectiles. Ce n'est pas ça qui va m'arrêter, dit-il avec vantardise.

— Tu paries ?

Le chasseur tira trois fois supplémentaires et Apo tomba à genoux.

— Je suis immortel, se mit-il à rire.

Il reçut deux nouvelles balles dans le torse.

— Alors, je peux m'amuser autant que je veux dans ce cas.

Apo voulut se redresser, mais trois gaillards en tenue de commando le plaquèrent au sol. Deux autres lui maintinrent les jambes pendant qu'on essayait de le bâillonner.

— Tu peux toujours essayer de mordre ça, se moqua l'agent.

Réunissant ses forces, Apo repoussa ses assaillants puis se releva. Encerclé, il se mit aussitôt en position de défense. Ses capacités psychiques ne lui étaient d'aucune aide, car celles-ci nécessitaient un temps dont il ne disposait pas. Hypnotiser quelqu'un, le forcer à agir selon sa volonté ne se faisait pas en un simple claquement des doigts et Apo le regrettait. Il ne pouvait compter que sur sa force et sa rapidité. Il eut à peine le temps de désarmer un de ses opposants qu'un aiguillon tranquillisant se planta dans son cou.

— Comme un air de déjà-vu, formula-t-il avant de tomber dans les pommes.

Le tireur rangea son pistolet :

— Ça s'appelle la technologie, pauvre con. Allez ! On l'embarque et on remballe. Go !

— Attendez ! hurla Tula après avoir repris forme humaine.

Il tendit sa main à travers une maille du filet métallique :

— Emmenez-moi avec lui ! Ne me l'enlevez pas ! Je veux venir avec vous !

Personne ne lui répondit. Lorsque le corps de son amant endormi passa devant lui, Tula essaya de se changer en loup. Un grognement douloureux s'échappa de sa gorge, mais les volts supplémentaires qu'on lui administra l'empêchèrent de muter.

— Ne l'emprenez pas ! sanglota-t-il, affaibli. S'il vous plaît !

Tula se mit à pleurer en priant le ciel, les étoiles, les dieux. Il supplia jusqu'à ce que les magiciennes cessent leur magie et disparaissent à leur tour.

Même après que les hommes de Vardrenne eurent quitté les lieux, il demeura prostré au sol, le visage contre la terre gelée, les yeux brûlés de larmes. Une fois sa mobilité retrouvée, Simon se précipita immédiatement sur Martin. Déboussolé, ce dernier essayait de garder les yeux ouverts.

Simon retira sa ceinture et s'en servit pour faire un garrot.

— Martin ! dit-il en serrant fort le cuir autour de la cuisse. Écoute-moi ! Je suis là.

— Simon...

— Ne parle pas !

— Je me sens bizarre.

— Ça va aller.

Simon releva la manche de son pull.

— Il te faut du sang, Martin. Ouvre la bouche...

Voyant que son amant allait tourner de l'œil, Simon lui tapota la joue en y laissant la trace de ses doigts.

— Martin, ne t'endors pas, le secoua-t-il.

— ...

— Allez, mords-moi. MARTIN ! Mords-moi, nom de Dieu ! MARTIN !

Épilogue

Jordan Mallet n'avait jamais vu un tel merdier de sa vie. Il était au service de la Confrérie depuis deux ans et ce soir avait été sa première mission. Lui et sa section avaient tiré à balles réelles et il avait le sentiment d'avoir accompli son devoir en éliminant lui-même deux terroristes. Le moment venu, il n'avait pas hésité à faire feu. Il ne pouvait pas vraiment l'avouer à voix haute mais il avait grave *kiffé* les abattre.

Bam, se rappela-t-il. *Une balle dans chaque tête.*

Net et précis, comme on le lui avait enseigné durant ses classes.

Pour peu, il se serait cru dans un jeu vidéo.

Sauf qu'il ne s'agissait pas de zombies en face.

À présent, il lui tardait de rentrer et de fêter ça avec ses potes à l'agence, de dormir un peu aussi même si à cause de l'excitation, il n'avait pas le sentiment d'être fatigué. Il montait la garde avec Luc pendant que les gars du service mortuaire ramassaient les cadavres et que ceux de la scientifique faisaient leur *truc*. Laisant son regard se perdre dans les enclos dont il assurait la garde, il loucha sur les dépouilles des lycans en décomposition qu'il croisait, ou encore sur celles des corps difformes, assemblages de poils et de peau, des monstruosité à la pelle étendues dans les box. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait foutu le feu au bâtiment. L'odeur était insoutenable sous les toits et lui soulevait le cœur. Son binôme avait noué un bandana bleu et blanc autour de sa bouche et il regrettait de ne pas en avoir un sous la main, bien que cela n'aurait pas vraiment changé grand-chose. Tourner en rond comme ça rendait la surveillance monotone. Il aurait bien volontiers tapé la discute avec son collègue, mais Luc n'était pas un grand bavard, répondant toujours par des *hum* ou des *ouais* peu importe la question.

Fouillant dans la poche extérieure de son gilet, il tira une cigarette d'un paquet et la porta à ses lèvres. Sous l'œil réprobateur de Luc, il l'alluma puis recracha un nuage de fumée.

— Quoi ? lança-t-il. Je sais qu'on est dans un espace couvert mais merde, on fait les cent pas depuis des plombes.

Luc fronça les sourcils et désigna une porte sur le côté.

— OK, abandonna-t-il. Je vais en profiter pour aller pisser.

Jordan donna un coup d'épaule contre la porte en tôle sur sa gauche,

s'engouffra dehors et trouva rapidement un arbre contre lequel se soulager. Deux minutes plus tard, il remonta sa braguette, jeta son mégot sans l'éteindre et regagna le bâtiment quand un bruit dans la nuit attira son attention. Instinctivement, il leva son fusil et l'orienta vers l'obscurité ambiante.

— Qui va là ? demanda-t-il.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps avant d'obtenir une réponse.

— Montrez-vous ! somma-t-il. Pas de geste brusque ou je n'hésiterai pas à tirer, c'est compris ?

Une ombre se détacha bientôt et prit la forme d'une petite fille de dix ans emmitouflée dans un blouson épais.

Jordan jura entre les dents et baissa son arme.

— Qu'est-ce que tu fais dehors par ce froid, petite ? lui demanda-t-il.

— J'ai perdu ma maman, répondit la gamine, tremblante. Elle travaille ici.

Jordan s'approcha et la prit dans ses bras. Avec gentillesse, il lui toucha le front et les joues.

L'enfant était bouillante de fièvre.

— Tu t'appelles comment ?

— Juliette.

La fillette serra ses maigres bras autour du cou de Jordan.

— Dis-moi ce qui s'est passé.

— Maman m'a dit de courir me cacher. Elle m'a dit qu'elle viendrait me chercher mais j'ai trop froid.

— C'était quand ?

— Je ne sais plus.

— OK. On va rentrer te mettre au chaud puis on partira à sa recherche, d'accord ?

Juliette hocha la tête puis retroussa son nez rond avant d'éternuer. Son front était couvert de gouttelettes de sueur et ses yeux étaient rouges. Jordan serra l'enfant contre lui en se dépêchant de faire le tour du bâtiment. Il n'était pas question que la gamine voie les monstres à l'intérieur.

Juliette se mit soudain à claquer des dents.

— J'ai l'impression que quelqu'un a attrapé un rhume, plaisanta Jordan. On est bientôt arrivés. Sois courageuse et je te donnerai une barre chocolatée.

La petite se mit à trembler de tout son corps.

— Tu aimes le chocolat, n'est-ce pas ?

Mais la fillette ne répondit pas.

Remerciements

Je dois confesser que l'écriture de ce deuxième tome a été un enfer. Jamais je n'ai eu autant de difficulté à articuler entre elles, les idées, les scènes et la trame. J'ai dû batailler avec moi-même, avec la lassitude et, parfois, avec le désir de tout laisser tomber. Habituellement, mon imagination débordante ne me laisse aucun répit et les mots s'enchainent sans que je ne doive trop donner de ma personne.

Les astres maudits a nécessité un long travail d'écriture. Je peux le dire, j'en ai souvent bavé. Pour la première fois, j'ai été confronté au doute et à la page (presque) blanche. Heureusement, j'ai pu compter sur le soutien de mes fidèles mères de substitution, Cha et Cate. Cha (qui part voguer vers de nouvelles aventures), nos petits échanges par commentaires interposés me manquent, tu sais ? Je te souhaite tout le succès que tu mérites, mais dépêche-toi de revenir ! Cate, quand je vois ce que tu accomplis chaque jour, j'ai honte de me plaindre.

Jen, je crois bien que l'on forme une équipe du tonnerre. On regarde dans la même direction et, encore une fois, ce livre, nous l'avons presque écrit ensemble. Sans tes retours pointilleux, cette suite n'aurait sans doute pas la même saveur, ni la même qualité.

Je remercie, évidemment, ma famille et mes amis qui persistent à m'encourager et à me soutenir dans mes projets.

Le résultat est à présent entre vos mains, lectrices et lecteurs de tout horizon. J'espère que vous me pardonneriez ses petites imperfections.